# rock folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

DAVID BOWIE
BOB DYLAN
MADNESS
FLAMING LIPS
DRUILLET
FOXYGEN
SORE LOSERS
FISHBACH
NORMAN REEDUS

## THE STOOGES

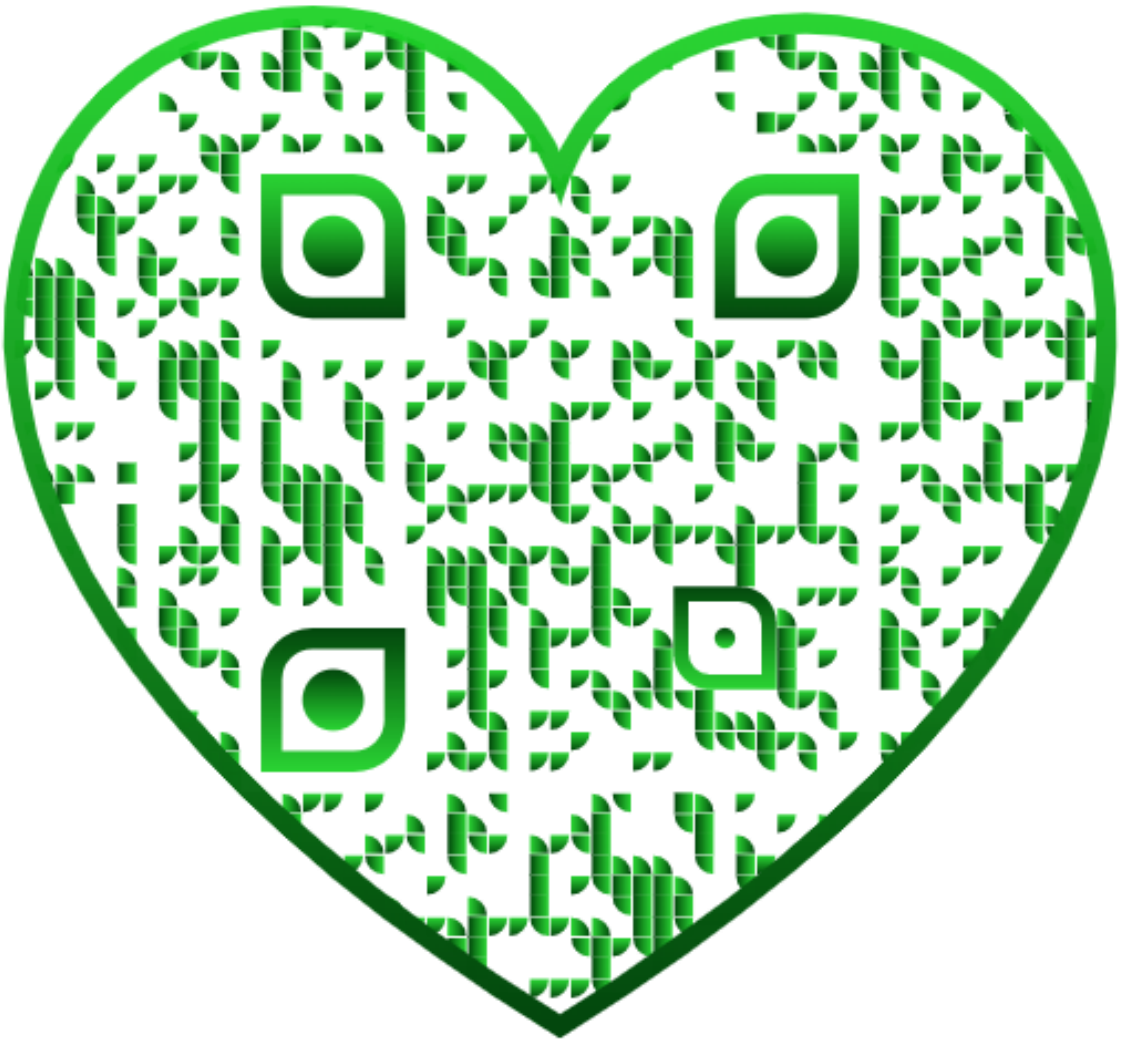
GIMME DANGER
LE FILM DE
JIM JARMUSCH

FEVRIER 2017
N°594 / 6,40 €
MENSUEL

BEL 7 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7 € / PORTUGAL CONT 7,30 €
CAN 11,10 $ CAN / ITA 7,30 €
DOM 7,30 € / N CAL (S) 960 XPF
POL (S) 1080 XPF
ESPAGNE 7,30 €
ILE MAURICE 7,30 €

L 19766 - 594 H - F: 6,40 € - RD

Editions Lariviere



# Week-end blues

free concerts gratuits

All that is good Must be shared

9ème Édition

## 24/02
## le blues au masculin

**Cisco Herzhaft**
**Jake Calypso & Archie Lee Hooker**
**Arnaud Fradin & His Roots Combo**

## 25/02
## le blues au feminin

**Maheo**
**Jessie Lee & The Alchemists**
**Pat Wilder**

À partir de 20h30 *from 8.30PM*

**Billy Bob's**

Accès libre *Free access*

Disney Village

CAHORS BLUES

ROCK&FOLK

COLLECTIF DES RADIOS BLUES

France BLUES

© Disney 2016. Euro Disney Associés SCA - Siren 397471822 - RCS MEAUX – Capital Social 1 203 699 718,90 € Siège social : 1, rue de la Galmy 77700 Chessy - Licences ES n°1-1096489 ; 1-1096253 ; 2-1096251 et 3-1096250 Imprimeur : Dupligraphic

# Edito

## The ballad of El Goodo

Iggy Pop parle à la télévision américaine. Il dit : *"Je crois que je vais être beaucoup moins présent dorénavant. Je ne referai sans doute plus d'album..."*
Dans le même temps, voilà que sortent, tir groupé, un gros livre et un film long métrage sur les Stooges ! Tout le monde n'a pas sa place dans ce monde. Les Stooges s'en sont taillé une, à la hache. Tout est détaillé ci-après. Y compris un panorama des groupes stoogiens, toutes ces formations qui ont tenté le grand truc sauvage de Detroit...

Ultime coup de magie du Maître : David Bowie, à lui seul, serait responsable de la résurgence mondiale du vinyle en 2016 ! Plus de 1,7 million de gens ont acheté une platine cette année, pour passer sans aucun doute "Blackstar", disque qui bat des records de vente en vinyle. Inlassable, Jérôme Soligny est allé à la rencontre des acteurs de l'épopée Bowie. D'exposition Mick Rock en concert mémorial, voici le bilan de la première année sans David.

Agnès Léglise a lu *le* livre. Elle vous en parle dans sa rubrique. Soit un bouquin intitulé "A L'Assaut de l'Empire Du Disque" (Castor Music). Evidemment. Un ouvrage terrifiant, qui raconte tout à la fois la chute des majors face aux bootleggers, au mp3, avec en filigrane l'abandon du rock par l'industrie, pour des genres musicaux *plus dociles* dont les artistes exposants, au hasard, ne refusent pas de passer à la télévision.

Seul rival littéraire ce mois-ci : Houellebecq sort un gros volume de 1570 pages, ses écrits 2001-2010. Avec au milieu toutes ses passionnantes *interventions*, articles, entretiens historiques, note sur Neil Young ; un must.

Norman Reedus est l'un des trois personnages clés de "The Walking Dead". C'est également l'un des meilleurs Mes Disques à Moi de tous les temps ! Lemaire vous signale une nouvelle série, "Quarry". Qui enthousiasmera fort les rockers de tout poil : voilà une histoire policière qui se déroule à Memphis, en 1972, et il est question de Big Star à chaque épisode !

Et c'est ainsi que le rock est grand.
Bonne lecture !
**PHILIPPE MANŒUVRE**
PS : Grande dédicace annoncée à la Convention de l'Espace Champerret. Nous y serons, Christophe Quillien et moi, ce samedi 28 janvier, dès 15 h 00, pour dédicacer le livre "Rock&Folk - 50 Ans De Rock". Vous voilà prévenus !

Photo DR

# LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE EST CHEZ MCA !!

## RHYTHM & SOUL BASICS

*LA COLLECTION DE RÉFÉRENCE SUR UNE ÉPOQUE MAGIQUE QUI A RÉVOLUTIONNÉ LA MUSIQUE*

4 DIGIPACKS 2 CD + 4 TRIPLES VINYLES

## THIS IS RADIOPUNK

*LES 80 TITRES ESSENTIELS DE L'AVENTURE PUNK*

COFFRET COLLECTOR DIGIPACK 4 CD
+ LIVRET 12 PAGES

## BREL. FERRÉ. BRASSENS

TROIS HOMMES SUR LA PHOTO

*L'HISTOIRE DE L'INTERVIEW MYTHIQUE DE ROCK&FOLK*

4 CD + 1 DVD

## MADNESS

CAN'T TOUCH US NOW

*LE NOUVEL ALBUM D'ANTHOLOGIE DU CÉLÈBRE GROUPE LONDONIEN*

DÉJÀ DISPONIBLE

MCA UNIVERSAL MUSIC FRANCE

# Sommaire 594

Parution le 20 de chaque mois


## Nécrologies

Eric Dahan **GEORGE MICHAEL** 10

Philippe Thieyre **RICK PARFITT** 11

## Mes Disques A Moi

Benoît Sabatier **NORMAN REEDUS** 12

## Tête d'affiche

Yann Kerninon **PINGOUIN CANNIBALE** 18

Basile Farkas **FOXYGEN** 20

Danny Boy **CRX** 22

Eric Dahan **OZMA** 24

H.M. **FISHBACH** 26

Philippe Thieyre **TERRY DOLAN** 28

Géant Vert **FRANK CARTER** 30

Olivier Cachin **MADNESS** 32

## En vedette

Géant Vert **PHILIPPE DRUILLET** 34

Jonathan Witt **SORE LOSERS & WHISKEY MYERS** 38

Basile Farkas **THE FLAMING LIPS** 42

Jérôme Soligny **DAVID BOWIE** 46

## En couverture

Philippe Manœuvre & Thomas E. Florin **THE STOOGES** 52

Vincent Hanon **FILS DE STOOGES** 56

## La vie en rock

Patrick Eudeline **BOB DYLAN** 66


www.rocknfolk.com

COUVERTURE : DOUGLAS R. GILBERT/ PREMIUM ARCHIVE/ GETTY IMAGES

GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo William Beaucardet

**46 Norman Reedus**

**52 The Stooges**


RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 080 HIGHWAY 666 REVISITED 084 VINYLES 086 DISCO IDEALE 089 QUALITE FRANCE 090 BEANO BLUES 092 ERUDIT ROCK 094 FILM DU MOIS 096 CINEMA 097 LA SERIE DU MOIS 099 DVD MUSIQUE 100 CULTE DES OBJETS 102 VIDEO GAMES 103 BANDE DESSINEE 104 LIVRES 105 LIVE 106 AGENDA 108 CHARTS 113 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114



**Rock&Folk** Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

**Président du Conseil de Surveillance** Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

**Directeur Général** Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

**Rédacteur en Chef** Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (32 93)

**Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96)

**Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

**PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante de Publicité** Sandra Pinget (32 16)

**PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Agathe Chaillat (56 95)

**ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

**IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

**DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1 er trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.

**Commission paritaire** n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

**Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

# Courrier des lecteurs

## Bonne continuation pour les 50 prochaines années

*Illustration : Jampur Fraize*

### Perle

Lecteur compulsif et acharné entre 1967 et 1972 (après, bof) j'ai retrouvé avec plaisir l'esprit novateur, formateur, éclairant de votre mensuel au travers du numéro spécial vieux combattant 50 ans. En particulier mention spéciale pour l'article de Koechlin. Je vous invite à redécouvrir la perle british absente de vos deux tomes sur les disques : Procol Harum en écoutant deux fabuleux albums "Home" et "Exotic Birds And Fruit" en baissant la tête à la Sempé et en récitant deux actes de contrition de par l'oubli de ce joyau musical. Carpe diem.

**(ANONYME) - 08390 Tannay**

### Case

Les télé-crochets qui refouleraient hypothétiquement Iggy, Dylan ou Lou Reed, ça laisse songeur... Ou, au choix, cela permet, opportunément, de réaffirmer notre position, notre refus de transiger là-dessus : que l'ère de The Voice se le tienne pour dit : notre Iggy, nous nous le gardons ! Puisque l'art, ça ne doit pas faire l'objet d'une case à cocher (sic)... Or, The Voice, c'est quoi ? Si ce n'est la vitrine de cette industrie gangrenée par le monde comptable, celui qui coche des cases ? Le fait qu'Iggy et les autres n'y soient hypothétiquement pas éligibles, dans ce bourbier (ou au sein de cette *karaokéisation* massive, c'est comme vous voudrez), c'est un désaveu (positif) à l'égard de cette politique de réduction, d'enfermement (dans des cases) dont nous nous félicitions. C'est un plébiscite pour le rock et, in fine, pour notre liberté !

**BELONEMANIAC**

### Flammes

John Dwyer et Joe Corré, même combat ? La finalité, dans les deux cas, étant de lutter contre un phénomène de récupération culturelle ? En (s)'immolant *"médiatiquement"*. #réseau #rude idée

**(ANONYME)**

### Marbre

Chers chroniqueurs, je viens d'acquérir votre nouveau hors-série "La Grande Discothèque" et je me permets de vous faire remarquer une erreur sur "The Marble Index", déjà présente lorsque cet album a été chroniqué pour "La Discothèque Idéale" voilà quelques mois : la date que vous stipulez est celle du pressage anglais ; le pressage original américain est sorti fin 1968. Rockement vôtre.

**JACQUES** *(courriel)*

### Sérum

Rien à redire, Ungemuth, c'est le sérum de vérité — essentiel — du rock, cette vérité qui jaillit lorsque l'on ouvre les micros et qu'on allume les amplis, point. Et le rock sera mort quand il ne parviendra plus à capturer ces instants de vérité, cruciaux, viscéraux, directs : *"Wham Bam Thank You Ma'am !"*. Au final, être rock en 2016, après le Bataclan, le décès de, hmmm..., Bowie, Lemmy, Prince... C'est sans doute continuer *"d'aspirer à un certain style de vie en dépit de conditions difficiles"* (comme je viens de l'entendre dans le doc "The Young Idea" sur The Jam).

**BIG HEAD OF DARK HAIR**

### Décharge

Attention Rock&Folk, l'alias *Maître Gims* est mentionné deux fois dans les colonnes de votre dernier numéro... Bon d'accord, à votre décharge c'est pour illustrer combien :
1) Quelque chose qui est naze peut être néanmoins admis dans le champ de la variété au motif que ça marche.
2) Combien l'usage de l'Auto-Tune peut être un crime musical. Et, donc, nous n'en attendions pas moins de vous : par temps de primaires, un peu de déflagration binaire, du Twin Peaks, du Kills, du Thee Oh Sees et, last but not least, Ungemuth sur le métier de rock-critic : non seulement digne, mais aussi fort éclairant.

**DOO-DAH BAND**

### Réaliste

Curieusement, dans le numéro 592 de Rock&Folk (Spécial anniversaire, de décembre 2016) page 136, article titré *"Variété, chanson et rock'n'roll"*, à aucun moment le sieur Eudeline ne fait allusion au rock prog français ! A croire que Martin Circus, Ange, Atoll, Mona Lisa, Carpe Diem... n'ont jamais existé. Et moi, j'aurais bien aimé savoir si ce genre entrait dans la variété, ou la chanson — malgré le nom *rock prog* qui, perso, ne m'a jamais parlé... C'est vrai, ça veut dire quoi, *rock progressif*...? L'invention d'un rock-critic (!) pour désigner un style de zique qui sort des sentiers battus. Pas du rock, pas de la variété, encore moins du classique, mais joué avec des grattes saturées. Pas du rock, car contenant plus de trois accords... Pas de la variété, à cause des ruptures de rythmes et des changements fréquents de thème. Et aussi à cause des textes, on va dire, *recherchés*... Se rapproche donc légèrement de ce que faisaient les Brel, Brassens et Ferré. Donc, dans la lignée de la chanson réaliste. Le rock prog français serait donc, en quelque sorte, la nouvelle chanson réaliste. En raccourci : la *NCR* ! Voilà. Ce n'était pas si compliqué. Encore fallait-il se donner la peine de chercher un peu, de se creuser. Et surtout, de donner cet article à faire par un journaliste-critique un peu plus au fait de la chanson réaliste... En fin de compte, un article sympa, mais juste survolé... Sans rancune. Et bonne année 2017 à tous !

**FRANCIS *ZIF* POULET**
**– 45130 Meung-sur-Loire** *(courriel)*

### Respiration

A propos du dernier Stones, j'emprunterai cette formule à Dylan : *"Le blues est resté une forme primitive — malgré l'électricité. Mais tout le problème est là : toutes les musiques qu'on entend aujourd'hui, ce n'est que de l'électricité, ou même de l'électronique* (...)*, on n'entend plus le chanteur respirer derrière ce mur électrique, on n'entend plus un cœur battre."* Ainsi, pour moi, le dernier opus des Pierres Qui Roulent se situe bel et bien là : dans cette théorie du chanteur qu'on entend respirer, du cœur qu'on entend battre. Satisfaction.

**ROOM WHERE THE LIGHTS SHINES THROUGH**

### Mick Juppé

Quelqu'un avait-il remarqué qu'Alain Juppé jeune, était le sosie de Mick Jones ?

**FRANCOIS JACQUES**
**– 50000 Saint-Lô** *(courriel)*

### Calcul

Putain de Stones ! Rejouer à plus de 70 ans ce qu'on jouait à 20 ans il y a 50 ans : ça c'est être rock'n'roll en 2017 !

**BRUNO LABADIE**
**– 81100 Castres** *(courriel)*

### Magie

Le rock ? Ça n'est plus pareil depuis que la pub, la mode et les portables ont investi le lieu, diront certains. Le rock, ça n'est plus pareil depuis qu'une obligation de réussite lui incombe, période de crise oblige, et que l'on essaie de contrôler ou de canaliser ce qui ne peut l'être : sa rage, sa tension, son dégoût, au rock. Et les choses ont empiré depuis que le sacro-saint marketing s'est immiscé là-dedans. Car le marketing c'est quoi en définitive ? C'est un effet créé de toutes pièces, sous l'impulsion d'un désir trop pressant... Alors que nous les aficionados, ce que l'on guette, c'est l'ouragan, la tempête qui affole les boussoles, échappe à tous les radars, le phénomène inattendu. La magie. Et, en l'occurrence (ce n'est pas moi qui l'invente !), il n'y a rien de tel pour chasser la magie que l'entourer d'un désir trop pressant... Mais ça, l'époque semble avoir de la peine à le comprendre... Enfin, que voulez-vous, nous en sommes bel et bien là, dans une ère qui, après avoir suffisamment dévalué tout ce qui l'entoure (je pense particulièrement à la musique), se demande probablement aujourd'hui pourquoi le territoire de la magie lui résiste encore. En bonne gestionnaire, il lui faudrait obtenir des garanties à cet égard. Mais pour qui se prend-t-elle l'époque ? Nous en discutions l'autre soir avec ma douce qui a eu cette réflexion : *"C'est l'époque du cheap"*, a-t-elle avancé. Bah ouais. Mais souvenons-nous que le jour où la magie sera disponible à bas prix sur Le Bon Coin, cela signifiera que la bataille sera définitivement perdue. Rideau. Mais heureusement, nous pouvons être optimistes puisque ce jour n'aura jamais lieu : c'est ce qui apporte une plus-value à la passion qui nous réunit, donne de la profondeur de champ à ce qui nous anime justement, fait rayonner la bannière que nous agitons. De grâce, si le rock reste pérenne, qu'il fédère toujours, c'est parce que la magie qui le traverse est le dernier territoire qui puisse être dévalué.

**RUDY RIODDES** *(courriel)*

## Centenaire

Eh ouais, Rock&Folk a 50 ans. Dire que pour mon premier abonnement je recevais les pin's Rock&Folk : 25 ans (comment ça, vieux con ?). A ce rythme, Rock&Folk aura 100 ans quand j'en aurais 88. Qui sera à la une de ce numéro spécial 100 ans que je déchiffrerai de mes yeux fatigués ? Réponse : les Rolling Stones qui entameront leur Geriatric 2066 World Tour. Bonne continuation à toute l'équipe pour les 50 prochaines années.

**DAVID PERDRIX**
**– 01560 Saint-Julien-sur-Reyssouze** *(courriel)*

## Pinte

499 $ le pass trois jours, 9 $ la part de pizza, 11 $ la pinte de bière (américaine, même pas belge !), 17 $ l'urinoir, 7,5 $ la feuille de PQ (promotion sur le rouleau entier : 12,75 $ TTC)... La liste pourrait être aussi longue que le nombre de zéro figurant sur les chèques des hommes d'affaires, euh pardon, des rockers (c'est le nom que certaines âmes charitables leur donnent) qui se sont succédé sur la scène du Coachella. Bienheureux Manœuvre qui a pu voir à l'œil un festival que seuls les gagnants de l'Euromillion peuvent se payer. Grand bien leur fasse. Après tout, tant qu'il y a des gogos pour payer. Passe encore que Dylan fasse le job sans joie apparente, on a l'habitude, que les Stones fassent du Stones (mais là ça paie encore mieux que d'habitude) ou que Macca trépigne de joie, il était sûrement sincère, et que les Who fassent les méchants de service (ont-ils cassé leurs instruments au moins, vu qu'ils peuvent s'en payer de nouveaux au bout de deux minutes de set ?), tout ça passe encore, c'est le show. Là où je tique, c'est quand Neil Young ou Roger Waters viennent respectivement conspuer Trump ou interpréter "Money" sous un gros cochon volant (une tirelire ?). Trump fait exactement la même chose que ces deux show businessmen (surtout businessmen), mais lui ne se planque pas derrière une guitare parce qu'elle abrite une calculatrice. Trump est un gros con, nous sommes d'accord, mais ne s'en cache pas, voire s'en vante. Neil Young peut le fustiger devant un parterre acquis d'avance à son discours, quand on vient se commettre dans un festival du fric et en plus nous faire la morale... Le pompon revenant à Roger Waters. Interpréter "Money" devant 75 000 bankables quand on vient de gagner 5 à 8 millions, dixit le rédac' chef, c'est vraiment prendre les gens pour des c... Ah, ils le sont ? Bon alors ils ont raison d'en profiter... Vive Binic !

**YANN SOYE** *(courriel)*

## Loupe

Bravo à Philman et son équipe pour ce somptueux numéro des 50 ans. Bravo pour le flash-back avec les anciens Koechlin, Paringaux, Garnier et les actuels Ungemuth, Eudeline, etc. Bravo pour le fac-similé du premier numéro même si, malgré l'aide d'une bonne vieille loupe, je n'ai pu le déchiffrer — et puis le trouver sur Internet... oups, et à quel prix... double oups ! Bravo pour le papier du boss au festival Desert Trip, même si un peu trop dithyrambique je pense. Merci bien sûr aussi à toutes ces rock stars sans qui, etc. Bravo aussi pour l'article sur Bob Dylan, même si je n'ai pas trouvé celui que Rock&Folk avait fait en 1974 pour la sortie du monstrueux live avec le Band, "Before The Flood" (je ne sais plus qui l'avait écrit – Manœuvre peut-être ?). Bravo et merci pour tout : j'attends toujours aussi impatiemment la fin du mois maintenant à 60 piges que quand j'ai commencé à le lire à 15 ans ! Vous avez juste oublié une chose, les gars et ça c'est plutôt dommage : nous, les lecteurs. Oui, je sais, on n'est pas des stars (quoique...) mais pas de lecteurs, pas de Rock&Folk ! Vous auriez pu, par exemple, faire comme vous avez fait avec les rédacteurs : un petit trombinoscope avec disques préférés. Voilà c'est dit et Dieu sait que notre Phil chéri respecte son public, j'ai pu le constater l'autre jour à Nantes pour sa conférence sur les 50 ans de Rock&Folk au salon du disque de la Trocardière ! Belle vie à notre revue préférée, bon Noël à tous les rockers de la place ! Rock on !

**ALAIN DOUNONT**
**– 44510 Le Pouliguen** *(courriel)*

***Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD…***

# Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

### ARCTIC MONKEYS
Etabli en Californie depuis quelques années, le groupe d'Alex Turner retourne à Sheffield pour s'atteler à son sixième album.

### BECK
Repoussée deux fois, la sortie du prochain album du Californien devrait finalement avoir lieu cette année. Le projet étant, selon son créateur, terminé.

### THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE
Anton Newcombe sort un nouvel EP trois-titres fin janvier : "Open Minds Now Closed".

### BRITISH SEA POWER
Le quartette de Brighton sortira "Let The Dancers Inherit The Party", son septième album, en mars.

### CHIC
La formation du guitariste Nile Rodgers a concocté son premier album depuis un quart de siècle, le bien nommé "It's About Time". Sortie dans l'année.

### DAN AUERBACH
Le chanteur guitariste des Black Keys sortira cette année un deuxième disque solo, sur lequel Duane Eddy fera une apparition.

### THE DOORS
Sorti il y a 50 ans, le premier album du groupe de Ray Manzarek est réédité en version luxueuse de 3 CD ou 3 LP qui contiendront notamment un live de l'époque capté au Matrix de San Francisco. Parution le 31 mars.

### FRANCOIS & THE ATLAS MOUNTAINS
Le groupe charentais publiera en mars son nouvel effort chez Domino : "Solide Mirage".

Photo DR

### JIRI SMETANA
**Le programmateur et DJ du Gibus au tournant des années 80 s'est éteint à 71 ans. Arrivé en France en 1972, Smetana a d'abord vécu dans la Tchécoslovaquie communiste où, fan des Beatles et du Velvet Underground de la première heure, il a fondé quelques groupes (les Matadors) et beaucoup fait pour la propagation du rock sous le bloc de l'Est.**

Mac DeMarco

Photo Christina Hicks-DR

# “Si tu veux faire de l’argent, va à la banque, ne fais pas de la mauvaise musique”

ANTON NEWCOMBE

**THE KLF**
Séparés depuis 1992, les pionniers de l’électronique se reforment.

**THE LIBERTINES**
Le nouveau projet de Carl Barât et Peter Doherty ? Ouvrir un hôtel qui ferait aussi studio d’enregistrement, bar et boîte de nuit. Ce projet, hélas sérieux et localisé sur la côte anglaise, serait ouvert selon Doherty *“à tous ceux qui paieront leur note”*.

**THE LIMIÑANAS**
Avant les fêtes, le duo de Perpignan est allé enregistrer dans le studio berlinois d’Anton Newcombe.

**MAC DeMARCO**
Le prochain album du multi-instrumentiste canadien est terminé.

**MUSTANG**
Le trio rétrofuturiste sortira fin janvier un trois-titres, “Karaboudjan”.

**NINE INCH NAILS**
Trent Reznor a mis en ligne un nouvel EP : “Not The Actual Events”.

**NOEL GALLAGHER**
Le Mancunien va assurer la première partie de U2 sur sa tournée à venir consacrée à l’anniversaire de la sortie de “The Joshua Tree”. Une nouvelle qui n’a pas manqué de faire réagir son frère Liam : *“Ces années à faire le lèche-cul ont fini par payer.”*

**THE RICHMOND SLUTS**
Les héros du garage blues dont le deuxième album vient de sortir chez Mauvaise Foi seront de passage en France au printemps. Première date annoncée : le Cosmic Trip de Bourges (du 25 au 28 mai 2017).

**RODOLPHE BURGER**
L’Alsacien est de retour avec “Good”, long format à paraître le 24 février.

**THE SHINS**
Columbia publiera “Heartworms”, le cinquième album du groupe de James Mercer le 10 mars. Un premier extrait, “Name For You”, est déjà disponible.

**SLEATER-KINNEY**
Les trois Américaines font le coup de l’album en concert. “Live In Paris”, capté à la Cigale, sortira le 27 janvier.

## Condoléances

**George Michael, Rick Parfitt, Alan Williams** (premier manager des Beatles), **Frank Murray** (ancien manager des Pogues), l’acteur **Alan Thicke, Jirí Smetana** (ancien programmateur du Gibus), l’actrice **Carrie Fisher**, l’actrice **Debbie Reynolds** (et mère de Carrie Fisher), l’actrice **Michèle Morgan**, l’actrice **Claude Gensac**, **Jean-Christophe Victor** (créateur du “Dessous Des Cartes”), le chef d’orchestre **Georges Prêtre**

Sleater-Kinney

Photo Jason Williamson-DR

# Nécrologies

Photo DR

# GEORGE MICHAEL

## 1963-2016

L'auteur-compositeur-interprète s'est éteint à l'âge de 53 ans, après avoir vendu 100 millions d'albums.

PAR ERIC DAHAN

**Plus prévisible que jamais, la machine médiatique n'a pas attendu une seconde pour établir le parallèle entre la mort de George Michael, le soir de Noël et le "Last Christmas" de feu son groupe Wham!. Ni pour resservir le cliché de l'acteur ou du chanteur rayonnant sur scène et misérable à la ville : "*alcoolique*", "*drogué*", "*tragique*" ; certains s'en sont donné à cœur joie, oubliant qu'Elvis Presley, Michael Jackson ou Jim Morrison n'avaient pas bu que du thé et, surtout, qu'être sensible peut aider, ceux qui en font profession, à exprimer les élans et les tourments de l'âme humaine. En plus du fait qu'elles n'expliquent rien, ces grilles de lecture épargnent à ceux qui les utilisent de considérer l'œuvre. Certes, George Michael n'était pas un artiste novateur, un créateur de l'envergure de David Bowie ou Stevie Wonder, mais le réduire aux tubes idiots qu'il fredonna en short moulant quand il avait vingt ans, ou à son coming-out forcé, suite à un piège tendu par la police de Beverly Hills, n'est pas juste non plus.**

Tout commença avec Wham! et "Young Guns (Go For It)", rengaine funky à la Kid Creole, avec rap obligé, qui se classa en haut des charts à l'automne 1982. Trois ans et autant de pastiches Motown ("Wake Me Up Before You Go-Go"), grooves electro ("Everything She Wants") et ballades romantiques ("Careless Whisper") plus tard, le groupe avait réussi à écouler 30 millions d'albums. Le meilleur, pour George Michael, restait néanmoins à venir avec "Faith", ahurissante collection de singles : la chanson-titre, emballée sous Perfecto et chiquant à Bo Diddley ; la vaporeuse "Father Figure" et son refrain gospel ; "One More Try", réinventant le style Percy Sledge ; "Kissing A Fool", révélant un crooner jazz de choc ; et la percutante "I Want Your Sex", concurrençant Prince au moment où il commençait à se prendre trop au sérieux. Parallèlement à sa montée en puissance pop, le prêcheur peroxydé gagnait ses lettres de noblesse soul, rejoignant, dès 1985, Stevie Wonder sur la scène de l'Apollo Theater de Harlem, gravant un duo ravageur avec Aretha Franklin ("I Knew You Were Waiting For Me"), donnant une leçon d'interprétation à Gladys Knight en reprenant son "If I Was Your Woman" avec une ferveur déchirante et enregistrant, sur son propre "Listen Without Prejudice Vol. 1", une reprise ciselée du "They Won't Go When I Go" de Stevie Wonder ; ce qui lui vaudra de poursuivre dans la décennie suivante avec Mary J Blige, Whitney Houston et Beyoncé.

### Epopée lyrique

George Michael n'eut été qu'un prodigieux vocaliste, conjuguant le sens du phrasé de Frank Sinatra, le mordant de Freddie Mercury, le legato et l'art de timbrer de Stevie Wonder, qu'il serait déjà entré dans l'Histoire. Qui peut oublier sa version du "Somebody To Love" de Queen, embrasant Wembley, lors de l'hommage à son chanteur disparu ? Ou "Brother Can You Spare A Dime", empruntée à Bing Crosby et transformée en véritable épopée lyrique sur son album "Songs From The Last Century" puis sur la scène du concert Pavarotti & Friends en 2000 ? Mais ce fut également un mélodiste et un harmoniste raffiné. Contrairement à nombre d'inepties grunge, rap et techno célébrées par la critique ces trente dernières années, ses chansons "A Different Corner", "Praying For Time", "Cowboys And Angels", "Mother's Pride", "Older", "You Have Been Loved" et "John And Elvis Are Dead", non seulement confirment un vrai métier mais impressionnent toujours par leur délicatesse et leur honnêteté. ★

Photo Fin Costello/ Getty Images

# RICK PARFITT
## 1948-2016

Le guitariste anglais, implacable turbine boogie de Status Quo, est mort la veille de Noël.

PAR JONATHAN WITT

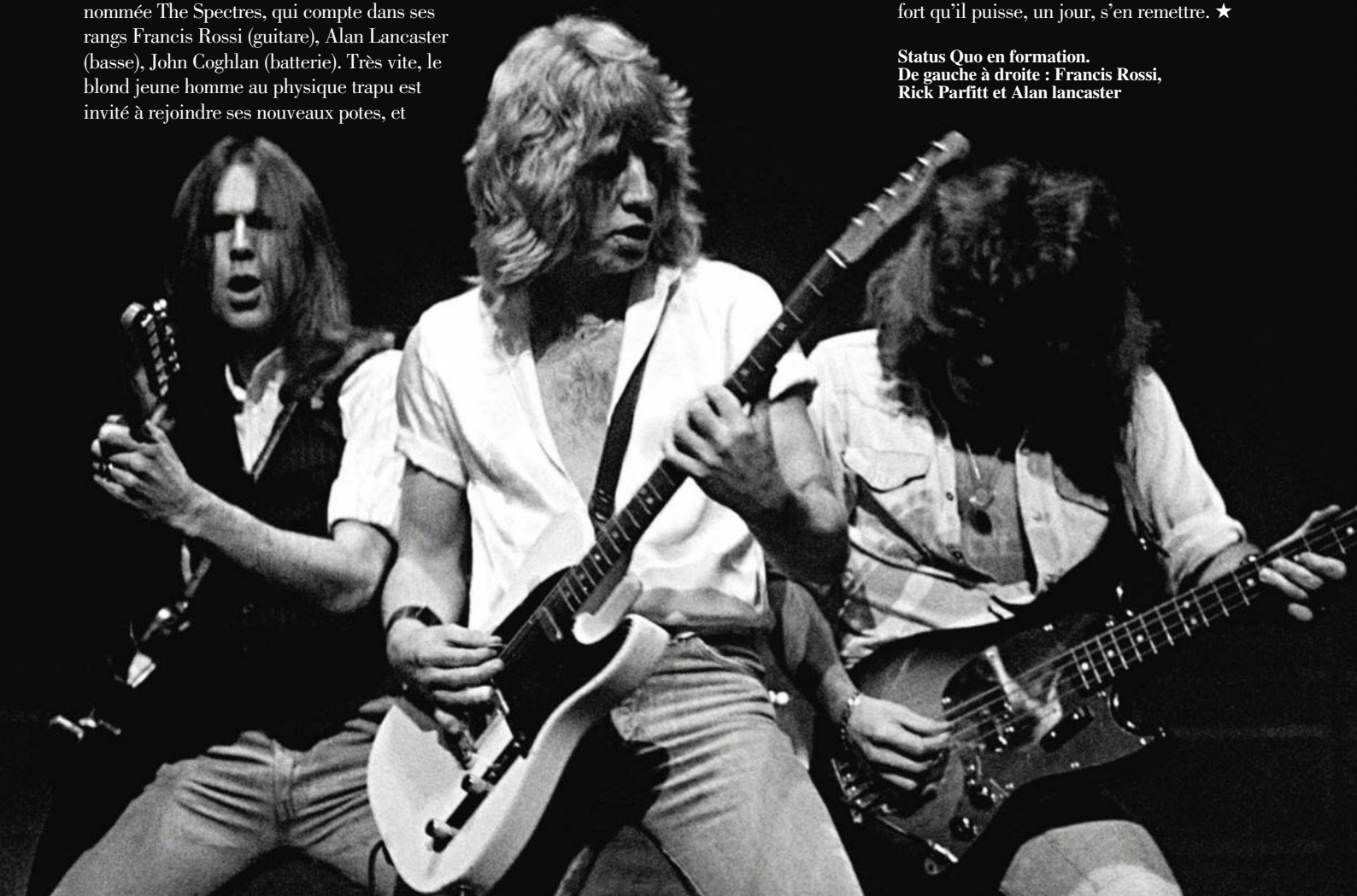
**L'année 2016 aura décidemment été l'une des plus ravageuses pour notre musique préférée. Avec une glaciale ironie, la Faucheuse a décidé d'emporter, le 24 décembre dernier, le guitariste Rick Parfitt, pilier de Status Quo. Un personnage très apprécié pour sa gentillesse, sa bonhomie et son permanent sourire.**

### Le prix à payer

Né le 12 octobre 1948 à Woking, dans le Surrey, Rick fait frétiller les six-cordes dès ses onze ans, puis rejoint The Feathers à quinze ans, avec lesquels il apprend son art à la dure, dans un pub du quartier de Camden. Un peu plus tard, on le retrouve dans un groupe de cabaret qui lui permet de se produire dans un camp de vacances du Somerset, non loin de la riante campagne galloise. Là-bas, il se lie immédiatement avec les membres d'une autre juvénile formation nommée The Spectres, qui compte dans ses rangs Francis Rossi (guitare), Alan Lancaster (basse), John Coghlan (batterie). Très vite, le blond jeune homme au physique trapu est invité à rejoindre ses nouveaux potes, et l'affaire devient Traffic Jam puis Status Quo. Nous sommes en 1967, c'est le début d'une longue histoire qui va durer presque cinquante ans. Les premiers temps sont psychédéliques — "Picturesque Matchstickable Messages" est même un classique mineur du genre — et c'est en 1970, avec le magistral "Ma Kelly's Greasy Spoon", que le virage hard rock se produit. En 1972, "Piledriver" permet enfin au Quo de réaliser une percée vers les sommets des charts et de rallier un large public à sa cause. Pour l'éternité, Rick Parfitt devient ce cisailleur rythmique à la Fender Telecaster implacable, véritable moteur du groupe, toujours vêtu de jeans délavés, agitant sa longue chevelure dorée en cadence. C'est l'image même du héros prolétaire, sympathique, insufflant dans l'ombre une énergie essentielle au son du Quo, tel un Malcolm Young chez AC/DC. Riff master sous-estimé, chanteur à la voix rauque et chaude, il écrira ou coécrira pourtant de très nombreux titres, avec au passage quelques tubes comme "Rain" ou "Whatever You Want". L'âge d'or du boogie populaire de Status Quo durera tout au long des fumantes seventies, avec des opus majeurs tels "Hello", "Quo", "On The Level" et "Blue For You". C'est une époque pendant laquelle Parfitt ne carbure pas à l'eau claire — il dépense des sommes folles en vodka et cocaïne — mais c'est le prix à payer pour affronter le planning stakhanoviste d'un *Frantic Four* devenu un véritable phénomène scénique, réclamé dans toute l'Europe.

### L'étoile du Quo

Après deux décennies de gloire et malgré une popularité qui demeurera très haute en Angleterre, l'étoile du Quo finira par logiquement pâlir au début des nineties, et c'est aussi le moment où la santé de Rick commence à flancher. En 1997, un quadruple pontage coronarien constitue déjà une sérieuse alerte. L'homme doit mettre un frein logique à ses addictions. Las, après trois autres infarctus en l'espace de cinq ans, le dernier l'ayant même laissé en état de mort clinique pendant quelques longues minutes, notre héros décide de jeter l'éponge, d'abandonner, la mort dans l'âme, son groupe de toujours. C'est finalement une septicémie qui l'a foudroyé, alors qu'il préparait une année 2017 pleine de projets alléchants : une biographie ainsi qu'un premier opus solo. Ce jour-là, c'est aussi Status Quo qui a perdu son cœur, celui qui imprimait une essentielle pulsation dans son généreux boogie. On doute fort qu'il puisse, un jour, s'en remettre. ★



**Status Quo en formation.
De gauche à droite : Francis Rossi, Rick Parfitt et Alan lancaster**

## “C’était mon vrai rêve, devenir rocker”

# NORMAN REEDUS

C’est le fameux motard à l’arbalète de “The Walking Dead”.
Et si Reedus n’aime pas les *rôdeurs*, il adore les rockers.

RECUEILLI PAR BENOIT SABATIER - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

**Rendez-vous dans un hôtel particulier de la Galerie Vivienne, à un jet de flèche du musée Grévin. Vu la popularité de “The Walking Dead”, vu l’armée de groupies qui guette Norman Reedus dans la rue, une imitation en cire de *Daryl Dixon*, le personnage qu’il incarne, le bad boy magnétique de la série pourrait créer l’hystérie. Pour se retrouver mort-vivant ? No, thanx : c’est à un Reedus en chair et en os que nous serrons la main. Une anomalie : il est là pour de vrai, mais sans son arbalète. A la place, il y a Diane Kruger, amie comédienne avec qui il a joué dans le film “Sky”. Car Reedus n’est pas seulement le motard taciturne qui dézingue des zombies en leur tirant des flèches en pleine poire, l’expert en chasse et survie, le redneck sauvage, l’ex-marine reconverti tueur d’ectoplasmes : “The Walking Dead” l’a rendu célèbre, mais Norman tourne depuis les années 90. Musicien dans “The Beatnicks” (2001), ingénieur du label Chess dans “Cadillac Records” (2008), on le voit traîner sa tête de beau gosse rebelle chez Ridley Scott, Guillermo Del Toro, Mary Harron… Sa spécialité : incarner des déglingos, des marginaux — des rôles rock. Voyant que nous portons un T-shirt *Midnight Express*, Norman se lance dans une grande célébration de Brad Davis. Nous devons l’arrêter : nous ne sommes pas là pour qu’il livre des infos sur l’acting ou le cinéma, mais sur ses goûts musicaux, ses disques à lui. Son visage s’illumine : “*Vous voulez dire qu’on ne va pas parler de mon métier, mais de ma vraie passion ?! On demande un coin fumeur, deux verres de vin, et allons-y !*” Allons-y.**

## Face à Robert Smith

**ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?**

**Norman Reedus :** Un Bow Wow Wow ou un Adam And The Ants ? J’ai acheté à peu près au même moment “See Jungle…” et “Kings Of The Wild Frontier”, mais lequel en premier ?

**R&F : En tout cas, on peut dire que c’était l’album d’un groupe façonné par Malcolm McLaren…**

**Norman Reedus :** Eh oui, sauf qu’à l’époque — je devais avoir treize ans, vers 1982 — je ne savais pas qui était McLaren. J’avais pourtant déjà entendu parler des Sex Pistols. Attendez, quand vous dites un disque, vous voulez dire un album ? Parce que juste avant, j’avais acheté un 45 tours, et il était signé par les rivaux des Pistols : “Straight To Hell” des Clash. Un hasard : ma mère m’avait engueulé pour une connerie que j’avais faite, je ne sais plus quoi, elle m’avait dit ces mots, *“straight to hell”*, et juste après, j’étais tombé dans un magasin sur ce 45 tours, avec cette tête de mort et cette même phrase, alors je l’ai acheté. En face B, il y avait “Should I Stay Or Should I Go”. J’ai tellement adoré que mon achat suivant coulait de source : l’album entier, “Combat Rock”.

**R&F : Ado, The Clash était votre groupe préféré ?**

**Norman Reedus :** The Clash reste un de mes groupes préférés, mais en fait, vers 14 ou 15 ans, j’étais passé à des trucs plus violents, plus durs, du punk rock américain comme Minor Threat, Minutemen ou Dead Kennedys *(il se met à rire)*…

**R&F : Pourquoi riez-vous ?**

**Norman Reedus :** Parce que ça me semble très lointain, d’un seul coup : ces dernières années, j’ai surtout écouté du Fleetwood Mac !

**R&F : Oh ! Quel album ?**

**Norman Reedus :** Celui avec “Dreams”, “Rumours”. Et tous les autres hits…

**R&F : Pour revenir à votre enfance, qu’écoutiez-vous chez vous, chez vos parents ?**

**Norman Reedus :** Mon père a très vite disparu. Ma mère écoutait les Moody Blues, Rolling Stones, Jefferson Airplane, plein de rock psychédélique… On bougeait beaucoup, on était en Floride, ensuite on est restés un moment à côté de San Francisco, puis on est passés par le Colorado, et ma mère est partie au Japon — j’avais 17 ans, elle m’a bien sûr emmené avec elle. Je ne suis revenu en Californie, à Los Angeles, qu’au tout début des années 90, dans ma vingtaine… Je suis auparavant passé par plusieurs endroits, dont Londres…

**R&F : L’Angleterre, c’était un pays qui vous faisait rêver, musicalement ?**

**Norman Reedus :** Carrément ! Après Bow Wow Wow et Adam Ant, il y a eu dans les années 80, quand j’étais encore ado aux Etats-Unis, une sorte de seconde British Invasion. Dans les sixties, c’était les Beatles et les Stones qui nous ont envahis : génial. Et dans les eighties, c’était

Photo DR

The Cure, The Smiths, Depeche Mode, New Order, Psychedelic Furs... Des groupes vraiment populaires dans les facs américaines.

**R&F : Des groupes que vous aimiez ?**

**Norman Reedus :** Beaucoup ! J'ai eu un tel choc quand, l'année où j'ai vécu à Londres à la fin des années 80, faisant des petits boulots merdiques, je suis tombé sur Robert Smith ! J'avais passé tant de temps à écouter "Pornography", "Boys Don't Cry", "A Forest", "Just Like Heaven", et je me retrouve face à lui, dans la rue ! Ce qui m'a retourné, c'est qu'il était comme sur les photos : habillé pareil, et maquillé. Pas déguisé, puisque manifestement, il était comme ça dans sa vie de tous les jours. J'en revenais pas. Trop classe.

## Parler des Stones

**R&F : Ado, vous écoutiez autant du hardcore américain que de la new wave anglaise ?**

**Norman Reedus :** Ça m'est resté : j'ai un éventail assez large entre Etats-Unis et Royaume-Uni, Circle Jerks et The Smiths, Psychedelic Furs et Black Flag, REM et Motörhead, Pixies et New Order, Sonic Youth et Bauhaus... Tous ce que j'ai écouté adolescent, c'est gravé au plus profond de moi. Les années 80 étaient beaucoup plus variées que le cliché new wave qu'on retient aujourd'hui. Les premiers Nirvana et Stone Roses sont sortis dans les années 80. Et le hard, le metal, j'écoutais aussi Metallica, Slayer, les Guns...

**R&F : Pas si vite, il faut nous citer des disques, des albums…**

**Norman Reedus :** Avec l'âge, je retiens moins les albums, plus les morceaux... Les Pixies, j'adore "Wave Of Mutilation", c'est sur quel album, "Doolittle" ? Les Stone Roses, c'est tout leur premier album, parfait de bout en bout, un coup de maître. The Smiths, on écoutait aussi ça en boucle, "The Queen Is Dead", c'était une évidence, et bizarrement, j'ai toujours loupé Morrissey en live, en plus il tourne souvent, je ne comprends pas... Alors que Ian Brown, je l'ai vu sur scène : inoubliable.

**R&F : Sonic Youth ?**

**Norman Reedus :** L'album "Goo", surtout pour le morceau "Dirty Boots". Chanté par Thurston Moore, mais j'adore aussi la voix de Kim Gordon. Leur son de guitare, c'est dément. Ils ont aussi enregistré à la fin des années 80 un album sous le nom Ciccone Youth, "The Whitey Album", avec des chansons de Madonna : génial. D'autant plus que Mike Watt, des Minutemen, et Jay Mascis, de Dinosaur Jr, participent !

**R&F : Black Flag ?**

**Norman Reedus :** A seize ans, j'avais un groupe avec mes copains de lycée. C'était mon vrai rêve, devenir rocker, mais on était franchement nuls, on massacrait du Black Flag, le groupe que, tous, on admirait. On en faisait des reprises bien pourries... J'ai depuis rencontré Henry Rollins : c'est là où je me suis dit : *"Putain, j'adorais sa musique, je le copiais, et je suis face à lui : Norman, tu t'es finalement pas mal démerdé."*

**R&F : Motörhead ?**

**Norman Reedus :** Regarde ça *(il découvre son torse)* : avec mon pote Brent Hinds, je me suis fais tatouer *Lemmy*, en son honneur, après sa mort. Quand j'étais ado, "Ace Of Spades" était un hymne. Il l'est resté, auprès de notre communauté de motards. J'ai toujours écouté Motörhead, depuis que je suis ado, jusqu'à aujourd'hui. Il n'y a pas que "Ace Of Spades" : son album "Inferno" est génial.

# “J’ai toujours écouté Motörhead”

**R&F : REM ?**
**Norman Reedus :** Un classique de ma génération. Les sixties, Doors, Stones, Beatles, Byrds, c’est du classique. REM, pareil, sauf qu’ils viennent des années 80. Tu te rends compte : j’étais fan de REM, et puis ils ont sorti leur album “Automatic For The People”, ils ont eu un incroyable succès, et pour leur disque d’après, on me demande de jouer dans leur clip, “Strange Currencies” ! Et en plus : je suis devenu très copain avec Michael Stipe. Du délire.
**R&F : A propos de classique : Beatles ou Stones ?**
**Norman Reedus :** J’adore les Beatles. Surtout Lennon ! Mais Stones, obligé.
**R&F : Pourquoi, obligé ?**
**Norman Reedus :** Parce que je préfère quand même, musicalement.
**R&F : Parce que vous apparaissez dans un clip de Keith Richards, “Wicked As It Seems” ?**
**Norman Reedus :** Même pas. J’adore la musique des Stones.
**R&F : Quel disque ?**
**Norman Reedus :** Je pourrais citer plein d’albums, “Aftermath”, “Sticky Fingers”, mais je mentionnerais surtout un titre : “Paint It, Black”. Je l’ai dit à Marianne Faithfull alors que je dînais avec elle, chez vous, en France, j’espère que je ne l’ai pas saoulée : je ne lui parlais que des Stones, elle avait l’air contente, elle voulait seulement qu’une chose soit claire : l’époque drogue était derrière elle. A part ça, parler des Stones ne la dérangeait pas.

## La tornade Nirvana

**R&F : Puisqu’on est dans les oldies : quels autres albums ?**
**Norman Reedus :** Pfou... Qu’est-ce que je pourrais citer ? Après les disques de ma mère, en même temps que les artistes des années 80 que je découvrais, j’écoutais quoi ? Les Doors, Led Zeppelin, Neil Young, Kiss, Tom Petty, Iggy Pop, Tom Waits...
**R&F : Pas si vite ! Des disques…**

**Norman Reedus :** Les Stooges, “I Wanna Be Your Dog”, c’est probablement mon morceau préféré de tous les temps. Sur leur premier album, il y a aussi “1969”, encore un chef-d’œuvre — et je ne dis pas ça parce que c’est mon année de naissance ! J’ai vu l’autre jour un docu très intéressant sur les Stooges...
**R&F : Celui de Jim Jarmusch ?**
**Norman Reedus :** Ah oui ? Je ne savais pas que c’était lui qui l’avait signé. Pas mal quand même. Qui d’autre ? Tom Waits : il m’épate. Même quand il a un orchestre avec lui, il reste tellement singulier, lui-même. J’aime quand il dirige plein de musiciens et que derrière, on sent sa patte. C’est surchargé, mais on n’écoute que Tom Waits le lunatique.
**R&F : Kiss ?**
**Norman Reedus :** Je les ai vus il n’y a pas longtemps en concert. Fantastique. Une anecdote : Paul Stanley me compare le maquillage de Kiss avec celui des rôdeurs de “The Walking Dead”, alors moi je lui parle coiffure, comme quoi la coupe des Kiss, c’était un modèle, et lui me révèle ce truc : *“C’est fou que toute la jeunesse américaine ait copié notre coupe, alors que cette coiffure, c’est un accident : nos parents nous filaient du fric pour aller chez le coiffeur, on le claquait en sorties, et on se coupait les cheveux nous-mêmes, n’importe comment, d’où nos coupes longues et mal foutues”*...

**R&F : Vous avez joué avec Beyoncé dans “Cadillac Records ”, où vous interprétez un ingénieur du son du label Chess… Vous êtes aussi fan de rhythm’n’blues ?**
**Norman Reedus :** Evidemment. J’ai aussi joué, avec RZA et Common, dans le film de Ridley Scott, “American Gangster”, il y a du John Lee Hooker, du Bobby Womack, j’adore... Mais c’est une banalité : on aime tous cette soul, Marvin Gaye, Cutis Mayfield, Al Green...
**R&F : Au début des années 90, vous vous installez à Los Angeles. Vous écoutez quoi alors ?**
**Norman Reedus :** Alors là, il y a un paradoxe : auparavant, j’avais totalement craqué sur Guns N’Roses. Los Angeles est la ville des Guns. J’y arrive avec eux en tête. Chaque endroit de cette ville m’évoque les Guns, un truc sulfureux et fun. Et c’est l’époque où la tornade Nirvana dévaste tout. Et moi j’adore Nirvana ! Et Nirvana rend les Guns complètement ringards...

**R&F : Cruel dilemme…**
**Norman Reedus :** Sauf que je m’en foutais complètement : comme la majorité des mecs de 22 ans de l’époque, j’adorais les deux. “Nevermind” est un classique, “Appetite For Destruction” l’était aussi.

## Les Strokes débarquent

**R&F : A cette époque, vous êtes à moitié clodo, puis vous bossez dans une officine Harley-Davidson, puis vous êtes sélectionné, et vous jouez dans des clips : dans “Violently Happy” de Björk, en 1993, vous apparaissez carrément comme sosie de Kurt Cobain…**
**Norman Reedus :** Ah ? Ça devait être le look de l’époque. La direction artistique du clip. En attendant, Nirvana, j’ai totalement adhéré. Putain, quel groupe ! Et c’est super, tout se recoupe, une fois que je suis devenu acteur, j’ai participé à “Beat”, ça devait être en 2000, un film autour de William Burroughs. Moi, je jouais Lucien Carr, un amant de Kerouac et Ginsberg, et la femme de Burroughs était jouée par Courtney Love. J’adorais Hole : encore une musicienne que j’admirais dont je suis devenu ami. Je ne l’ai pas bassinée avec Kurt Cobain, et on s’est super bien entendu.
**R&F : Avec les Guns, aussi…**
**Norman Reedus :** Carrément. On me présente toujours comme le grand pote de Slash : c’est le cas. Mais je connais aussi Axl depuis plus de douze ans ! Je le considère comme un super copain, alors autant vous dire que quand je les ai vus pour leur reformation, à la soirée privée au Troubadour en avril dernier, putain... C’était géant.
**R&F : Niveau grunge, à part “Nevermind”, quels albums ?**

**Norman Reedus :** J’adore Dinosaur Jr, “Bug”, “You’re Living All Over Me”, Alice In Chains... Le groupe de Mark Lanegan, Screaming Trees, pas mal du tout... Et dans un autre style, Jane’s Addiction, bien sûr : “Nothing’s Shocking”, “Ritual De Lo Habitual”, des claques ! Perry Farrell, c’est par-delà tous les genres, un immense artiste, ce n’est pas normal qu’il ne soit pas plus cité aujourd’hui. Le concert le plus dingue que j’aie vu, c’était lui, un truc complètement sauvage monté dans une fête privée : Farrell est un performer démentiel.
**R&F : Après la mort de Kurt Cobain, vous avez l’impression que le rock peut lui-même mourir ?**
**Norman Reedus :** Non, il y a plein d’autres artistes qui alors défoncent tout. Je n’ai pas cité Nick Cave : un géant ! Toute sa carrière. Si je dois

# “Le dernier Anthrax, il tue, je n’en reviens pas”

retenir un morceau, bizarrement, ce serait un des plus laidback : “Into My Arms”, superbe. J’ai joué dans “Triple 9”, un film de son copain John Hillcoat, et par son intermédiaire, j’ai dîné avec Nick, c’était trop cool — même si je dois avouer qu’il était surtout venu pour me foutre dans les pattes Jethro, un de ses fils, qui voulait des conseils pour devenir acteur...

**R&F : L’après-Nirvana ?**

**Norman Reedus :** J’étais aussi très fan de Pavement. Leur classique “Crooked Rain, Crooked Rain”, et un morceau bien tordu : “Dancing With The Elders”... Il y avait aussi Nine Inch Nails... les Breeders... Et puis revenaient des groupes anglais, comme Oasis...

**R&F : Ou Radiohead... Vous jouez dans leur clip “Fake Plastic Trees”, en 1995...**

**Norman Reedus :** J’ai toujours fait le grand écart entre USA et GB. Après les Stone Roses, je ne vous ai pas dit, mais des copains m’ont ouvert aux Charlatans et à Ride.

**R&F : Quand arrivent les années 2000, on se demande si l’électronique et surtout le hip hop ne prennent pas le pouvoir. Deux genres qui constituent la BO d’un film dans lequel vous jouez : “Blade II”...**

**Norman Reedus :** Deux styles de musique que j’écoute. J’adore RZA, du Wu-Tang. Peanut Butter Wolf, Aesop Rock, Cannibal Ox... En électronique, j’aime beaucoup New Order. Déjà, j’adorais Joy Division. L’électronique d’après, ça va, mais ça reste moins fort que New Order, non ?

**R&F : Au début des années 2000, le rock ne rend pas les armes, avec les White Stripes et les Strokes...**

**Norman Reedus :** Je suis très fan des White Stripes. C’est fou, le son qu’ils produisaient, à deux : Jack White est une bête. Les Strokes, ça m’a fait bizarre : à la fin des années 90, je me suis installé à New York, alors que je m’étais fait au son de Los Angeles, et quand les Strokes débarquent, c’est tellement new-yorkais, je me sens étranger dans ma ville ! Et j’ai vite adoré. Je continue de les suivre, j’ai aussi beaucoup aimé ce qu’a fait Julian Casablancas en solo, et Albert Hammond Jr, avec qui j’ai une connexion : lui aussi est passionné de moto...

**R&F : Depuis, quels disques de la nouvelle scène garage, Jay Reatard, Thee Oh Sees, Black Lips, Ty Seagal, retenez-vous ?**

**Norman Reedus :** A part les Black Lips, ce n’est pas trop mon truc. Je suis plus dans le nouveau metal. Tout le monde sait que j’adore Mastodon, le groupe de Brent Hinds : “Leviathan”, et tous ses albums. J’ai aussi bien aimé les Flaming Lips, l’album “Yoshimi Battles The Pink Robots”, je les ai vus sur scène, avec le chanteur qui arrive dans une bulle spatiale, c’était fantastique, totalement psychédélique. Il y a également eu The Black Angels... Et puis bien sûr j’ai continué d’écouter les anciens du metal, comme Metallica.

**R&F : Vous avez réalisé deux courts métrages. C’était quoi, leurs BO ?**

**Norman Reedus :** Mais oui, il faut que je vous en parle ! “I Thought Of You”, en 2006, c’était un film sur une de mes idoles : Miles Davis ! Wahou : lui c’est un génie. “Sketches Of Spain” : de l’or en barre. On n’a parlé que de rock, mais j’aime tellement le jazz ! Chet Baker, Thelonious Monk... Et Charles Mingus, par-dessus tout. Vous savez comment s’appelle mon fils ? Mingus. Son second prénom, c’est Lucien, comme Lucien Carr...

**R&F : Au niveau des nouveautés, derniers disques aimés, achetés ?**

**Norman Reedus :** A part Fleetwood Mac ? Il y a eu The Soft Moon... L’album de RZA avec Paul Banks...

**R&F : Le chanteur d’Interpol, en couple avec votre ex, Helena Christensen, la mère de Mingus ?**

**Norman Reedus :** Oui, son album avec RZA, “Anything But Words”, sous le nom Banks & Steelz, j’ai beaucoup écouté. Et le dernier Anthrax, “For All Kings”, il tue, je n’en reviens pas. Je suis devenu célèbre sur le tard. A l’époque de Nirvana, j’étais à la rue, littéralement. Dans des plans com-plètement foireux. Je ne vais pas cracher sur ma célébrité tardive, mais honnê-tement, ce n’était pas le but dans ma vie. Par contre, que cette célébrité, grâce à “The Walking Dead”, me permette de monter sur scène avec Anthrax, là, il y a deux mois, pour faire le bassiste sur “Indians” : fuck. Wahw. Voilà une putain de bonne raison de faire le métier d’acteur !

**R&F : Des disques de zombies ?**

**Norman Reedus :** De Rob Zombie ? Je ne suis pas contre. Ni contre ses films, au contraire !

**R&F : Vous êtes bloqué sur une île déserte, sans moto ni arbalète, mais avec un disque : lequel ?**

**Norman Reedus :** Je serai peinard, est-ce que j’aurai besoin d’un album ? Oui, obligé. En revanche, un seul, c’est une torture. Allez : “Physical Graffiti” de Led Zeppelin. Un double album, avec “Trampled Under Foot”, “Kashmir”, “Houses Of The Holy”, “Down By The Seaside”, j’ai largement de quoi patienter avant qu’on me repêche. Ou pas : je pourrais m’y faire, à ne rien foutre, oublié, abandonné, seul sur le sable, avec pour seule occupation, écouter ce chef-d’œuvre. Excellent programme ! ★

*“The Walking Dead”, saison 7, partie 2 inédite à partir du 13 février dès 6 heures du matin sur OCS GO*

"IGGY POP ET LES STOOGES
ONT CHANGÉ LE COURS DE L'HISTOIRE DU ROCK"
ROLLING STONE

"*GIMME DANGER*
FOURMILLE D'IMAGES D'ARCHIVES DÉCOIFFANTES
ET DE RÉCITS DE CONCERTS ÉPIQUES"
TÉLÉRAMA

"INTENSE, VIBRANT, SUPERBE"
LIBÉRATION

SÉLECTION OFFICIELLE
HORS COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

1ER FÉV

# GIMME DANGER

UN FILM DE JIM JARMUSCH

L'HISTOIRE DE
the stooges

BANDE ORIGINALE DU FILM
disponible en digital

CD à paraître le 24 février
et vinyle le 7 avril

ADAPTATION : LE CERCLE NOIR POUR F I D E L I O

independent · rock&folk · CAHIERS CINEMA · RollingStone · STUDIO cinéma · LE FIGARO · Le Pacte · france inter

# La chronique du Pingouin Cannibale 10

# Grand Pingouin Cannibale : ses prédictions pour 2017

Pas de “Positive Attitude” façon Lorie pour débuter 2017.
Commençons par le dark, le négatif, l’obscurité. “*Toute vie, même vouée à la vérité poétique (…), n’est qu’un affreux ratage dans l’absolu*”, disait le poète dadaïste Georges Ribemont-Dessaignes. Ajoutons que toute création artistique, même vouée au fuck métal pingouin, nous expose aux abysses du grand doute et du découragement.
A quoi bon ? A quoi bon essayer d’enchaîner trois accords qui sonnent bien sans pour autant retomber sur “Smoke On The Water” ou du Annie Cordy ? A quoi bon écrire des paroles drôles mais pas trop débiles, puisque ce qui marche, justement, c’est le vide qui se prend au sérieux ?
A quoi bon cette chronique ?
A quoi bon s’épuiser à trouver des concerts, à tourner des clips, à dénicher des financements pour un enregistrement qui se perdra inévitablement dans les limbes de la surproduction artistique actuelle ?
A quoi bon ? De toute façon nous ne ferons pas le poids, nous ne changerons pas le cours des choses.
La crise, dit-on, c’est le neuf qui veut percer et le vieux qui veut l’en empêcher. Il faut bien l’admettre, le neuf tarde à venir et le vieux moisi suinte par tous les pores.
Le monde se repasse ses vieux films. Intégrisme religieux qui assassine ou emprisonne dans toutes les religions pour tenter de nier l’évidence, à savoir que Dieu est mort depuis au moins un siècle. Tsarisme d’opérette — l’humour en moins — dans une pseudo-Grande Russie nostalgique peuplée de pauvres.
Sid Vicious, devenu Président des Etats-Unis, nous promet, quant à lui, un remake des plus mauvais films de cow-boy avec Ronald Reagan, mais dans une version créationniste misogyne raciste obèse avec des putes, des colonnes en faux marbre rose et de la graisse de porc.
Et puis la France… Ce festival permanent du film en noir et blanc. On brûle des pneus en prétendant refaire 1936. Trois étudiants de sciences-po et cinq punks à chiens de Picardie ont refait Mai 68 entre eux et entre deux brasseries, place de la République (mais si, souvenez-vous). Les nostalgiques de droite se repassent les films de la France éternelle des années 50 : colonialiste, blanche, raciste et autoritaire, comme au bon vieux temps.
Ils veulent changer *“le système”*, concept beauf qu’ils définiront un jour, quand ils auront le temps.
D’autres, enfin, regrettent Bernard Tapie, Margaret Thatcher et les années 80.
Lemmy est mort il y a un an, la veille du réveillon, puis, au fil des mois, chaque génération a perdu une idole : Cohen, Bowie, Prince…
Ne parlons même pas de la mort de la Princesse Leia qui, pour finir l’année, a scié net tous nos espoirs de devenir un jour des Jedi.
Les figures positives de nos rêves d’enfance passent l’arme à gauche cependant que nos pires cauchemars reçoivent l’arme nucléaire.
A quoi bon ? Nous ne pourrons pas lutter contre la marée montante de la connerie cynique, encore moins contre la mort. C’est dans cet état de découragement que Cannibal Penguin a débuté 2017.
Mais heureusement, comme chaque début d’année, nous sommes partis en pèlerinage au-delà du cercle arctique, dans la base secrète du Grand Pingouin Cannibale dont nous sommes les seuls à connaître l’emplacement.

# L'arme à gauche

Maxime le batteur, Enzo le bassiste et moi-même avons recueilli la parole de l'Oracle. Devant notre fatigue et notre découragement, celui que nous appelons *"Maître"* ou parfois aussi *"Michel"* nous a livré ces mots : *"C'est vrai, les temps sont difficiles. Mais au fond du merdier, c'est justement* là *qu'il ne faut pas perdre courage ! Sinon, où serait le mérite ? Oui vous avez raison, 2017 s'annonce mal. Mes visions sont limpides cette année. Le simulacre généralisé va s'étendre. Ceux qui n'ont rien à dire le diront d'autant plus fort. La campagne présidentielle en France donnera lieu à un déluge de conneries qui donnera le vertige. Sur Facebook et Twitter, l'incompétence se fera triomphale et les règles les plus élémentaires de civilisation s'effaceront. N'importe qui se sentira autorisé à insulter quiconque ne dira pas la même connerie que lui-même. Les certitudes auront le vent en poupe. Plus ce qu'on dira sera creux, commun, mal pensé, mal défini et vulgaire, moins on aura de doute sur sa validité. Il y aura aussi des attentats et des morts. La dégueulasserie dont sont parfois capables les hommes sera une nouvelle fois visible. Et Florent Pagny sortira un nouvel album."*

Mais le Grand Pingouin Cannibale nous fixa alors du regard, comme pour nous rappeler à notre mission supérieure et à notre engagement. Avec la fermeté et la bienveillance qui le caractérisent, il nous livra d'abord cette formule de Goethe : *"Perdre courage, c'est tout perdre, mieux vaudrait ne pas être né."*

Puis il cita le "Zarathoustra" de Nietzsche : *"Ce n'est pas autour des inventeurs de fracas nouveaux, c'est autour des inventeurs de valeurs nouvelles que gravite le monde ; il gravite* en silence*."*

Puis il nous livra sa conclusion : *"A vous seuls, vous ne pourrez rien faire, en effet. Mais vous participez à un mouvement. Derrière les gesticulations du vieux monde, des milliers d'êtres sont déjà à l'œuvre. Dans les entreprises, les écoles, les associations, les familles, les cercles d'amis, ils inventent le monde à venir et de nouvelles valeurs. Au lieu de dire avec prétention, ils font modestement, comme vous. Aux incantations et aux postures anachroniques, ils préfèrent la réalité de tout ce qu'ils incarnent. Fournir à tous ces êtres des musiques, des textes, des concerts, des images, des instants, des exemples qui les aident à ne pas perdre courage, voilà votre mission en 2017. Voilà la tâche de Cannibal Penguin."*

Regonflés à bloc, nous sommes alors remontés dans notre hydravion pour regagner la France. Contemplant du haut de notre cockpit toute la beauté du monde, les aurores boréales et les reflets bleutés de la mer glaciale, je méditais.

Pour conjurer la dégueulasserie du monde, tu t'inventes un monde rêvé. Tu l'écris, tu le chantes, tu le dessines et tu tentes même parfois de le vivre, de l'incarner comme tu peux, avec les moyens du bord. Et tu espères qu'il finisse par déborder un peu sur la réalité, qu'il aide les autres à ne pas perdre courage, qu'il te permette aussi de les rencontrer — tous ceux qui te ressemblent.

Ne perdez pas courage. C'est un service que je vous demande pour 2017. Bonne année à tous.

Que le Grand Pingouin Cannibale bénisse l'Amérique.

**YANN KERNINON**

## "Se réinventer"

# FOXYGEN

**pop** Le duo de Los Angeles rebondit où on ne l'attendait pas avec un album orchestral enregistré avec leurs padawans The Lemon Twigs.

**Dans un rade de l'Est londonien, les deux gaillards de Foxygen mastiquent négligemment un sandwich au bacon. C'est le matin de l'élection de Trump et l'on soutire une réaction à Jonathan Rado : "*Je me suis réveillé vers 4 heures, j'ai regardé Twitter… J'ai peur pour notre sécurité*", concède-t-il dans un soupir désinvolte, comme si la réalité l'obligeait un peu à s'extirper de son monde. Le monde des gamins étranges de Foxygen, d'ailleurs, est assez dur à suivre, car sujet à des changements permanents. Le duo de Los Angeles aborde l'année avec un disque grand luxe, fait dans un vrai studio, avec cordes, cuivres et les Lemon Twigs en section rythmique… Tout le contraire du précédent donc, "… And Star Power", un double album où les quelques grands morceaux étaient noyés dans un son bricolé/ saturé fatigant sur la durée.**

## Piqué dans sa fierté

*"C'est tout le truc*, confie le chanteur dégingandé Sam France. *Les artistes qu'on aime se sont réinventés en permanence. On essaie de faire la même chose. 'We Are The 21 Century…' était délibérément très sixties et différent de notre premier album, '… Star Power' jouait à fond le trip rock star décadente. C'était, disons, un album de 1972. On progresse dans le temps…"* Pour "Hang", le nouveau, l'affaire est un peu plus compliquée. Le duo est parti dans un ambitieux trip fait de morceaux aux parties multiples et d'orchestrations à l'ancienne. Rares sont les groupes qui acceptent de mentionner leurs sources d'inspiration, Foxygen y consent. Le côté Broadway ? *"C'est sans doute parce que quand nous étions gamins, nous avons joué dans des comédies musicales au lycée. Sam a fait un Sweeney Todd grandiose."* La touche presque jazzy du disque *? "Quand Jeff Lynne essayait de faire de la musique des années trente, il incorporait des éléments pop de l'époque. Nous, c'est pareil. On a essayé de faire du jazz big band, ou du dixieland, sauf que nous ne sommes pas vraiment des musiciens jazz, alors ça sonne comme du rock…"* Et ce côté FM californien, palpable dès les premières notes de piano électrique *chorussé* du disque ? *"Hé hé, c'est notre disque Los Angeles. Les paroles sont truffées de références à la ville : les flamants roses, le Beverly Hills Hotel…"* Une chose risque de vraiment surprendre l'auditeur, c'est le chant de Sam France, qui s'imagine ici en crooner titubant (et qui en fait souvent un peu trop). *"C'est ma voix naturelle en fait*, concède l'intéressé. *Je chante assez bas. J'essayais d'aller dans les aigus avant, pour sonner plus pop…"*

Rado continue : *"Tu vois cet album de Harry Nilsson où il chante des standards, seul avec sa clope et un orchestre derrière lui* ('A Little Touch Of Schmilsson In The Night') *? C'était un peu ce que nous voulions faire."*

Un vrai truc à l'ancienne, enregistré en Virginie au studio Spaceboom de Matthew E White (qui s'occupe aussi des arrangements orchestraux) où donc, les deux jeunes Lemon Twigs tiennent la basse (Brian D'Addario) et la batterie (son frère Michael). *"On a tout joué live en deux jours, avec moi aux claviers"*, explique Rado, un poil piqué dans sa fierté quand on lui demande si les Twigs ont eu un rôle créatif sur le disque. *"Ce sont des fans à la base. Ils connaissent nos disques par cœur. Quand on les a rencontrés et avant que je ne produise leur album, l'écriture était pratiquement terminée…"* Sam France : *"Ce sont des machines, des prodiges… Quand Rado les a enregistrés dans son garage, j'ai été très impressionné. C'était l'évidence…"* Il sera amusant de voir ce que donnera le copinage de ces deux groupes brillants (qui ont aussi enregistré ensemble le chouette album du projet de la copine de Rado, Tacoma Night Terror).

### Elle est rock

**Los Angeles est une inspiration sans fin pour le rock. Sur Wikipédia, la liste des chansons sur Los Angeles fait plusieurs pages, dont 28 chansons simplement intitulées "L A". On compte neuf morceaux titrés "Tinseltown" (le petit nom de Hollywood) et douze "Sunset Boulevard" dont celui de Kim Fowley sur l'album du même nom (l'ultime dinguerie sur ce boulevard légendaire). On n'oublie pas la vingtaine de "Santa Monica" (Hothouse Flowers, Angus & Julia Stone), les quatorze "Pasadena" et les quelque trente "Malibu" (Hole, Hanoi Rocks).**

## Dur à expliquer

Voilà un groupe qu'on a cru successivement rétro mais génial, défoncé, nul sur scène, perdu, génial sur scène, séparé et qui montre aujourd'hui qu'il est surtout expert de la métamorphose. *"Foxygen, c'est nous deux,* dit France. *On change de groupe à chaque tournée…"* Dans le rôle du musicien brillant et de l'encyclopédiste de la pop, Rado. Dans celui du chanteur inquiétant, Sam France. *"Nous avons un processus créatif vraiment dur à expliquer. Je ne sais pas qui fait quoi* dit Rado, *et c'est comme ça depuis plus de dix ans que nous faisons de la musique ensemble. Quand nous avons commencé, nous voulions faire comme Beck : expérimenter. Nous avons écouté beaucoup de choses, changé en cours de route, acheté des tas d'instruments, nous avons parfois fait n'importe quoi, mais les choses se mettent en place je trouve…"* ★

**BASILE FARKAS**

**Album *"Hang" (Jagjaguwar/ Pias)***

Photo Cara Robbins-DR

## Sur la voie

# CRX

Seul Strokes à n'avoir pas monté son groupe parallèle, le guitariste Nick Valensi prend enfin le micro dans ce crédible projet power pop.

pop

**S'il n'en reste qu'un, Nick Valensi sera celui-là. Après des années de silence, le quiet Strokes surprend tout le monde avec la sortie de "New Skin", album de son nouveau groupe CRX, produit par Josh Homme. Il devient ainsi le cinquième et dernier Strokes à s'engager dans l'aventure solo. Nous avions rencontré le guitariste en 2011 à New York lors de la sortie de "Angles", le quatrième album des Strokes. Il nous avouait alors être quelque peu frustré par les projets solitaires de ses compères. En 2013, les Strokes décidèrent de ne pas tourner pour promouvoir "Comedown Machine". Sans faire de bruit, Nick Valensi en profita pour travailler avec Sia, Kate Pierson (B-52's), Brody Dalle (The Distillers et épouse de Josh Homme) et Devendra Banhart. "*Ne pas tourner fut une décision commune. Après toutes ces années passées ensemble, le groupe se fragilisait, nos relations devenaient très délicates. Partir en tournée aurait pu faire tout écrouler, comme un château de cartes. Je me rends compte aujourd'hui que ces projets parallèles ne peuvent qu'aider à la continuité du groupe.*"**

## Autour d'un barbecue

**ROCK&FOLK : "Tyranny", l'album de Julian Casablancas + The Voidz aurait pu être le disque le plus fou des Strokes…**

**Nick Valensi :** Je suis d'accord. Si Julian m'avait montré ces chansons, j'aurais été excité. Mais il sait que s'il m'avait présenté une chanson qui dure 14 minutes, je lui aurais demandé de la réduire à 4 *(rires)*. J'ai adoré ce disque. Vraiment génial, mais pas facile à écouter. J'aime que les gens prennent des risques. C'est pour ça que c'est chouette d'avoir nos propres projets solo. Nous avons besoin de ces exutoires.

**R&F : Etait-ce un rêve de gamin d'être le chanteur de votre propre groupe ?**

**Nick Valensi :** Pas du tout. Je rêvais d'être un guitariste lead. J'avais 5 ou 6 ans quand pour la première fois j'ai vu Guns N'Roses sur MTV et cela m'a obsédé. Je voulais être Slash et Izzy.

**R&F : Comment s'est faite la rencontre avec Josh Homme ?**

**Nick Valensi :** On s'est vus pour la première fois backstage au Palladium à Los Angeles lors d'un concert des Strokes *(2003)*. "No One Knows" était sur toutes les radios. J'ai toujours été grand fan de Kyuss et Queens Of The Stone Age. Quand j'ai déménagé à Los Angeles en 2007, j'étais un peu esseulé, alors j'ai contacté Josh. Il m'a accueilli dans cette communauté de rock stars avec Dave Grohl et les gars des Eagles *(Of Death Metal)*. Tous pères de famille, de bons mecs. On passe du temps ensemble autour d'un barbecue, on nage dans la piscine, on boit des bières, c'est très américain. Quand j'ai parlé à Josh de mes chansons, je commençais déjà à douter. Tu sais, on travaille tout seul pendant un an sur un projet et on arrive à un point où on se dit : "*Attends un peu… Est-ce nul ?*" *(rires)*. On perd son objectivité. Josh m'a remis sur la voie. Il a aimé dès qu'il a écouté la première chanson. Quand il est excité, il devient super animé. Il se lève — il fait 1,98 m — et se déplace en s'agitant et en parlant avec intensité. Il apporte plein d'idées. Je me suis dit : "*Wow ! Josh aime réellement ça !*" et la confiance m'est revenue. Il n'était pas le chanteur au sein de Kyuss et il est devenu celui de Queens Of The Stone Age à contrecœur, parce qu'il ne réussissait pas à en trouver. Alors, si quelqu'un pouvait me conseiller sur le fait de devenir chanteur pour la première fois, ça ne pouvait être que lui.

## Accros aux acronymes

**La tradition est longue en ce qui concerne les groupes à initiales, concentrons-nous donc sur les sigles, c'est-à-dire des initiales correspondant à des mots. Ainsi AC/DC, pour *Alternative Current/ Direct Current*. REM, qui fête les 25 ans de son album "Out Of Time", signifie bien sûr *Rapid Eye Movement*. Les deux comiques hip-hop de LMFAO aiment les gros mots, leur nom étant l'abrégé de *Laughing My Fucking Ass Off*. On citera aussi les métalleux chrétiens POD (*Payable On Death*), les rockers FFF (*Fédération Française de Funk*) et bien sûr les gangsta rappeurs NWA, soit *Niggaz With Attitude*.**

## Assez stupide

**R&F : D'où vient le nom du groupe, CRX ?**

**Nick Valensi :** C'est une voiture. Une Honda. C'est un nom assez stupide. Quand nous étions en train de travailler sur "Walls", Josh imaginait la vidéo pour cette chanson : "*Il y a ce punk rocker japonais avec une crête énorme… il conduit une CRX dans les rues désertes d'un Tokyo post-apocalypse…*" Il n'arrêtait pas de parler de cette voiture durant l'enregistrement et vu que j'adore les bagnoles, pourquoi pas ?

**R&F : Comment s'annonce 2017 ?**

**Nick Valensi :** Super chargé pour moi. Nous allons tourner avec CRX en Europe et il y a le nouveau Strokes. Julian a plein de bonnes choses. Nous sommes tous ravis de nous retrouver à New York régulièrement pour écrire, répéter et enregistrer. Nous travaillons bien mieux ensemble aujourd'hui qu'il y a cinq ou six ans. Nous n'en sommes qu'aux démos mais, oui *(large sourire)*, ça s'annonce vraiment cool. ★

**RECUEILLI PAR DANNY BOY**

**Album "*New Skin*" *(Columbia/ Sony Music)***

Photo DR

## Surprises

# OZMA

**jazz** Le quintette français publie "Welcome Home", sixième album rigoureux et élégant, sous influences rock, funk, indienne et africaine.

**La vie d'Ozma semble réglée comme du papier à musique : tous les deux ans, le quintette livre un album à l'automne puis joue dans un club parisien à la mi-décembre, en prélude à, ou en conclusion d'une tournée. Mais pour qui suit la carrière du groupe depuis sa création en 2001, chaque saison apporte au contraire son lot de surprises, qu'il s'agisse d'un changement d'effectif ou de personnel, d'un virage stylistique, d'un spectacle associant musique et image, ou d'un projet avec des musiciens et des danseurs d'autres horizons.**

## La mécanique du rock

C'est avec "Peacemaker", quatrième CD publié en 2011, qu'Ozma s'est imposé comme l'une des valeurs sûres du jeune jazz mondial. Thèmes solides, développements inventifs, esthétique sonore raffinée, le groupe y conjuguait la verve des fanfares de la Nouvelle-Orléans, la mécanique du rock et le groove du funk, à des modes et sur des rythmes extra-occidentaux. Cette même année, Ozma donnait un concert à Vilnius évoquant, tour à tour, le lyrisme aventureux du Mingus Big Band et la fluidité rêveuse des groupes tardifs de Dave Holland et de Bill Frisell, ce qui n'est pas rien.

Né sur les bancs du conservatoire de Strasbourg, Ozma fut d'abord un trio composé du batteur Stéphane Scharlé, du bassiste Edouard Séro-Guillaume, et du guitariste Adrien Dennefeld. La formation a ensuite évolué en quartette, avec l'arrivée du saxophoniste David Florsch, puis en quintette, avec celle du tromboniste Guillaume Nuss.

En empruntant son nom à une opération de la Nasa ayant consisté, dans les années 60, à planter des paraboles dans le désert du Nevada pour capter des ondes radio extraterrestres, le groupe s'est condamné à toujours surprendre. Ce qu'il a fait en accompagnant en direct des projections du "Vampyr" de Dreyer, des "Trois Ages" de Buster Keaton et du "Cuirassé Potemkine" d'Eisenstein, puis en concevant le photo-concert *1914-1918, D'Autres Regards* avec le réalisateur Jean-François Pey et, enfin, en collaborant avec des musiciens sud-africains et indiens pour un résultat, à chaque fois, éblouissant.

## Poésie coltranienne

Si l'on redoutait le virage electro du groupe amorcé en 2013, l'album "New Tales" s'avérait heureusement plus proche du jazz-rock de Weather Report et de Pat Metheny que de la lounge-music des années 90. Quant à l'ajout d'un ordinateur et de synthétiseurs, démultipliant les rythmes et étoffant les textures, ainsi que celui de vidéos en fond de scène, il n'empêchait pas que subsistent, çà et là, des éclairs de poésie coltranienne.

Reste que "Welcome Home", qui vient de paraître, marque un retour bienvenu aux fondamentaux, autant que celui du tromboniste Guillaume Nuss qui avait quitté la formation et la retrouve un peu changée, le guitariste Tam de Villiers et le saxophoniste Julien Soro remplaçant désormais Adrien Dennefeld et David Florsch.

Autre nouveauté, Stéphane Scharlé s'est mis à l'écriture et signe presque autant de titres sur cet album qu'Edouard Séro-Guillaume. Le premier ayant été formé par les Percussions de Strasbourg (ensemble dévolu à la musique contemporaine) et le second se destinant originellement aux mathématiques, on ne sera pas surpris par l'organisation très sophistiquée du temps musical qui caractérise les compositions. En témoignent les polyrythmes de "Krefeld Mon Amour", les alternances de métriques de "Concerto For Sharks", et les jeux de débit et sous-débit de "Magnus Effect", dont la pulsation — imitant la chute d'une balle de ping-pong sur un sol — s'accélère par suppression d'un temps à chaque rebond. Ces systèmes de contraction et de diffraction du temps, qui renvoient à la musique carnatique millénaire autant qu'au jazz contemporain de Steve Coleman, n'empêchent pas Ozma de renouer occasionnellement avec la scansion dominante-tonique du rock le plus primaire : à l'instar du "Chagrin De L'Atome" sur "Peacemaker", certains titres de "Welcome Home", comme "Electric Lament", rappellent le King Crimson *heavy* de "Red" et "Larks' Tongues In Aspic", avec ses cellules rigides, martelées de façon obsessionnelle. On l'aura compris, la richesse de "Welcome Home" qui regorge de belles mélodies et recourt à des formes anciennes, comme la fugue et le choral tout en offrant son comptant de gestes modernistes, ne se laisse pas résumer facilement. Mais n'est-ce pas là le propre des bons disques ? ★

**ERIC DAHAN**

***"Welcome Home" (Cristal Records/Harmonia Mundi)***

Photo Bartosch Salmanski-DR

Photo DR

### Jaco Pastorius

**Fils d'un batteur de big band, Jaco Pastorius a révolutionné l'usage de la basse électrique avec son premier album homonyme en 1976 (Epic). Membre éminent de Weather Report, Pastorius a également fait groover sa quatre-cordes chez Ian Hunter et Joni Mitchell. Bipolaire, alcoolique, devenu SDF en 1986, il meurt en 1987 suite à une bagarre avec le vigile d'un club de Floride, quelques heures après être monté par surprise sur la scène de Santana et s'être fait virer par la sécurité. Il avait 35 ans. Sa Fender Jazz Bass a été rachetée en 2008 par Robert Trujillo de Metallica, qui la possède toujours.**

## "Dans les yeux"

# FISHBACH

Après avoir fait sensation aux Transmusicales, la chanteuse enfonce le clou avec un premier album qui sort des sentiers battus.

**pop**

**Trois ans après Christine And The Queens, Flora Fischbach (de son vrai nom) s'impose comme la nouvelle révélation féminine. Précédé d'une solide réputation scénique, son essai discographique est promis à un bel avenir, si l'on se réfère à l'impact de quelques morceaux boostés par des mélodies irrésistibles et la force de textes qui cultivent la mélancolie avec l'art de la formule qui fait mouche *("Tu parlais d'éternité, on n'en a pas fait la moitié").***

## Vivre autrement

Sa première expérience musicale remonte à ses dix-sept ans : *"Je me suis retrouvée dans un duo punk sans avoir jamais fait de musique, et c'est ce que recherchait mon partenaire, un batteur qui adorait en moi le cri primal adolescent."* Quatre ans plus tard, ce dernier prend peur quand on commence à s'intéresser à eux et elle se retrouve seule, avec l'envie de composer dans sa chambre à l'aide de son ordinateur *"des chansons plus douces"* et uniquement francophones. Mais elle n'a pas envie de se réclamer d'une chanson française à la Bénabar que passent les radios et elle est paralysée par l'exemple d'illustres modèles tels que Gainsbourg ou Bashung. Pour surmonter ses complexes, avoir le courage de *"dire des choses très frontales"*, elle se fait aider par des auteurs comme Olivier Valoiy, qui l'aide à prendre de l'assurance (et a signé un tiers de l'album). Il lui faut un an pour se composer un répertoire et, fin 2013, elle ose se produire sur scène avec seulement ses ordinateurs et sa guitare : *"Je ne me suis pas posé de questions, j'ai agi avec audace et inconscience."* La noirceur de ses textes est contrebalancée par une musique assez guillerette et son aplomb scénique impressionne. L'accueil est bon, elle récidive et la rumeur enfle. Après la sortie d'un premier EP, les Transmusicales de Rennes lui permettent de créer un nouveau spectacle avec des musiciens, *"trois amis qui ne sont pas des virtuoses mais sont en phase avec moi : auparavant mes morceaux étaient figés, ils sont devenus vivants. Je peux remettre mes chansons en question, les faire vivre autrement d'une manière à la fois plus brute et plus sophistiquée."* Pas question de revenir à la formule solo, la tournée programmée adaptera la scénographie théâtrale aux différents lieux : *"Je ne veux pas fermer la porte aux petites salles car, en concert, j'aime regarder les spectateurs dans les yeux."*

## Dans mon monde

Dès qu'on souligne le rapprochement musical avec les années quatre-vingt, elle commence par prendre ses distances : *"Je n'avais pas du tout écouté ces musiques, je n'avais aucune volonté de faire comme dans ces années-là. Mais quand je me suis retrouvée seule à composer, j'ai beaucoup utilisé des nappes de synthés, une basse funky et de la reverb partout, et j'ai ainsi reproduit des sons de l'époque car les premiers synthés numériques datent de cette décennie."* Pourtant, ces similitudes ne sont pas que le fruit du hasard : elle avoue avoir été marquée par *"une culture très franchouillarde"* que lui ont transmise ses parents et avoir écouté Mylène Farmer ou Jean-Jacques Goldman (*"un super compositeur"*) en appréciant *"leur volonté de parler à plein de gens et de devenir populaires"*. Et puis elle a découvert a posteriori Elli et Jacno ou le premier album des Rita Mitsouko, et elle se fait désormais le chantre de ces années d'exception : *"Elles marquent le triomphe de l'audace populaire décomplexée, d'autant qu'elles se caractérisaient par plus de liberté dans les productions."* Et sans s'interdire une future évolution vers d'autres eaux musicales (*"Je ne m'interdis rien, pourquoi pas du zouk ou du metal ?"*), elle n'hésite pas à en revendiquer l'héritage musical : *"Si les gens ont besoin de références, tant mieux. S'ils n'aiment pas les années quatre-vingt, tant pis !"*

Impossible de ne pas établir une parenté avec la démarche de Christine And The Queens qui lui a en quelque sorte ouvert la voie. Tout en lui rendant hommage, elle tient à s'en démarquer : *"Je ne suis pas trop fan de sa musique mais j'ai beaucoup de respect pour elle. Je trouve sa trajectoire assez fabuleuse. Sur scène, elle propose un vrai spectacle à l'américaine qui est très audacieux. Moi, j'ai également la volonté de faire entrer les spectateurs dans mon monde, physiquement, mais je m'apparente davantage au théâtre ou au cinéma : j'aime appuyer mes propos par des gestes mais je ne chorégraphie rien."* ★

**H.M.**

**Album *"A Ta Merci" (Entreprise/ Sony Music)***

### L'héritage Mitsouko

**Le nom *Rita Mitsouko*, référence à Rita Renoir, strip-teaseuse du Crazy Horse (morte en mai dernier) et à Mitsouko, parfum de Guerlain, est adopté par Catherine Ringer (chant) et Fred Chichin (guitare) en 1981, lors de leur tournée française en première partie du groupe new-yorkais Indoor Life. Leur premier album homonyme sort en 1984. Il contient le single "Marcia Baila" qui devient un énorme tube malgré son thème tragique (la mort de leur amie chorégraphe Marcia Moretto des suites d'un cancer). Le groupe meurt en même temps que Fred, le 28 novembre 2007.**

Photo Yann Morrison-DR

## Enfin !

# TERRY DOLAN

**classic rock** Au début des seventies, ce troubadour enregistrait un superbe album avec la crème de l'acid rock. Abandonnée à l'époque, la merveille sort enfin aujourd'hui.

**Figure emblématique de San Francisco, Terry Dolan est l'exemple même de ces musiciens à qui les maisons de disques n'offrirent pas la chance qu'ils auraient méritée lors de la ruée vers le San Francisco Sound à la charnière des années 60-70. Pourtant, après avoir signé chez Warner en 1971, il réalise un album complet, "Terry Dolan", dont la sortie est prévue pour janvier 1973. Mais deux mois avant cette date, Warner abandonne d'un coup, sans raison, le projet et l'artiste. "Terry Dolan" voit enfin le jour quarante-trois ans plus tard et cinq ans après la mort de son auteur, en janvier 2012.**

## Eldorado

Chanteur à la voix rauque et puissante, guitariste rythmique et excellent compositeur, pendant quatre décennies, sans le soutien d'aucune maison de disques, Terry Dolan n'a cessé d'écumer toutes les scènes de la Baie avec ses Pirates dans lesquels ont transité les meilleurs musiciens alentour. Originaire du Connecticut, en 1965, à 21 ans, il fait partie de cette vague de musiciens pour qui San Francisco commençait à ressembler à un eldorado. Là, il fréquente le Matrix, l'Avalon Ballroom et le Fillmore, où il découvre Grateful Dead, Jefferson Airplane et Quicksilver Messenger Service. Folk singer, il se produit essentiellement en solo dans les clubs de North Beach. En 1970, avec l'aide du groupe Country Weather dont le guitariste est Greg Douglass, il enregistre une démo, "Inlaws & Outlaws" produite par le pianiste anglais Nicky Hopkins. Membre du Jeff Beck Group, puis de Quicksilver le temps de trois albums, c'est un musicien de studio réputé, collaborant régulièrement avec les Rolling Stones. Hopkins prend également en charge la production de "Terry Dolan". Par son intermédiaire, sont recrutés le guitariste John Cipollina de Quicksilver, le batteur Prairie Prince (futur Tubes), le bassiste Lonnie Turner du Steve Miller Band auxquels s'ajoute Greg Douglass, les chœurs étant assurés par les Pointer Sisters. Mais, au milieu des séances, Hopkins quitte le projet pour rejoindre la tournée 1972 des Rolling Stones. Après un hiatus de six mois, il est remplacé par le bassiste et claviériste anglais Pete Sears, futur Jefferson Starship, qui amène avec lui Neal Schon, guitariste avec Santana puis Journey, et le batteur David Weber, Greg Douglass étant revenu. Les compositions plutôt folk-blues sont magnifiées par les contributions plus rock d'accompagnateurs hors classe. Trois d'entre elles, "Inlaws & Outlaws", "Rainbow" et "Purple An Blonde", seront revisitées par Terry & The Pirates à plusieurs occasions.

Photo DR

### Post mortem rock

**La star des albums posthumes est Jimi Hendrix ("People, Hell And Angels" était le treizième album paru depuis son décès). Nirvana vit son "Unplugged In New York" naître sept mois après le suicide de Kurt Cobain. Amy Winehouse eut droit à un "Lioness : Hidden Treasures" six mois après sa fin prématurée. "From The Basement On The Hill" d'Elliott Smith sortit en 2004, un an après sa mort. Et le "Closer" de Joy Division sortit deux mois après le suicide de Ian Curtis, comme l'album "The Dock Of The Bay" après le crash d'Otis Redding.**

En effet, fin 1973, plutôt que de se laisser abattre par la décision de Warner, Terry Dolan décide de se brancher et de passer de la guitare acoustique à l'électrique en créant Terry & The Pirates, formation dont la composition varie au gré des ans, des circonstances et des envies. Pirates originels, Greg Douglass et John Cipollina, alors en rupture de Copperhead, en seront des éléments moteurs et récurrents. Les deux guitaristes de feu, en parfaite osmose, ont rejoint l'aventure proposée par Terry Dolan, avant tout, pour prendre du bon temps, se faire plaisir hors de toute considération mercantile et ainsi perpétuer l'esprit libertaire du San Francisco des années 60.

## Esprit libertaire

Dès les premiers concerts à haute intensité, les critiques sont élogieuses et le groupe devient une des principales attractions de la ville. Mais, Douglass jouant régulièrement avec le Steve Miller Band et Cipollina pouvant rejoindre, sur scène ou en studio, quatre formations différentes dans le même mois, voire la même semaine, il n'est pas facile de maintenir une activité constante pour Terry & The Pirates. Finalement, la puissante alchimie entre folk-blues, pur rock'n'roll et retombées d'acid rock à grand renfort de guitares en fusion va intéresser des labels italiens et allemands. En sortiront une série de disques magnifiques : en live comme "Too Close For Comfort" (1979) ou en studio comme "The Doubtful Handshake", leur chef-d'œuvre (1980), "Wind Dancer", regroupant des enregistrements de 1975 et 1977 (1981), le sauvage "Rising On The Moon" (1982) et "Silver Trails" (1990). Terry Dolan a également réalisé deux albums sous son nom : "Terry's Acoustic Rangers" (1987), superbe disque acoustique avec toujours la présence de Douglass et Cipollina, et "Still A Pirate" (1998). A redécouvrir d'urgence. ★

**PHILIPPE THIEYRE**

**Album *"Terry Dolan"***
***(High Moon Records)***

## "J'écoute Sam Cooke"

# FRANK CARTER & THE RATTLESNAKES

En marge de Gallows, le Britannique continue de ferrailler avec ses créatifs *Serpents à Sonnette*. Bel exploit pour un fan de Sham 69.

**punk**

**A des années-lumière de Gallows et de l'invraisemblable interlude Pure Love, le chanteur tatoué du sol au plafond confirme son retour au punk rock entamé en 2015 avec un deuxième album des Rattlesnakes qui le montre dans une forme olympique au point que la devise *plus vite, plus haut, plus fort* semble le parfait résumé d'un disque qui risque bien de marquer son année comme un direct du droit de Rocky Marciano dans le menton de Joe Louis. Showman invraisemblable sur scène, Frank Carter est une pile électrique directement reliée par intraveineuse au mélange high octane qui coule dans les veines d'Iggy Pop. Après une mise en jambe qui a consisté à mettre le feu à la Maroquinerie le six octobre dernier, il faudra vraiment avoir un mot du médecin pour louper son passage lors du prochain Hellfest.**

## Nécessité vitale

**ROCK&FOLK : Entre punk old school et power pop, d'où vient la diversité musicale qui parsème l'album ?**
**Frank Carter :** J'ai grandi dans un environnement qui pratiquait la diversité musicale car mon père était DJ. Je pouvais passer sans problème de Madness à Phil Collins, revenir aux Specials avant d'écouter du classique puis d'enchaîner sur du Michael Jackson. Et tout ça en écoutant énormément de punk rock. Mon père m'a appris à repérer ce qui est bon dans la musique. En fait, quand une chanson est bonne, on se fout du style de la musique, à partir du moment où elle nous fait bouger. Pour résumer mon cas, quand c'est bon, j'écoute, quand c'est mauvais, je jette. C'est une façon de voir les choses qui s'applique à n'importe quel genre de musique.

### Sham 69

**Fondé en 1976 à Hersham (Surrey) autour du frontman Jimmy Pursey, Sham 69 sort son premier single en 1977, "I Don't Wanna", produit par l'ex-Velvet Underground John Cale. Signé chez Polydor, le groupe accumule les hits dont "If The Kids Are United" et "Hurry Up Harry", tous deux en 1978. Sham 69 se sépare en 1979, après un quatrième album désavoué par son chanteur, et se reforme en 1987. Pursey quitte le groupe en 2007, remplacé par Tim V. Puis il re-reforme Sham 69 en 2011. Résultat : il existe désormais deux versions de Sham 69 tournant en parallèle dans les festivals punk.**

**R&F : Plutôt Sex Pistols ou Clash ?**
**Frank Carter :** Ni l'un ni l'autre. Je suis un fan de Sham 69 et de UK Subs. Pour moi, ce sont ces groupes qui définissent le mieux ce que j'appelle punk. Mais en ce moment, j'écoute aussi bien Sam Cooke que tout un tas de nouveaux groupes.

**R&F : Pourquoi ce retour au punk ? Gallows vous manquait ?**
**Frank Carter :** Si le style est similaire, rien n'est comparable entre Gallows et les Rattlesnakes. Quand j'ai fait Pure Love juste après avoir quitté Gallows, c'était en simple réaction à la musique que j'avais faite pendant des années. Quand j'en suis revenu, j'ai fait aussi sec les Rattlesnakes en réaction aux années passées avec Pure Love. C'est comme ça que je réagis. Plus le temps passe et plus je m'aperçois que je ne suis pas fait d'un bloc. Pour résumer les Rattlesnakes, j'ai surtout essayé de créer un groupe unique, un groupe qu'on ne va pas croiser partout. La création des Rattlesnakes était devenue une nécessité vitale pour revenir à la musique que j'avais vraiment envie de faire. Je ne trouvais plus mon compte dans Pure Love, trop de temps passé à ne faire que de la musique pour la musique.

**R&F : Qu'est-ce qui peut justifier un retour au rock de combat ?**
**Frank Carter :** Contrairement à la majorité des gens, je suis un mec plutôt honnête. Je dis ce que je pense au fond de moi. Si la majorité ne dit rien, c'est qu'elle a du mal à faire face à ses problèmes. Même si la musique ne résout pas tous les problèmes, elle peut aider les gens à se sentir mieux en les incitant à se bouger.

## Pouvoir au peuple

**R&F : Qu'est-ce qui vous met en colère ?**
**Frank Carter :** Je n'aime pas la façon dont le gouvernement fonctionne, je n'aime pas la façon indécente dont les politiques vivent par rapport au quotidien des gens. Nous ne pouvons plus faire confiance au système. Je suis persuadé que la seule façon de faire bouger les choses est de regarder autour de soi, et d'aider les gens qui en ont le plus besoin. Il faut aussi aller vers une redistribution équitable de tout ce qui peut être produit. En fait, Il y a tellement de choses qui ne vont pas que j'aimerais bien que le pouvoir revienne au peuple.

**R&F : Des regrets ?**
**Frank Carter :** Aucun. J'ai fait beaucoup de conneries dans ma vie mais j'en ai tiré une forme d'enseignement. La vie est trop courte pour s'encombrer de mauvais souvenirs. Si je passe mon temps à me plaindre de ce qui vient de m'arriver, c'est que je n'ai vraiment rien d'autre à foutre de ma vie. ★

**RECUEILLI PAR GEANT VERT**

***Album "Modern Ruin"***
***(International Death Cult/ KLS)***

Photo Bella Howard-DR

# MADNESS

## Le groupe de Camden Town plastronne toujours avec panache : le nouvel album est réglo et un Suggs enrhumé mais goguenard s'explique derrière une tasse de thé.

**Trente-sept ans après son premier album, Madness est toujours là. De "One Step Beyond" à "Can't Touch Us Now", l'énergie est la même pour ce groupe actif durant cinq décennies. Moins de ska, plus de pop, quelques rides mais un plaisir de jouer ensemble toujours renouvelé… Dans un hôtel de Pigalle, Suggs débarque avec la tête de l'Anglais sorti d'une nuit de beuverie. En fait, le chanteur de 55 ans est enrhumé et commande un thé au citron durant l'entretien, tout en évoquant le passé du ska revival, le présent du nouvel album et le futur de son groupe inaltérable.**

### Tout le temps ensemble

**ROCK&FOLK : Il a fallu attendre quatre ans pour ce nouvel album, "Can't Touch Us Now"…**

**Suggs :** On a besoin de temps pour faire un album de Madness. Mais bon, on s'améliore : avant c'était dix ans, puis cinq, maintenant quatre.

**R&F : Vous avez été parmi les premiers groupes à lancer le ska revival en 1979…**

**Suggs :** Le ska est une musique qui était là quand j'étais gamin, à la fin des sixties, puis c'est passé de mode. Mais mes grands frères et cousins avaient ces vieux disques jamaïcains. Ça nous a intéressés et personne ne jouait ce style. Bien sûr on a découvert les Specials et Selecter, mais nous, on le faisait à notre manière. Ça venait après le punk, la même énergie mais avec plus de mélodies. La vague punk a défoncé les portes.

**R&F : Madness est-il un groupe pop ?**

**Suggs :** Le mot *pop* recouvre plusieurs choses mais, vu qu'on n'est pas un groupe de rock ni de heavy metal, j'imagine qu'on peut dire ça, oui, dans le sens de groupe populaire. Les gens aiment Madness, et nous on aime les Beatles, les Kinks, Motown, tous ces différents éléments de la musique pop.

**R&F : Comme les Specials, à vos débuts, vous avez dû faire face à des fans racistes, les skinheads…**

**Suggs :** Les deux premières années ont été difficiles, on avait plein de fachos et de skins à nos gigs. C'était l'époque des hooligans et, comme les flics les chassaient des stades, ils ont débarqué dans les concerts. C'était tellement bizarre de voir des skinheads pour une musique née en Jamaïque... Au bout d'un moment, ils sont passé au oi!.

**R&F : Vous imaginiez être encore là après presque 40 ans ?**

**Suggs :** Non, bien sûr. Quand on est un jeune groupe, on se dit que c'est déjà génial de faire *un* album. Et puis le succès est arrivé. Quand le single "The Prince" est sorti, on savait à peine tenir nos instruments. Et peu de temps après, je me souviens avoir touché 30 000 livres sterlings. Ça a été un choc, je ne savais pas quoi faire de tout cet argent ! Mais on finit toujours par trouver *(rires)*.

**R&F : Madness a cessé en 1986, pour revenir en 1992…**

**Suggs :** On s'est séparés pour raisons de santé : on n'en pouvait plus d'être tout le temps ensemble. Notre clavier Mike Barson est parti vivre en Hollande, on a continué un peu sans lui et tout le monde a perdu son enthousiasme. En plus notre popularité avait disparu. On s'est reformé

# “C’est quoi, ce bordel ?”

pour un concert à Finsbury Park devant 75 000 personnes. Du coup, on s’est dit que le futur avait encore de l’avenir pour Madness.

## Soirée de dingue

**R&F : En France, vous êtes connus comme le groupe qui a remplacé Oasis au pied levé au festival Rock En Seine en 2009…**

**Suggs :** Une expérience très étrange. On entendait leur dispute dans la loge à côté de la nôtre, Liam qui cassait la guitare de son frère Noel, et je me disais : *“C’est quoi, ce bordel ?”* Ils ont toujours été dans la tension. Notre manager ne voulait pas qu’on les remplace, il pensait qu’on allait se faire buter par les fans d’Oasis mais on s’est dit : *“On s’en fout, tant qu’ils nous paient la même chose que les frères Gallagher, on y va !”* Une soirée de dingue, vraiment spéciale. Pour nous en tout cas, sans doute pas pour les fans d’Oasis.

**R&F : Vous avez toujours été un groupe de scène ?**

**Suggs :** Oh oui, et à nos débuts c’était la folie, on fonctionnait comme dans les années 1960 : un album, trois singles, une tournée, non-stop. On était chez nous deux semaines par an ! On a levé le pied quand on est devenus parents et on a renoncé aux Etats-Unis, même si “Our House” et “It Must Be Love” ont été des hits là-bas.

**R&F : Prêt pour les dix prochaines années ?**

**Suggs :** Oui, tant que les genoux tiennent le coup ! ★

**RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN**

**Album *“Can’t Touch Us Now” (Lucky 7/ Universal)***

## “Sur la planète Mars”

# PHILIPPE DRUILLET

Les amateurs du dessinateur de Pilote et Métal Hurlant peuvent s’offrir le colossal ouvrage qui lui rend hommage. Les explications et le reste en compagnie de l’artiste.

RECUEILLI PAR GEANT VERT

**D’une loge l’autre, l’indéboulonnable enfant terrible de la bande dessinée moderne Philippe Druillet aura marqué plusieurs générations de dessinateurs. Seigneur d’un univers cyberpunk dont lui seul a le secret, l’homme continue de vouloir dévorer le monde après plus d’un demi-siècle passé à gratter de sa plume des paysages d’anticipation sur des planches Grand Aigle appartenant à un passé révolu. Grand travailleur se reflétant constamment dans le miroir de l’éternité, il a su monter patiemment tous les degrés de l’escalier menant à la gloire car il n’est décidemment pas fait pour l’exercice contraire.**

## Comme une vache

**ROCK&FOLK : Un rapide survol de votre état de santé physique avant de passer au mental ?**
**Druillet :** Disons que j’en chie depuis cette chute dans l’escalier l’an dernier. Je sais que j’ai passé une partie de ma vie à rater des marches pour des raisons diverses. J’en totalise une quarantaine vraiment méchantes mais, celle-là, c’était le pompon ! Quatre mètres cinquante de chute dans un escalier métallique, je ne raconte pas la déco de l’atelier une fois arrivé en bas — un mec de mon gabarit, ça rebondit assez mal... Le résultat était un vrai Chagall.

**R&F : Et… ça va ?**
**Druillet :** Oui. Puisque j’en suis à raconter mes petits soucis, je tiens à dire que le problème est purement physique. Là, je recommence à dessiner du bout du stylo, c’est difficile mais, comme j’ai la tête qui bouillonne d’idées, il faut bien s’y remettre à un moment ou à un autre. Ce n’est pas comme si ma tête était vide depuis la chute. Bien au contraire ! Mon cerveau est intact, j’ai la tête pleine d’idées mais je ne peux pas encore les exprimer. C’est flippant, ce genre de situation.

**R&F : Cette monumentale monographie sied-elle au moral ?**
**Druillet :** L’idée vient de Michel-Edouard Leclerc qui demande à Benjamin Legrand, une personne avec qui je collabore depuis longtemps et, par conséquent, me connaît bien, de faire ma monographie. Quand les premières épreuves sont arrivées, ça m’a foutu un putain de coup de blues. C’est un ouvrage remarquable à la fois très complet mais non exhaustif. J’en ai fait trois fois plus dans ma vie d’artiste mais ce n’est pas le but de ce livre. Au début, j’ai eu la trouille. Je me suis dit que cette histoire sentait le sapin — cinquante ans de carrière, au suivant ! Eh bien non, ça m’a filé un coup de booster étonnant au point que ma main évolue plus rapidement tellement j’ai envie de m’y remettre. C’est un bel ouvrage réalisé par l’amateur éclairé qu’est MEL. N’oublions pas que c’est lui qui a sauvé le festival d’Angoulême il y a une trentaine d’années ; même si beaucoup lui ont chié sur la gueule, suite à ça. Il faut tout de même admettre que le festival a changé. L’endroit devient une espèce de Star Académie où sera élu le mec ayant le plus vendu dans l’année. C’est tout à fait honorable si l’on fait abstraction de la pléiade de grands noms qui ont été élus avant...

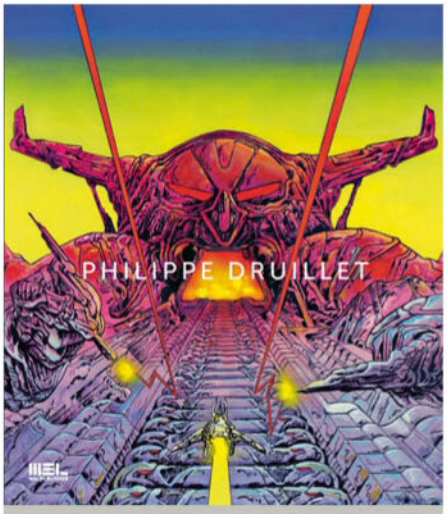
**R&F : Il y a beaucoup de festivals BD en France. C’est bien ?**
**Druillet :** A une époque, il y a eu une profusion de festivals partout en France. C’était sympa, on pouvait passer l’été de ville en ville sans faire rien d’autre. Au final, on faisait dix planches dans l’année... Maintenant, avec la fatigue, je sélectionne car j’ai des choses à faire. J’en garde trois ou quatre : Saint-Malo, Saint-Brieuc, un autre très sympa à Bordeaux et puis voilà. Pour le reste, c’est trop crevant. Quand on se déplace, le TGV, c’est comme les impôts, ça met sous pression ; et quand on arrive, on n’est plus bon à rien. Une fois qu’on y est, on picole comme une vache, on finit à six ou sept heures du matin au poker mais on doit s’interrompre car les femmes de ménage arrivent avec leurs serpillières ; et puis dodo.

**R&F : Qu'allez-vous retenir de votre œuvre au final ?**
**Druillet :** Même si à dix-huit ans j'ai commencé à peindre à l'huile, je revendique mon statut de dessinateur de BD. Si je dois cirer des pompes, ce sera pour Goscinny. Comme rédac-chef, il savait accepter la nouveauté même si il n'en comprenait pas forcément la valeur tout de suite. C'est ce qu'il a transmis à Dionnet quand celui-ci est entré à Pilote. C'est grâce à son enseignement que Métal Hurlant a pu tenir, malgré nos folies. Il a su créer cette génération Pilote avec des rockers qui ont su, à leur tour, créer une génération Métal Hurlant. Sans Pilote, nous serions restés complètement nazes à faire des trucs de fous sans que personne ne s'en aperçoive. Je suis ce que je suis grâce à Goscinny et je n'ai pas peur de le dire. Avant Pilote, quand j'arrivais quelque part, les gens me foutaient dehors car ils me prenaient pour un cinglé. Heureusement qu'il y eu cette révolution semi-ratée en 1968. Elle a tout de même ouvert quelques portes. Et cette fin d'un ancien monde au profit d'un nouveau est le fait de la musique. Et ce n'est pas Rock&Folk qui dira le contraire. Maintenant, quand je vois cette génération de mecs comme Lou Reed, Leonard Cohen qui dégringolent les uns après les autres, je commence à avoir les jetons *(rires)*... enfin, légèrement. On a été élevé comme une génération d'immortels mais nous ne le sommes pas *(soudain très sérieux)*. Nous sommes *mourrables* (sic) même si ce n'est pas un mot français.

**R&F : La mort vous fait-elle peur ?**
**Druillet :** Je n'ai pas peur de la mort. Je suis comme beaucoup, j'ai peur de la déchéance. C'est pour ça que le coup de la main droite m'a fait réfléchir... Maître Cornette de Saint-Cyr me disait au sujet de Francis Bacon qui est mort à quatre-vingt-trois ans : *"Il a asséché trois fois la Tamise de son vivant mais, toi, tu n'y arriveras pas ; alors arrête de picoler !"* Mais voilà, je n'y arrive pas pour le moment. Bon, avant, c'était la dope, maintenant, c'est la picole...

**R&F : Oui, il y a un mieux…**
**Druillet :** Et puis s'il y a une chose dans laquelle je n'ai jamais donné, c'est bien la nostalgie. La nostalgie, c'est le regret d'une époque, de choses pas faites. Un jour, j'étais dans un festival du côté de Grenoble je crois, j'ai oublié, en compagnie de Claude Moliterni et Albert Weinberg *(créateur du classique de la BD Dan Cooper — NdA)*. Ce dernier nous racontait quelques souvenirs de cinglés concernant sa génération à côté de laquelle la mienne faisait pâle figure. Je me suis demandé pourquoi un putain de journaliste n'était pas présent pour prendre note de tout ça. Malgré tous les trucs de dingue que Weinberg avait pu faire et qu'il nous racontait, il avait toujours un projet pour demain. Moi, je peux tomber d'une seconde à l'autre. Je glisse sur une crotte de chien sur le trottoir... Là, je sors de cette histoire d'escalier et, si j'étais tombé sur la nuque, j'étais mort. Alors moi, je demande dix ans, je ne sais pas à qui, mais je les demande. Après, basta. J'ai envie de bosser. Je ne peux pas vivre sans bosser. Putain, j'ai besoin de ça ! J'ai envie de faire des conneries avec mes pognes, j'ai envie de faire quelque chose constamment. D'ailleurs, j'aurais adoré faire de la musique. J'aime la zique, c'est clair. Je la comprends, qu'elle soit classique, jazz ou rock. Je réfléchissais l'autre jour à cette horreur absolue qu'est l'esclavagisme, un truc terrifiant comparable au nazisme ; eh bien, de cette horreur sans nom est sortie une des plus belles musiques qui soient : le blues. C'est quand même dément. Non ? Alors que des salauds essayaient par tous les moyens de les asservir en les menaçant, en les brutalisant, en les tuant de toutes les manières, ces mecs ont répondu *"on vous emmerde"* en montrant qu'ils étaient toujours libre en créant une musique tellement intemporelle qu'elle ne pouvait que perdurer tout en devenant un constant rappel au passé.

# "Je demande dix ans. Après, basta"




## Voyage vers l'infini

**Résumer en un simple pavé de plusieurs kilos la complexité d'un personnage aussi sombre que haut en couleur est un exercice périlleux dont Benjamin Legrand, auteur de cette monographie, se sera acquitté non sans une certaine maestria. Sur quelques trois cent soixante pages reprenant les grands moments de l'œuvre monumentale de Druillet, le lecteur candidat au grand voyage vers l'infini et au-delà va pouvoir se mettre sous la dent un livre bien fait, articulé en deux parties distinctes.**
**La première retrace par le menu la face bande dessinée de Druillet tandis que la seconde s'intéresse au créateur d'objets et au peintre. C'est copieux, fabuleusement bien imprimé et idéal pour plomber le budget cadeau de la famille pour les fêtes de Noël. Seuls les vrais fans sauront oublier qu'ils ont des enfants au moment de passer à la caisse.**

## J'ai les crocs

**R&F : Vous ne donnez jamais dans la demi-mesure. Pourquoi ?**
**Druillet :** Bah non. M'en fous... Je suis un mégalo mais un mégalo positif. Et uniquement dans mon boulot. Pas ailleurs. Quand je fais une planche, c'est comme avec une caméra, ça déborde de chaque côté. Je ne suis pas un très grand dessinateur mais j'ai inventé un monde. Je ne sais pas où j'ai été le chercher. Certainement très loin, sur la planète Mars ; et il devait y avoir de la place dans la fusée pour pouvoir le rapporter avec moi... C'est un monde qui vient du cinéma, de Lovecraft, de cette culture du XIX$^{e}$ siècle et même, certainement, plus ancienne sans aucun doute. La seule chose que je sais est que je mourrai sans jamais connaître l'origine exacte du bordel que j'ai créé.

**R&F : Que regrettez-vous de ne pas avoir fait jusqu'à présent et êtes-vous prêt à le faire si l'occasion se présentait ?**
**Druillet :** Tout. J'ai toujours faim. J'ai toujours autant les crocs. Là, on vient de me proposer de créer une maison. J'ai un océan de projet. J'ai donc surtout besoin de temps pour pouvoir faire toutes les conneries que j'aimerais réaliser sur tout un tas de supports ; mais je sais aussi que je n'aurai pas le temps pour tout. Sans me prendre pour Michel-Ange, je voudrais peindre une fresque sur mille ou deux mille mètres carrés.

**R&F : Michel-Ange a peint le plafond de la chapelle Sixtine allongé. Ce ne doit pas être très fatigant…**
**Druillet :** A condition de ne pas rater de marche en descendant... ★

***BD "Vuzz" et "Iragael & Urm Le Fou" (Glénat)***
***+ "Monographie Druillet" avec Benjamin Legrand (MEL Publishing)***

# THE SORE LOSERS & WHISKEY MYERS

Deux groupes bouillants et habiles du médiator animent ce début d'année : le premier vient de Belgique, le second du Texas, les deux sont produits par l'impeccable Dave Cobb

PAR JONATHAN WITT

"On a grandi à Palestine, dans l'Est du Texas"

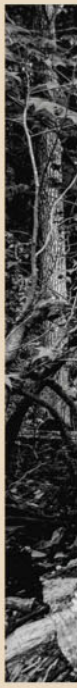
Photo DR

# “Du succès ici en Belgique, ça nous va très bien”

Photo Alex Vanhee-DR

**Si 2016 a été une année plutôt terrible pour le rock and roll, voici de quoi débuter 2017 de la meilleure des manières : avec deux nouveaux groupes reprenant l'héritage classic rock et regardant plus loin, plus haut. D'un côté, venus du Plat Pays, The Sore Losers, quatre garçons sanglés de cuir, adeptes de Led Zeppelin et Jack White. De l'autre, Whiskey Myers, bande de Texans à géométrie variable. Entre les deux, un trait d'union assez inattendu : le producteur qui monte actuellement, Dave Cobb, de Nashville.**

The Sore Loosers



## Non négociable

Pour bien considérer la chose, il fallait se rendre au plus proche de l'action. C'est donc à Louvain, patrie de la brasserie Stella, que l'on retrouve par une brumeuse après-midi de décembre, les **Sore Losers**. Un patronyme pioché dans un film de série B, pour des garçons qui ont longuement trimé pour en arriver là. Agés de 27 à 36 ans, ces Flamands veulent garder les pieds sur terre : "*C'est sûrement parce qu'on est plus vieux que l'on essaie de se fixer des objectifs raisonnables. Avoir du succès ici en Belgique pour commencer, puis dans les pays frontaliers, France, Pays-Bas, Allemagne, pour l'instant, ça nous va très bien.*" Actif depuis 2010, présent à plusieurs reprises lors du célèbre festival Pukkelpop, le quartette en est déjà à son troisième album. Leurs références sont impeccables : Jan, chanteur à la bouille rondouillarde, avoue une grande admiration pour les Raconteurs, tandis que Cedric a dompté la six-cordes en s'échinant sur les soli de Slash. Black Sabbath et Led Zeppelin seront fréquem-ment cités au cours de l'entretien. Pour leur nouvel effort, "Skydogs" (titre hommage à Duane Allman), tout s'est goupillé de la meilleure manière possible : une pochette signée Elzo Durt et un enregistrement avec Dave Cobb. Si le premier est bien connu dans l'Hexagone comme collaborateur régulier du label Born Bad, il n'en était pas forcément de même chez nos voisins : "*On regardait des œuvres d'artistes sur le net et puis on est tombé sur celles d'Elzo Durt, qu'on a adorées. On s'est ensuite rendu compte qu'il était belge, et qu'il créchait même à côté de chez nous, à Bruxelles. On lui a demandé un visuel plus sobre, par rapport à ses travaux habituels.*" Pour ce qui est de la rencontre avec l'hyperactif producteur américain, nos amis ont misé sur l'audace. Cedric nous éclaire : "*Nous avions vraiment aimé l'album 'Great Western Walkyrie' des Rival Sons. Alors on est donc allé voir son site internet et on lui a ensuite envoyé un mail, sans trop d'espoir. On ne pensait pas que nous, petit groupe belge, pourrions attirer l'attention d'un producteur américain aussi renommé. Et puis, contre toute attente, il nous a répondu dans la journée, nous disant qu'il aimait bien ce qu'on faisait. Voilà, c'était entendu. Il est venu une première fois, pour repérer le studio à Berlin. Il nous a ensuite dit qu'il viendrait avec son ingénieur du son, Eddie Spear. On lui a rétorqué qu'il y avait de très bons techniciens en Europe mais c'était non négociable. On s'est donc renseignés et on a vite compris : le mec avait bossé pendant quelques années aux studios Third Man de Jack White ! On n'aurait jamais pensé collaborer avec des mecs pareils.*"

### Pukkelpop stars

**Fondé en 1985 dans le village de Leopolsburg, le Pukkelpop est devenu le deuxième plus gros festival belge après le Rock Werchter. Anne Clark était la vedette de la première édition, en 2016 il y eut LCD Soundsystem et Marky Ramone's Blitzkrieg. Pukkelpop fut endeuillé à plusieurs reprises : en 2010, le chanteur de The Call mourut d'une crise cardiaque et celui de Où Est Le Swimming Pool se suicida en sautant d'un mat peu après son concert. En 2011, un orage massif le premier jour causa la mort de quatre festivaliers, entraînant l'annulation des soirées suivantes.**

Nos petits Belges découvrent alors de l'intérieur la méthode du minutieux Cobb : "*Quelques semaines avant d'entrer en studio, nous lui avons demandé s'il fallait lui envoyer des démos. Sa réaction a été immédiate. Il nous a dit :* 'Vous avez des idées, c'est bien, tant mieux, gardez-les. Mais je ne veux pas que vous arriviez avec des chansons toutes prêtes à enregistrer.' *En fait, il mise énormément sur la spontanéité. Il nous a fait rebondir en permanence sur les riffs qu'on lui apportait. Il a été très exigeant sur les textes, nous poussant à faire toujours mieux. Donc la plupart des morceaux ont été écrits en studio puis enregistrés directement, en peu de prises. C'est vraiment un producteur qui cherche à capter le groupe tel qu'il est. Il a également une connaissance encyclopédique des placements de micro : il a même étudié les photos de séances de Jimmy Miller avec les Stones ou Glyn Johns avec Led Zeppelin, afin de découvrir certains secrets de fabrication. Son savoir-faire est extraordinaire.*" Et Jan de citer une anecdote à titre de preuve : "*On travaillait sur 'Blood Moon Shining', avec ce riff bien lourd que notre bassiste a trouvé. Je chantais dessus, et Dave s'est soudainement écrié :* 'Eddie, mets-moi un peu d'effet Ozzy là-dessus !' *Et voilà qu'Eddie Spear manipule quelques boutons, et ma voix se trouve un peu filtrée, dédoublée, avec la seconde piste décalée. On dirait vraiment Black Sabbath, c'est saisissant.*" Pour le tube "Cherry Cherry", Cedric raconte son amusant procédé créatif : "*Je bricolais autour d'un riff de Kiss. A un moment, Dave me dit :* 'Tiens, c'est cool ce que tu joues.' *Je lui réponds que c'est un riff de Kiss, et là, il se décompose :* 'Tu te moques de moi ? Kiss est le pire groupe du monde ! Bon, on va faire sonner ça comme un morceau de MC5.' *Et voilà comment la chanson est née.*" Quasiment tous les titres de ce "Skydogs" mériteraient d'être évoqués, du syncopé "Nightcrawler", souvenir de pérégrinations nocturnes et alcoolisées de Cedric, à "Don't Want It Here", évocation des attentats de Bruxelles. La totalité de l'album sera d'ailleurs jouée lors d'une fougueuse prestation donnée au Het Depot, sorte d'équivalent immaculé de la Gaîté Lyrique parisienne : voilà bien la preuve de la tenue de ces dix titres qui devraient permettre à ces outsiders d'outre-Quiévrain carburant à la Triple Karmeliet d'accomplir une partie de leurs rêves.

**Whiskey Meyers**

# "Je suis nature, ma copine veut des vaches"

Dès le lendemain, voilà qu'on abolit le Channel d'un coup d'Eurostar pour foncer vers le paisible quartier de Tufnell Park, au nord d'une Londres parée de ses illuminations de saison : ce soir, les **Whiskey Myers** vont investir The Dome, petite salle au large comptoir de bar, guichets fermés pour l'occasion. Dans les loges nous attend Cody Cannon, grand gaillard à belle gueule et barbe de trois jours. Le dos bien droit, les bras croisés sur une chemise entrouverte, l'homme est un pur Texan à l'accent traînant et à l'abord rude, pas vraiment loquace. Il a aussi l'étrange habitude de glavioter élégamment dans un petit gobelet en plastique après chaque réponse. Bien évidemment pro-Trump, très croyant, Cody semble quelque peu bloqué dans une autre époque, ne concédant à celle-ci que l'utilisation d'un iPhone : "*J'ai déjà ce truc qui me sert à garder contact avec mes proches, mais sinon, chez moi, je n'ai pas d'ordinateur, pas de page Facebook, rien. Je n'en ressens pas le besoin. Je suis un gars de la nature. J'aime la chasse et la pêche. Je viens d'acheter 25 hectares dans une petite ville du Texas. J'aimerais qu'il y ait des cochons, des cerfs. Ma petite amie veut aussi des vaches.*" Mais sous ces atours un peu rustres sommeille un songwriter country d'une rare sensibilité, fan absolu de Hank Williams Jr, Merle Haggard et Lynyrd Skynyrd, dont les images sont d'une justesse désarmante. Leur dernier opus, "Mud", recèle de nombreuses vignettes, comme "Trailer We Call Home" ou "Lightning Bugs And Rain", qui célèbrent la beauté de la nature, la culture familiale texane, mais aussi la condition difficile de la classe moyenne dans la campagne, celle qui vit dans son mobile-home et place ses espoirs en Donald Trump, justement. Lorsqu'on le félicite pour la qualité de son écriture, un large sourire éclaire son visage : '*Merci, mec. Toutes mes chansons évoquent des tranches de vie. C'est vraiment spécial d'avoir le sentiment de pouvoir toucher les gens avec mes chansons. Il y a des éléments autobiographiques dans tout ce que j'écris. Je me fais aider quand je ne parviens pas à avoir le mot juste au bon endroit. J'ai plein d'amis qui m'aident à terminer mes chansons. Parfois, je les appelle même juste avant d'entrer en studio.*" Parmi ceux-ci figurent justement leur producteur fétiche Dave Cobb et son cousin Brent Cobb, mais aussi l'ex-Black Crowes Rich Robinson, avec qui il cosigne la zeppelinienne "Frogman", qui narre la difficile condition de soldat des forces spéciales. C'est ce sens de la camaraderie qui fait de Whiskey Myers une petite tribu, un clan où l'amitié règne en maître : "*J'ai commencé la guitare quand j'étais adolescent avec mon grand-père qui en jouait souvent sous le porche, puis j'ai approfondi avec le père de John Jeffers, notre actuel guitariste, qui était un de mes meilleurs amis. On a grandi plutôt modestement à Palestine, dans l'Est du Texas, avec pas grand-chose autour. Les seuls jobs qu'on puisse décrocher là-bas, c'est dans les prisons... Puis John et moi avons rencontré Cody Tate et ensuite on a formé le groupe, ce qui était facile puisqu'on a tous grandi ensemble, dans le même bled. Depuis, la famille s'agrandit. On a invité Tony à se joindre à nous parce qu'il traversait une mauvaise passe. Alors on l'a emmené sur la route, c'est notre percussionniste à présent. Rien n'est programmé d'avance. On fait les albums dont on a envie.*"

## Epiques duels

Un peu plus tard, on retrouve Cody sur scène, avec ses six camarades. Autant dire que l'on a affaire à de très sérieux clients : plus de deux heures de concert, trois guitares, des barbes, deux percussionnistes, entracte acoustique, solo de cowbell. A gauche, un multi-instrumentiste, Jon Knudson, passe du saxophone aux claviers, en passant par le fiddle, avec une égale maestria. "Mud" est fort bien représenté, et tous les titres sont ici généreusement rallongés, dont le tube "Ballad Of A Southern Man", avec d'épiques duels de six-cordes, et en prime une reprise complètement inattendue de "Seven Nation Army". C'est l'une des prestations les plus impressionnantes que l'on ait vues récemment, et il ne faudra pas manquer Whiskey Myers lors de son prochain passage, le 31 mai, dans notre belle capitale. ★

**Album *The Sore Losers "Skydogs" (Ultra Elektrik/ Fargo)***
***En tournée en France en février***
**Album *Whiskey Myers "Mud" (Spinfarm/ Universal)***

Photo Soer Losers : Alex Vanhee-DR et Whiskey Myers : DR

Photo DR

## “Pas de la musique pour enfants”

# THE FLAMING LIPS

Le groupe de l’Oklahoma sort un nouveau manifeste électronique au concept nébuleux. Rencontre avec l’avenant gourou Wayne Coyne.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

# “Des drogues sans effets secondaires. Ce serait bien”

**C’est le grand poncif toujours employé à son égard : Wayne Coyne est un déglingo, un maboule, un illuminé. Il y a peut-être un semblant de vrai. Quel être humain raisonnable serait capable de réenregistrer intégralement “Sgt Pepper’s…”, “The Dark Side Of The Moon”, “In The Court Of The Crimson King” et le premier Stone Roses ? Le chanteur des Flaming Lips, pourtant, est avant tout un grand séducteur. Un entourloupeur de première au sourire ravageur. “*La directrice artistique de Warner m’a avoué qu’elle nous avait signés parce qu’elle trouvait que j’avais de belles dents.*” avouera l’autre grand homme de l’Oklahoma (après Lee Hazlewood) au cours de cet entretien. On ne va pas fabuler : depuis “At War With The Mystics” (2006) Coyne, Steve Drozd (le musicien qui fait tout) et leurs troupes n’ont pas enregistré beaucoup de grandes chansons pop, mais sorti à la place des albums à concept (Noël sur Mars, notamment) qui entérinaient le son des Lips de cette dernière décennie : un prog rock des temps modernes, produit à grand renforts d’ordinateurs, comme les disques de Miley Cyrus, la nouvelle grande amie des Flaming Lips qui s’est offert un spectaculaire suicide commercial en se faisant produire par ces derniers. Pour décrire son dix-septième album, Coyne a encore trouvé une formule choc : “*C’est comme si Syd Barrett et A$AP Rocky étaient bloqués dans un conte de fées du futur.*” Les fans du héros de Pink Floyd et du rappeur mélancolique jugeront. En attendant, l’homme à la chevelure argentée et aux diamants collés sur les tempes est dans un hôtel parisien pour assurer la retape d’ “Oczy Mlody”, un album qui chanterait les mérites d’une mystérieuse drogue fictive du même nom.**
***Hum hum hum…***

## Dilemme de parolier

**ROCK&FOLK : Parlez-nous un peu de l’*Oczy Mlody*. C’est une substance qui, si vous la prenez, vous désintoxique de toutes les autres drogues puisque celui qui la consomme hiberne ?**
**Wayne Coyne :** C’est une drogue métaphorique qui est multifacette. L’oczy mlody, c’est toutes les drogues qu’on aime, mais sans leurs mauvais aspects. C’est une drogue qui ne fait ressortir que les côtés heureux de la personne. Si on a eu une enfance joyeuse par exemple, celle-ci ressort. La plupart des drogues ne font pas ça. Elles procurent un sentiment de joie artificiel, qu’on paye le lendemain... Les drogues sont créées en réponse à des besoins. En général pour calmer une douleur. Sauf que les gens qui les prennent n’ont aucune douleur à soigner. Je crois que dans le futur, il y aura des drogues récréatives qu’on aura créées uniquement dans ce but. Des drogues sans effets secondaires. Ce serait bien que ça devienne une réalité. Qui sait ? Autrement, cette histoire part d’un constat très simple. Selon moi l’Amérique a deux problèmes énormes : nous avons des gens accros aux drogues et des gens obèses. Ce sont les deux choses qu’on ne sait pas régler. Imaginons quelqu’un qui pèse 200 kilos. Il va lui falloir au moins cinq ans pour mincir. Ma solution : on peut faire dormir cette personne pendant six mois, la nourrir de nutriments et la personne se réveille mince. On peut imaginer la même chose pour une personne dépendante à toutes les drogues, uppers et downers. Si cette personne va en désintox’ trois semaines, il y a de fortes chances qu’elle replonge. Si on la met dans un sommeil de six mois, la personne se réveille propre, libérée. Voilà, on essaie d’imaginer des théories comme ça.

**R&F : Une des premières phrases du disque, c’est : “*Légalisez toutes les drogues, tout de suite.*” Carrément ?**
**Wayne Coyne :** Si tu me demandes, j’espère qu’on ne légalisera jamais l’héroïne, le crystal meth ou les choses de ce genre. Ce sont des drogues affreuses. Avant hier, je parlais avec un ami à moi. Sa sœur de 18 ans venait de finir une cure de désintoxication à l’héroïne : elle sort, se shoote et meurt. On l’a retrouvée l’aiguille dans le bras. Donc oui, ces drogues sont peut-être géniales, mais elles sont trop dangereuses. Quand je bossais sur cette chanson, j’ai eu un dilemme de parolier. J’avais ce morceau avec une bonne atmosphère, une bonne mélodie, mais je n’avais pas de paroles. Parfois j’écris des paroles qui peuvent coller mais sont super ennuyeuses. Là, j’ai préféré faire des paroles absurdes, choquantes, des paroles qui font se dire : “*Mais qu’est-ce qu’il raconte ?*” Peu importe si elles sont vraies. Quand je dis : “*Légalisez toutes les drogues*”, c’est quelque chose que je pourrais dire, avant de me rétracter.

## Myley Cyrus est cool

**R&F : L’album est très triste, angoissé, mélancolique. Pourtant vous semblez être la félicité incarnée…**
**Wayne Coyne :** C’est vrai. L’album est essentiellement triste, oui... Si on fait de la musique sans ce genre d’émotions, ça finit par ne plus faire sens. On ne va pas faire de la musique pour enfants.

**R&F : Une chose atypique, c’est que le groupe a un pied dans la pop mainstream, l’autre dans l’underground et semble très content comme ça…**
**Wayne Coyne :** On a toujours expérimenté. Simplement, quand on a fait “Yoshimi Battles The Pink Robots”, on s’est mis à expérimenter avec la musique pop. A l’époque, on écoutait des morceaux de Timbaland ou de Nelly Furtado et on trouvait ça démentiel. On ne savait pas comment ces disques étaient faits et ça nous fascinait. On s’est dit qu’on pouvait essayer de sonner un peu comme ça. On a intégré ça à notre palette. C’est toujours comme ça qu’on a fonctionné. Ces gens qui disent : “*La musique grand public craint et les trucs indie sont super*”, c’est une vraie connerie. Si on s’intéresse un peu aux choses, on s’aperçoit évidemment que ce n’est pas vrai du tout. Il y a des musiques mainstream fantastiques et des tas de daubes underground, et inversement. La bonne musique est là où elle est. Si c’est Lady Gaga, Beyoncé, Boredom ou Deerhoof, ça me va très bien. Nous n’avons aucune règle préconçue. Quand Rihanna a fait le morceau de Tame Impala l’an dernier, j’ai trouvé ça super. C’est comme ça que j’ai découvert le morceau.

**R&F : Quelle influence a eu Miley Cyrus sur vous ?**
**Wayne Coyne :** Le monde entier la connaissait avant nous... Les gens l’ont vue faire du twerk, faire “Wrecking Ball”, tout ça. On m’a demandé un jour dans une interview qui j’aimais, j’ai dit que je l’aimais bien. Elle est cool, elle est maligne. Elle a un côté bizarre. Et elle a lu ça. Je savais qu’elle était fan des Flaming Lips, elle a su qu’on l’aimait bien. Je ne sais pas si *influence* est le bon terme. Elle fait les choses comme elle l’entend. Elle se fiche de savoir si c’est la bonne ou la mauvaise façon, elle le fait. Elle n’a pas peur. Je l’ai rencontrée, elle avait 21 ans, moi j’avais fait 25 disques avec mon groupe. Elle nous approchait, parce qu’elle voulait avoir ce même contrôle que nous avons sur nos disques, sans producteur extérieur. Elle voulait choisir sa pochette, le single, le mix, etc. Elle est badass, elle se fiche de ce que pensent les gens et, dans sa position, ça veut dire quelque chose...

## Rock & drogues

**Depuis "Signed DC" de Love (1966) et "Heroin" du Velvet Underground (1967), la drogue dure est un sujet de choix pour le rock. Un an avant "Lucy In The Sky With Diamonds", les Beatles signent "Tomorrow Never Knows", ode à l'acide écrite par Lennon. Et en 1971, Funkadelic propose l'ultime trip au LSD, "Maggot Brain". En 1972, Neil Young compose le bouleversant "The Needle And The Damage Done". N'oublions pas que dès 1946, Harry *The Hipster* Gibson sortait un single au titre anthologique, "Who Put The Benzedrine In Mrs Murphy's Ovaltine ?". Speed et chocolat, une recette originale.**

**R&F : Pourriez-vous expliquer ce que vous avez voulu faire avec "Zaireeka" en 1997 ? Un album de quatre CD qu'il fallait écouter simultanément… Personne de raisonnable ne pouvait faire ça. Heureusement de bonnes âmes ont synchronisé les quatre disques et mis le résultat sur Youtube. C'est dommage, car l'album est bon…**

**Wayne Coyne :** Quand on l'a fait, c'était pour combler une frustration par rapport à nos albums. Quand nous mixions une chanson, nous perdions nécessairement en route des éléments intéressants. On avait une chanson, on la mixait, puis on en faisait un deuxième mix qui nous plaisait. Mais on ne pouvait jamais avoir toutes les versions. Or, parfois il y en avait 5 ou 6… Ainsi, l'idée est venue de faire un disque qui puisse être remixé. Steven et moi avons commencé à travailler sur ce truc appelé le Parking Lot Experiment. Où l'on faisait un arrangement géant avec des voitures qui passaient la même cassette sur un parking. Au début Dave Fridmann voulait que l'album soit lisible avec cent CD synchronisés. On était tous partants évidemment. On s'est ensuite ravisés et on est partis sur cinquante CD… En cours de route, on a encore réduit le projet à dix CD. Je ne pensais pas aller plus dans le compromis. Mais notre manager nous a conseillé de descendre jusqu'à quatre CD. Je comprends maintenant que c'est déjà beaucoup trop… Nous ne comprenions pas à quel point c'était ridicule. A l'époque, même moi qui possède beaucoup de matériel hi-fi, je ne pouvais passer que trois CD en même temps. On se synchronisait chez moi, à plusieurs, pour les lancer en même temps. Je lançais une platine CD avec la main, l'autre avec le pied… Björk et les Beastie Boys aussi on fait des remix qu'on pouvait passer en même temps. Et maintenant plus personne n'a aucun lecteur CD… Il n'empêche que cet exercice nous a libérés. Après cela, nous n'étions plus un groupe au sens strict, où untel joue la basse, untel joue la guitare… Nous étions devenus une entité qui cherche à obtenir un son, peu importe comment…

**R&F : Les Flaming Lips sont le meilleur groupe du monde en matière de cotillons. Après la bulle géante dans laquelle vous faites votre entrée sur scène, qu'avez-vous prévu ?**

**Wayne Coyne :** C'est beaucoup de boulot. On a tout un entrepôt où on stocke notre matos. On a commencé avec des petits confettis, maintenant on a des confettis géants. Un jour une salle nous a interdit les confettis alors nous sommes passés aux ballons, que nous avons conservés, en plus des confettis. Depuis, c'est l'escalade. Maintenant on a un arc-en-ciel gonflable. Tout le monde trouve ça génial… ★

**Album *"Oczy Mlody" (Bella Union)***

Photo DR

# DAVID BOWIE un an après

Une année s'est écoulée depuis la sortie de "Blackstar" et la disparition de son héroïque démiurge.

PAR JEROME SOLIGNY

**Il fait une drôle de douceur à New York en cette fin décembre 2016. On a beau être entre les fêtes, la ville est silencieuse. Vers seize heures ce mercredi 28, quelques passants cherchent un numéro du regard. Oui, c'est bien sur Lafayette Street que David Bowie habitait. Depuis une vingtaine d'années. Certains le savent et lèvent les yeux pour apercevoir la terrasse de cet immeuble. Bas pour Manhattan, mais pas pour le quartier. Aux abords du Lower East Side, les habitations descendent toutes de plusieurs crans. Pas de paparazzi embusqués, pas de graffitis sur les murs autour de la porte. L'immeuble est discret et Iman également. Elle et sa fille sortent parfois, bien sûr, mais n'attirent pas l'attention. Pour elles aussi, et même si la vie doit continuer, quelque chose s'est figé le 10 janvier 2016.**

## Ruban adhésif

Londres, 30 juillet 2016. C'est la première fois qu'on revoit Tony Visconti depuis la disparition de David Bowie. Le producteur est en Angleterre pour enregistrer des chansons de la chanteuse Daphne Guinness. Il a invité à assister à la séance de l'après-midi aux British Grove Studios à Chiswick, un des rares à avoir été construit, à Londres, au cours des deux dernières décennies. Le téléchargement illégal ratiboise les auteurs/ compositeurs, déstabilise les labels et fait fermer les lieux où se crée la musique. British Grove est magnifique. Spacieux avec une console encastrée dans du bois, qui palpite et brille de toutes ses diodes. Les murs pourraient raconter des choses puisqu'une partie du bâtiment abritait, dans les glorieuses seventies, les locaux d'Island Records et le bureau de Chris Blackwell, fondateur du crucial label. Aujourd'hui, British Grove est la propriété de Mark Knopfler et on y enregistre toujours des disques à la manière de ceux dont les jeunes ont bien raison de guetter les rééditions en vinyle. Qui, paraît-il, reprend du poil de la bête. Sous l'œil de l'ingénieur du son Kevin Killen (connu pour avoir travaillé avec Elvis Costello ou Suzanne Vega et enregistré "Blackstar") que Visconti a emporté dans ses bagages, les prises sont effectuées en live par un groupe de jeunes musiciens triés sur le volet du moment. Daphne chante en même temps qu'ils jouent. Visconti, Bowie, Donny McCaslin et son jazz band étant convaincus que les belles choses se font sans tricher, "The Next Day" et "Blackstar", pour ne citer que les deux derniers albums, ont été enregistrés de la même façon. C'est la pause, Tony donne des nouvelles. Il explique que tout est plus rude depuis le 10 janvier. Que cette fin, même si personne dans l'entourage de Bowie ne l'imaginait si proche, lui semblait inéluctable. On parle de "Spider From Mars", l'autobiographie à paraître de Woody Woodmansey, le batteur viré du groupe de Ziggy, que Tony Visconti voit désormais régulièrement puisqu'ils ont monté Holy Holy ensemble. A la base, leur concept était de rejouer "The Man Who Sold The World", mais la formation augmentée de musiciens tous voués à la cause bowienne s'attaquera à "The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars" en tournée anglaise entre le 25 mars et le 3 avril 2017, se produisant notamment à Hull (ville natale de Mick Ronson et des Spiders) et au Friars Aylesbury, au nord-ouest de Londres. Bowie y a joué à deux reprises en 1971, et cette fameuse fois de 1972 où il a révélé Ziggy à un public ébahi.

Photo Anwar Hussein/ Hulton Archive/ Getty Images

# Bowie, dévoré par le besoin de créer

Visconti raconte qu'il a participé à "The Last Five Years", un second documentaire de Francis Whately (après "Five Years" de 2013). Seront également présents à l'image les musiciens de "The Next Day" et "Blackstar", et la diffusion sur la BBC, prévue en janvier, s'inscrit dans un mois de programmation télévisuelle et radiophonique consacré à David Bowie. Tony propose ensuite de rester jusqu'à la fin de la séance, mais a de la bande magnétique à couper. Un montage doit être pratiqué sur le morceau en cours et, alors que l'informatique permet aujourd'hui de faire ça en moins de trois secondes et sans risque pour l'enregistrement, l'ingénieur et le producteur vont s'agenouiller devant le magnétophone à bande et tracer deux traits qui semblent approximatifs sur le ruban magnétique. Puis le couper au cutter avant de joindre les deux bouts avec une sorte de ruban adhésif. Daphne et ses musiciens, intrigués mais qui savent qu'elle était courante autrefois, notamment lorsque Visconti produisait ses premiers Bowie, ne perdront pas une miette de l'opération.

## Pèlerinage, la routine

Londres, 14 septembre 2016. On a pris le métro jusqu'à Knightsbridge et redescendu Sloane Street pour atteindre le Jumeirah Carlton Tower. En 2014, lorsque David Bowie a rendu une dernière visite à sa ville natale, cet hôtel leur a servi de base, à lui et sa famille. L'endroit est luxueux mais impersonnel au possible. On imagine que s'il l'a choisi pour cet ultime séjour, c'est parce que des balcons des étages élevés, la vue sur Londres doit être magnifique. On remonte vers Piccadilly, direction le Arts Club, au 40 Dover Street. RCA/ Sony a convié quelques représentants de la presse européenne à une écoute de la BO de "Lazarus" : les chansons de la comédie musicale (qui se jouera à Londres à partir du mois suivant), interprétées par les membres de la troupe et enregistrées à New York, le jour de l'annonce du décès de Bowie. Dès notre arrivée, on apprend que les trois titres inédits de "Blackstar" qui complètent cette BO ne seront pas diffusés. Aujourd'hui, tout le monde enregistre avec son téléphone et balance aussitôt sur le Net. RCA veut éviter ça. Henry Hey, directeur musical de "Lazarus" qui a joué du piano sur "The Next Day" en 2013, est là, souriant. Il est à Londres pour quelques jours de promotion de la BO. Michael C Hall est présent aussi. L'acteur prend son rôle très à cœur. Dans "Lazarus", une émanation de "The Man Who Fell To Earth", le roman de Walter Tevis dont Bowie, il n'y a pas de petit profit, avait racheté les droits, il est un Thomas Jerome Newton convainquant. Et comme les autres membres de la troupe qui ont côtoyé David Bowie à la toute fin de sa vie sans savoir qu'il était malade, il est encore sous le choc de sa disparition. On a à peine le temps de saluer les amis d'Outside que la lumière baisse dans ce bar prolongé d'une scène qu'investissent le comédien et les musiciens anglais recrutés par Hey. Leur version de "Lazarus" (la chanson-titre) est particulièrement poignante et Michael C Hall a la gorge un peu nouée lorsque, en conclusion de cette brève prestation, il répond aux quelques questions du présentateur. On discute ensuite avec Henry qui répète inlassablement que, jusqu'au bout, Bowie était dévoré par le besoin de créer et que jamais sa maladie n'a semblé être un obstacle. Un verre de trop dans le nez, on rentrera à Soho à pied. St. Anne's Court, les anciens studios Trident. Le pèlerinage, la routine. Le sale goût dans la bouche en plus.

Mons, le 15 octobre 2016. On a volontiers répondu à l'invitation d'Alain Cardon et ses beatlephiles éclairés pour parler du livre "Cent Vinyles Incontournables" et contempler l'exposition que la 29e édition du Beatles Day a consacrée à cette sélection de 33 tours. Aussi, parce que Ken Scott, cet autre ingénieur du son des Beatles qui a travaillé sur plusieurs albums de David Bowie dans les années 70 et qui, depuis la sortie de son immense bouquin "Abbey Road To Ziggy Stardust" en 2012, donne d'excellentes conférences, est en Belgique. Scott n'a pas été épargné par la déflagration de la mort de Bowie. Au bar de l'hôtel, le lendemain de notre arrivée, il revient sur ce choc, livre quelques secrets de fabrication de "Hunky Dory", décrit l'aisance de David Bowie au moment d'enregistrer les voix et déplore de ne pas avoir eu le temps de mener à bien un projet qu'il avait vaguement évoqué, avec lui, dans un dernier échange d'emails. Invité pour parler des Beatles, Scott y consacre ensuite l'essentiel de ses propos mais, en fin de conférence, il consent à répondre à quelques questions sur David Bowie et revient notamment sur la (première et dernière) prise de voix de "Five Years", à la fin de laquelle le chanteur de vingt-cinq ans, investi comme si sa vie en dépendait (c'était le cas...), a pleuré en hurlant les derniers vers. Le lendemain, au petit-déjeuner, Ken se remémore comment il a remixé "Life On Mars ?" pour la compilation (de trop ?) "Bowie Legacy" que Parlophone publiera dans quelques jours, deux ans seulement après la précédente ("Nothing Has Changed"). Courageux et un peu seul au monde, il s'interroge sur la valeur intrinsèque de "Blackstar" qu'il a bien écouté, et se demande si la presse, qui en a fait son Album de l'année 2016, a agi pareillement. Le disque aurait-il fait la même unanimité si son créateur n'était décédé dans la foulée de sa parution ? Ken Scott demande ce qu'on pense des différents ouvrages sur Bowie qui sortent en masse ou sont en préparation. On lui répond que ceux des photographes (Mick Rock, Steve Shapiro, Andrew Kent...) sont bien plus recommandables que les analyses *philosophiques* qu'on fuit comme la peste, et que le seul livre qu'on attend vraiment ne sera jamais écrit, même si des éditeurs plus ou moins bien intentionnés ont forcément fait des propositions aussi déraisonnables qu'alléchantes à celle qu'on se contentera d'appeler par son diminutif.

## L'Etoile Noire mystérieuse

**A peine Bowie disparu, les fans hardcore se sont trouvé un sujet d'enquête : la pochette du vinyle de l'album "Blackstar". Réalisée par Jonathan Barnbrook, cette pochette recèlerait bien des clefs occultes et autres mystères imaginés par Bowie et son designer. Beaucoup ont noté le numéro du code barre (2605 qui correspond à la date de l'anniversaire de Mick Ronson !). Et puis il y a la pochette : si on l'expose au soleil une fois le vinyle enlevé, la lumière solaire fait apparaître des étoiles sur le fond noir ! Qui disparaissent ensuite petit à petit, comme un astre mort s'éteint. Il y aurait d'autres clefs cachées dans cette pochette mystérieuse.**

## Jeune actrice prodige

Londres, 10 novembre 2016. Revoir "Lazarus" à Londres. Après New York, moins d'un an plus tôt. Bien sûr, la mort aidant (?), tout s'éclaire. La pièce n'est pas un au revoir et encore moins un adieu. Le texte, ciselé avec Enda Walsh, fait en permanence, à travers son dernier personnage et le seul qu'il aura finalement retrouvé (Thomas Jerome Newton), référence à la vie de Bowie. Qui est son chef-d'œuvre. Ce livret est décidément une merveille. Hermétique ? Seulement pour ceux qui n'ont pas bien suivi. Car les clefs sont toutes là, il n'y a qu'à se baisser pour les ramasser. La distribution anglaise est parfaite et Cristin Milioti qu'on redoutait irremplaçable dans le rôle de l'assistante de Newton, l'est finalement. Amy Lennox joue différemment mais relève le défi. Toute jeune actrice prodige de la pièce (donnée au King's Cross Theatre jusqu'au 22 janvier 2017), Sophia Anne Caruso tire la couverture à elle presque sans le vouloir, et Michael Esper (très bon dans le rôle pas évident de Valentine), comme il nous l'expliquera un peu plus tard, considère que la troupe sert mieux "Lazarus" qu'au New York Theatre Workshop.

**David Bowie dans un miroir,**
**chez lui à Haddon Hall, Londres 1972.**
*photo Mick Rock (DR)*

Pourtant, les premières représentations américaines avaient du charme. Ne serait-ce que parce qu'au crépuscule de sa vie, Bowie avait enfin réussi à mettre sur pied cette comédie musicale dont il rêvait tout haut, depuis le début de sa carrière, l'empêchant ainsi de rester son arlésienne.

## Rendre hommage à tout prix

Londres, 11 novembre 2016. On quitte le Shepherd's Bush Empire la tête pleine de refrains auxquels le temps et les circonstances, dramatiques, confèrent une dimension presque mystique. Pas le plus démonstratif des rockers, Ian Hunter ne s'épanche jamais. A l'inverse de certains *acteurs* de la carrière musicale de David Bowie, celui qui, quarante-quatre ans après l'avoir chantée pour la première fois, ne comprend toujours pas pourquoi Bowie a fait cadeau d'une chanson comme "All The Young Dudes" à son groupe (Mott The Hoople), n'a répondu qu'à très peu de sollicitations. Son avis sur lui, ayant bien mieux à faire que de le donner à la presse, il le garde pour ses proches et sa famille. Et déplore que certains *"Bowie related people"*, depuis le 10 janvier 2016, fassent littéralement la queue devant des micros pour donner leur opinion et expliquer ce que le musicien signifiait pour eux. Le principal intéressé n'étant plus là pour les contredire, la relation que certains entretenaient avec lui est magnifiée par l'émotion. Ceux-là en font des tonnes et se sentent investis d'une mission sacrée : rendre hommage à tout prix. Ce 11 novembre, Hunter a bien sûr joué "Dandy", son tribute à David Bowie, mais sans le présenter. C'est le texte de la chanson, bien plus fort qu'une introduction larmoyante, qui a fait perler quelques gouttes au coin des yeux du public. Backstage ensuite, Ian demandera ce qu'on pense de Celebrating David Bowie, la mini-tournée de quatre concerts donnés par un supergroupe constitué de musiciens de Bowie (Mike Garson, Adrian Belew, Earl Slick, Gail Ann Dorsey...) qui se produira à Londres, New York, Los Angeles et Tokyo entre le 8 janvier et le 2 février. Cette série de shows, dont une partie des bénéfices sera reversée à l'association caritative Children & The Arts, a l'approbation du Bowie Estate (ce qui n'est pas rien...) et devrait être sans lendemain. Le 8 janvier, on sera effectivement à Londres, pour la représentation en matinée (quinze heures) de "Lazarus". Ce jour-là, David Bowie aurait dû avoir soixante-dix ans.

## Quasiment surréaliste

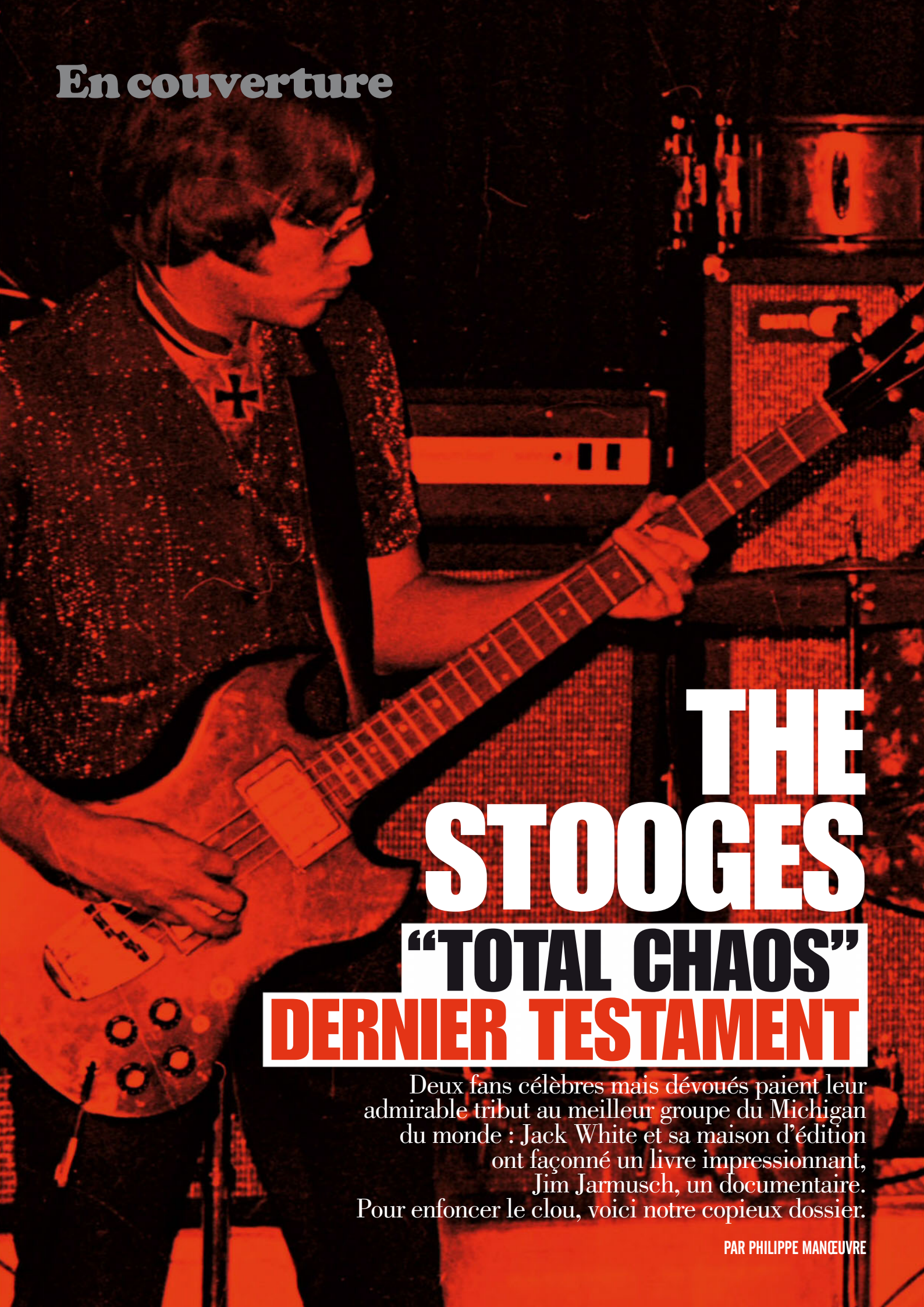
Paris, le 15 novembre 2016. Il faut être honnête, on n'avait jamais mis le pied au Duc des Lombards avant ce soir de novembre. Et pour cause. Depuis le milieu des années 80, ce club parisien où l'on peut dîner est un des hauts lieux du jazz. Naturellement, c'est l'endroit qu'ont choisi Donald McCaslin et son groupe pour se produire et jouer le meilleur de "Beyond Now", son douzième album en tant que saxophoniste-leader depuis 1998. C'est le premier qu'il publie depuis la disparition de David Bowie. Qu'il a accompagné sur "Blackstar" avec ses musiciens. "Beyond Now", dès son titre, se ressent de l'influence du maître à qui il rend hommage en reprenant "Warszawa" et "A Small Plot Of Land". Deux morceaux ourdis avec Brian Eno (à près de vingt ans d'écart — 1976 et 1994), références à des époques particulièrement prolifiques pour Bowie : son retour en Europe et à l'expérimentation durant la seconde moitié des années 70, et cette sorte de réplique (sans Tony Visconti), deux décennies plus tard, née d'un fructueux échange avec Eno le jour de son mariage avec Iman. Envisagé comme le point de départ d'une autre trilogie, "Outside" en sera aussi le point final. On sait que des heures de musique ont été enregistrées par les musiciens drivés par Brian Eno et ses stratégies obliques aux Mountain Studios de Montreux, mais on n'imagine pas que quelque chose sorte officiellement, même dans un futur moyennement proche — certains titres ont déjà fuité sur le Net — Bowie n'ayant pas donné la forme qu'il voulait à ces morceaux, restés en chantier pour la plupart. McCaslin n'est pas un spécialiste de l'œuvre bowienne, mais n'ignore pas que "Low" et "Outside" sont des albums qui ont pesé lourd dans la balance, et ils l'ont bien sûr intrigué au point de s'en approprier quelques titres, le temps d'un enregistrement. Sur scène — ce soir, Donny la partage avec Jason Lindner (claviers) et l'incroyable batteur Mark Guiliana, également présents sur "Blackstar" — le McCaslin Band remue plus fort le couteau dans la plaie en livrant une version magistrale de "Lazarus". Le bassiste Tim Lefebvre a beau être absent, on se croirait au studio Magic Shop durant l'enregistrement du dernier album de David Bowie. Evidemment, la voix manque à cet instrumental, mais McCaslin fait passer un maximum de choses en rappelant l'évidence : le son de son groupe, boosté par la production maîtrisée de Tony Visconti sur le disque, est bien celui, reconnaissable entre mille, que Bowie, rattrapé par la funeste réalité, a choisi pour habiller la poignée de chansons écrites à la fin de sa vie. Comme Henry Hey, Michael C Hall et la troupe de Lazarus, Donny McCaslin n'a que brièvement travaillé avec David Bowie, mais ce dernier a traversé leur existence et leur carrière avec une telle fulgurance, une telle générosité et un tel professionnalisme qu'ils ne s'en remettront jamais tout à fait. Tant de leçons reçues en si peu de temps, ils s'accordent tous à le dire : c'est quasiment surréaliste. Après le concert, McCaslin abonde dans ce sens et la conversation, au cours de laquelle on aborde le sujet des autres inédits de "Blackstar" en se demandant quel sort Bowie leur a réservé et s'il en a eu le temps, s'égaye dans la nuit.

# Bowie, rattrapé par la funeste réalité

## Assurer la pérennité

Le Havre, 2 décembre 2016. Mick Rock est à Toulouse pour une exposition consacrée à son travail photographique. Quarante clichés bien connus illustrent sa complicité avec David Bowie. On ne peut y être à cause d'un planning impossible, mais Rock qui apprécie ce journal a accepté de s'exprimer au téléphone : *"Oui, notre relation était spéciale et je suis ravi d'avoir assisté à l'éclosion de Ziggy car je n'avais pas eu l'opportunité de photographier David à ses tout débuts. C'était un sujet exceptionnel pour un photographe et sa curiosité était son trait de caractère le plus flagrant. Lors de notre première rencontre, il m'a tiré les vers du nez à propos de Syd Barrett, qui le fascinait. Après Bowie, j'ai en projet de consacrer un livre à Iggy Pop en espérant qu'il accepte de collaborer. J'ai écouté son émission de radio en hommage à David, elle est formidable."* On évoque ensuite la manière dont Bowie (et c'est bien plus fort que d'avoir *simplement* orchestré son départ), a en vérité assuré la pérennité de son œuvre. "Lazarus", cette ultime création indissociable de "Blackstar", n'a pas fini d'être jouée. De même qu'un projet d'exposition Mick Rock est en train de se monter à Paris, il est probable qu'un jour prochain, "Lazarus" se jouera en France. Quelque part, en permettant à son œuvre de proliférer alors qu'il n'est plus là — d'autres rééditions majeures sont dans les tuyaux... — et en laissant son fantôme surfer virtuellement sur le tsunami d'émotions et d'hommages viraux que sa disparition a suscité, David Bowie vit à fond sa mort et démontre qu'on peut être héros, pour l'éternité. ★

Photo Claude Gassian



# THE STOOGES

## "TOTAL CHAOS"

## DERNIER TESTAMENT

Deux fans célèbres mais dévoués paient leur admirable tribut au meilleur groupe du Michigan du monde : Jack White et sa maison d'édition ont façonné un livre impressionnant, Jim Jarmusch, un documentaire. Pour enfoncer le clou, voici notre copieux dossier.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Photo Danny Fields/ Gillian McCain-DR

Photo Frank Pettis-DR

**Les Stooges : Scott, Iggy, Ron et Dave**

**Il va de soit que tout ici se mélange, s'interpénètre et devient étrangement signifiant. Ma trajectoire personnelle dans ce journal commence en 1973 avec une lettre prophétique sur… "Raw Power" publiée dans le Courrier des lecteurs du R&F 79. A cette époque reculée, personne ne pensait jamais voir Iggy en France ! D'ailleurs neuf mois plus tard, Rock&Folk annonçait la dissolution des Stooges. Depuis nous avons donc tout vu, entendu, vécu, cinq présidents de la République, puis une excellente reformation, des concerts d'anthologie de 2003 à 2011, et aujourd'hui, la poussière est retombée sur le coffre des pirates de Detroit. Or, voici deux nouveaux éléments qui surgissent (un livre, un film), il faudra ici, à nouveau, évoquer le monument The Stooges.**

Jim Jarmusch a enfin terminé son film sur le groupe de Detroit. Il s'en explique plus loin dans ces pages avec enthousiasme.

Dans le même temps, le collectionneur et historien Jeff Gold soumettait Iggy à un interrogatoire de plusieurs jours, le faisant réagir face à une énorme collection de flyers, posters, mémos, contrats, artefacts et souvenirs du groupe *le plus dangereux de tous les temps*. Le résultat de ces entretiens est un magnifique volume de trois kilos publié par Third Man Books, merci Jack White.

D'emblée, on rendra ici hommage à Lester Bangs, Nick Kent et Yves Adrien qui, mieux que quiconque, furent les premiers à faire *passer le message*.

Dans ce début des seventies, les Stooges c'était du *no nonsense* comme disent si bien les Américains.

D'emblée, ce groupe indiquait une direction musicale passionnante. Tels des Oulhamrs, ces primitifs de Detroit avaient retrouvé le secret du Feu. Les trois albums des Stooges (quatre si on ajoute le témoignage

"Metallic KO") indiqueraient la marche à suivre. La voie du rock de Detroit. Pour Alice Cooper (et de nombreux gangs autour du monde ensuite), ces disques seraient le manuel fondamental de la sauvage destinée rock'n'roll.
Vincent Hanon en dresse la liste ci-après.

## Iggy Stooge et Pop

Aujourd'hui tout le monde a une vague notion des Stooges, ces fils de la classe moyenne.
Au départ du groupe, il y avait une forte envie d'utopie, création, recherche. Et puis il y a Iggy. Iggy est le phénomène central du gang stoogien : n'a-t-il pas (exemple quasi unique dans l'histoire du rock) rejoint Chicago dès 1966, pour tenter de devenir *batteur d'un groupe blues* ? Hébergé par Sam Lay, Iggy donne quelques gigs avec des bluesmen et revient à Detroit auréolé d'un grand prestige.
Deux orphelins (les frères Asheton) lui suggèrent alors de fonder un groupe. Ces Asheton sont de sérieux clients. Ron se balade avec une croix de fer en sautoir. Scotty ressemble à Elvis. Eux aussi ont effectué un voyage initiatique en Angleterre. Au Marquee, ils ont vu les Who... Et tout part de là... D'instinct, Iggy s'imagine en pharaon du rock. D'où son immuable costume scénique, torse nu.
La suite sera tout sauf classique : dans un grand carambolage d'idées psychédéliques, situations rocambolesques, gigs extasiants, The Stooges devient "*le groupe le plus dangereux de la planète*". Ils sont le vrai truc. Dès leur premier album, ils règlent le compte des Stones, sur "No Fun" Iggy se mesure à Jagger, le parodie. Les frères Asheton enclenchent l'enfer.
Le premier album des Stooges, nous apprend "Total Chaos", sort le 9 août 1969, jour un du festival de Woodstock. Un rassemblement où personne ne les a invités. Ils sont à ce stade, selon Iggy, "*le contrepoint de la contre-culture*". Dès 1968, John Sinclair avait demandé aux Stooges de venir jouer à Chicago lors de la Convention Démocrate. Refus d'Iggy. Sinclair harcèle le chanteur et lui demande de se définir politiquement. La réponse d'Iggy ? Une série de roulades à travers la pièce.
*Fuck politics, let's roll*.
C'est à Los Angeles que les Stooges enregistrent un deuxième monument, "Fun House". Le disque sort en juillet 1970. Sur la pochette, Iggy Stooge est devenu Iggy Pop : "*Ron et Dave avaient ce copain délinquant, Jim Popp. Il zonait autour du groupe. Ce mec avait sniffé tellement de colle que ses cheveux étaient tombés hyper jeune. Et un jour que je le regardais, écroulé, je me suis dit :* Popp, quel putain de nom... *Et plus tard ça m'est devenu une évidence...*".
Juin 1970, les Stooges passent au festival de Cincinnati. Une télé locale les filme cinq minutes durant : ce sont les *seules images* existant du gang initial en action. Ce jour-là Iggy, porté à bout de bras par la foule, invente le crowd surfing.
De fait, à travers les aventures des Stooges, nous suivons la saga des drogues et de leur impact sur le rock.
Au départ, l'herbe et la bière ne font pas peur aux garçons. Tous expérimentent le LSD 25, moteur créatif des *Psychedelic* Stooges. Petits frères de MC5, les Stooges vivent en communauté dans leur Stooges Manor, également appelé *Funhouse*. Roadies et musiciens habitent ensemble. Iggy : "*Dès que nous sortons notre premier album, un tas de très jolies filles passent nous voir. Elles veulent* sexer *des musiciens, ce qui nous intéresse, aucun refus de ce côté-là.*"
Après le LSD, le speed devient une drogue de choix. Très vite, des dealers surgissent dans le paysage et les Stooges vont succomber à toutes les tentations. Coke, héroïne, tranquillisants pour animaux, downers, uppers... Les opiacés aident, puis deviennent un sérieux problème. Car les Stooges sont excessifs en tout.
Mais dans un premier temps, le groupe triomphe, car il respecte plus que tout sa musique. Miles Davis ou les futurs Ramones, chaque apparition des Stooges affiche complet.
Le bassiste Dave Alexander sera le premier à tomber, viré par Iggy car, en plein festival de Goose Lake, devant 30 000 personnes il reste littéralement stoned, pétrifié sur scène, incapable de jouer une seule note. Dave Alexander avait mélangé alcool et special K, il rejoindra le Club des 27 en 1975.
Zeke Zettner, puis Jimmy Recca (roadies junkies) tiennent brièvement la basse. James Williamson surgit dans l'histoire. Son style de guitare turbo chargé vitriolique séduit Iggy qui en fait le soliste du groupe. Ron Asheton est rétrogradé à la basse. Iggy : "*Il nous a détestés pour ça, James et moi, mais il ne montrait rien.*"
Problème : les disques Elektra non plus n'aiment pas cette nouvelle formule et sacquent le groupe après deux albums qui ne se sont guère vendus. Sauf en France, où "Fun House" atteindra cent mille exemplaires.

## De "Raw Power" à "Metallic KO"

Surgissant auréolé de gloire glam dans l'histoire, David Bowie en personne sauve le groupe en décrochant à Iggy un contrat solo chez Columbia. Rapidement, Iggy fait venir les Stooges en Angleterre pour enregistrer avec lui.
A Londres, Iggy boit un café avec Bowie : "*Et là, il me regarde droit dans les yeux et il me dit :* 'Veux-tu que je produise cet album ?' *Je lui réponds :* 'Non merci , je sais déjà ce que je veux faire.'..." Bowie mixera "Raw Power". Résultat mitigé : le vinyle ne sonne bien qu'à très haut volume sur de très bonnes chaînes stéréo. Et Iggy est seul sur la pochette... Iggy furieux, les Stooges mortifiés, une tournée US est mise au point. Délirante affaire : elle a été organisée en un zigzag dément, pour rallier des villes où les Stooges *connaissent des dealers*. La prévisible finale a lieu de retour dans le Midwest, le 9 février 1974, dans un ultime hoquet destroy (Michigan Palace) dont Zermati saura retrouver la bande et la publier, l'inscrivant au panthéon d'un punk naissant.

## Mort et résurrection

Il n'empêche : les Stooges ont longtemps représenté beaucoup de choses pour nombre de personnes, mais le groupe n'existait plus. C'est en solo que Iggy poursuivait vaillamment sa carrière. Imperturbable, Rock&Folk avait retrouvé la trace des Stooges, interviewant Ron à Detroit (R&F 408), suivant Scott en tournée française derrière Sonny Vincent, jusqu'au fameux Stooges Project initié par Jay Mascis qui lamine les Transmusicales en décembre 2002.
Avril 2003. Trente ans après ma lettre au Courrier des lecteurs, j'arrive à Coachella pour assister à ce qui devait être un concert unique, la reformation des Stooges. La suite, ce sera une tournée mondiale ininterrompue, et surtout 80 concerts en France que Iggy & The Stooges donneraient aux quatre coins de l'Hexagone de 2003 (Bol d'Or) à 2011 (Hellfest).

# "Ce n'est pas de l'art les mecs, c'est du rock'n'roll !"

Photo DR

# Parfois, ça prend un peu plus longtemps

Les Stooges s'étaient débandés lors d'un concert interrompu par des bikers. Au Michigan Palace, un prospect du gang Scorpions avait mis Iggy KO et, depuis cette malheureuse soirée, l'Iguane n'avait jamais accepté de redonner un show dans un festival moto. Qu'il décide de venir avec les Stooges au Bol d'Or fut cathartique au-delà du racontable.

Le 13 septembre 2003, la scène est à dix mètres de haut et il faudra faire monter le groupe au complet sur une plateforme de métal treuillée en hauteur par des grues. Debout avec les Stooges sur cet escalator improvisé, je n'en mène pas large. Iggy me regarde d'un air glacial. Ce soir-là, après une courte introduction et dans un déluge de metal, la malédiction est levée. Les Stooges pulvérisent la foule des motards. Ils en font du chewing-gum, la roulent en boule, la gobent et la recrachent à dix mètres. Je vois ce concert collé derrière un ampli, en plein flash-forward acide... A un moment, Scott ralentit imperceptiblement le rythme. Ron se retourne et, sans cesser de jouer, il indique à son frère d'un haussement de sourcil le bon tempo. Comme par magie, tout rentre dans l'ordre et la musique des tueurs de Detroit pistonne follement dans la nuit, les Stooges nous embarquent sur leur grand roller-coaster américain avant de nous plonger dans une fournaise jazz-punk attisée par les hurlements du saxo ténor de Steven Mackay. A la descente de scène, Ron se plante devant moi et me gratifie d'un impérial salut militaire. *Mission accomplie.*

## Terminator

Il fallait expliquer cette trajectoire improbable et artistique du plus haut niveau et Iggy s'est magnifiquement impliqué, dans le film comme le livre. C'est courageux. L'histoire terrible de ce gang remonté contre tout, précurseur du punk comme du grunge, terminator des utopies sixties, n'est pas une success story comme les adore l'époque. Sauf...

Sauf à considérer la qualité du travail accompli, la profondeur du sillon labouré, la force unique du testament dans ta face.

Des trois albums, on ne retirera pas un morceau.

Du live, on gardera tout.

Enfin reformés, les Stooges nous ont tout donné, avec classe, sauvagerie, arrogance. Enfin capables d'exposer leur musique au monde, les rockers de Detroit ont goulûment vécu cette résurrection inopinée, portant leur message nihiliste de Tokyo à Buenos Aires.

Ron disparu en 2009, James Williamson revient à bord et les Stooges repartent pour deux ans avec une setlist aussi *Raw Power* que la précédente était *Fun House*. Mais le cœur du concert restait bien l'envahissement de la scène, organisé par Iggy. En plein concert, durant de longues minutes, les grappes de spectateurs étaient invitées à monter sur scène pour passer *de l'autre côté* et péter un câble avec les Stooges. A Benicassim, ils furent un millier à prendre la scène d'assaut et on frôla la catastrophe.

Juin 2011 : Hellfest. Les Stooges attaquent fort, mais Scotty est à la ramasse. Le géant *Rock Action* s'arrête entre les morceaux, ignore les appels répétés d'Iggy et s'écroule dans le tour bus, vomissant du sang. Sa disparition en 2014 scelle l'histoire.

A l'heure des bilans, les Stooges resteront l'une des plus belles tragédies rock'n'roll. Toujours dans "Total Chaos", Josh Homme expose sa théorie sur le groupe : *"Les Stooges ont eu ce que j'appellerais le plus long temps d'accoutumance de l'histoire du rock. Il aura fallu au grand public 35 ans pour comprendre ce qui était en train de se passer avec ce groupe. Et là, 35 ans après, le groupe a enfin un public, des gens qui viennent l'écouter... Quand j' ai vu les Stooges à Coachella, il y avait 30 000 personnes et toutes concluaient que oui, bordel, c'était étonnant, fabuleux, génial."*

Parfois, ça prend un peu plus longtemps.

## Adios amigos

Faut-il canoniser les Stooges ? Leur bâtir une pyramide, ouvrir un hall of fame rien que pour eux, les sanctifier, rendre la lecture de "Total Chaos" obligatoire dès la seconde ?

Là encore, Iggy nous lance un dernier avertissement en forme d'épitaphe : *"Ce n'est pas de l'art les mecs, c'est du rock'n'roll !"* Avant d'en préciser les ingrédients : *"Il faut du style, du sexe, de l'humour, et un chouïa de mysticisme en boîte aussi, sinon à quoi ça sert ?"* ★

**Livre *"Total Chaos the story of the Stooges as told by Iggy Pop" de Jeff Gold (Third Man Book)***

## “Iggy Pop président”

# “GIMME DANGER” JIM JARMUSCH INTERVIEW

A la demande expresse d’Iggy Pop, le cinéaste raconte dans “Gimme Danger” l’histoire de ses compatriotes du Midwest.

RECUEILLI PAR THOMAS E FLORIN

Photo Sarah Driver-DR

**Jim Jarmusch est l’un des rares réalisateurs ayant clairement affiché son amour pour le rock : il a réuni John Lurie et Tom Waits à la Nouvelle-Orléans dans “Down By Law”, Joe Strummer et Screamin’ Jay Hawkins à Memphis dans “Mystery Train”, les White Stripes autour d’un café/ clopes dans “Coffee And Cigarettes”, a suivi Crazy Horse en tournée pour “Year Of The Horse”, a confié la BO de son western hommage à William Blake (“Dead Man”) à Neil Young, a ouvert son film de vampires “Only Lovers Left Alive” par une scène délirante sur les guitares vintage… Puis, l’ombre de l’Iguane plane sur son œuvre. On y voit un Iggy transformiste faire face à Johnny Depp dans “Dead Man” et un Iggy docile se faire malmener par Tom Waits dans “Coffee And Cigarettes”. Autant d’hommages qui trouvent aujourd’hui leur point d’orgue avec “Gimme Danger”, film en forme de lettre d’amour aux Stooges. C’est en toute logique que Rock&Folk a passé un coup de fil à ce cinéaste que certains trouvent trop arty, l’imaginant être le snobisme incarné. Pourtant, durant cette heure de conversation, c’est à un homme passionné, humble et franchement drôle à qui nous avons parlé. L’amour des Stooges forme donc un langage universel.**

## Célébrer les Stooges

**ROCK&FOLK : Bonjour Jim. Nous sommes tellement heureux de vous parler de ce film qui voit enfin le jour…**
**Jim Jarmusch :** Oh ! Moi aussi. J’aime votre magazine et j’avais arrêté de donner des interviews mais quand j’ai appris que vous vouliez parler, j’ai dit oui. J’en ai parlé à Iggy qui est très content aussi.

**R&F : Cela fait des années que vous travaillez sur “Gimme Danger”. On imagine qu’on rencontre un nombre incroyable de difficultés pour produire un film sur les Stooges…**
**Jim Jarmusch :** Iggy m’a demandé de faire ce film il y a à peu près huit ans. J’ai commencé à y penser tout de suite mais cela nous a réellement demandé sept ans de travail. J’ai commencé à le financer moi-même. Au bout d’un moment, Carter Logan, le producteur avec qui je travaille, m’a dit : *“Tu as dépensé beaucoup d’argent, tu devrais faire gaffe à ton compte en banque.”* On a dû s’arrêter pour trouver des fonds. Nous avons commencé à travailler avec les gens d’une compagnie anglaise, Independant. Ils étaient super mais avaient du mal à nous trouver de l’argent. Par exemple, la BBC voulait nous financer à condition qu’ils puissent remonter le film. J’ai dit non. Puis nous avons commencé à tourner “Only Lovers Left Alive”, puis “Paterson”... Sans compter que cela a pris un an et demi pour obtenir tous les droits des images, musiques et films qui sont dans le documentaire.

**R&F : L’argent devait être un problème mais également la recherche d’archives, car les Stooges ne gardaient rien…**
**Jim Jarmusch :** Oui, il n’y a presque rien que les fans hardcore ne connaissent déjà. Mais nous avons trouvé quelques trucs : Ivan Král du Patti Smith Group a capté énormément de choses. Puis il y a cette bobine noir et blanc qui est dans le film au moment où Iggy parle de James Williamson, d’à quel point il est un drug dog qui renifle dans tous les coins. Nous avons également des archives de Leni Sinclair, la femme de John Sinclair, que personne n’avait vraiment vue. Sans parler des photos inédites. Nous avons fait de notre mieux et, man, ça a demandé tellement de travail... Mais la bonne chose est qu’Iggy m’a demandé de faire ce film parce qu’il voulait un film sur les Stooges, pas sur sa carrière, et qu’il soit fait par quelqu’un en qui il avait confiance. Donc même si c’était il y a sept ou huit ans, quand j’avais des problèmes, j’appelais Iggy et il me disait : *“C’est cool, man, la date de sortie n’a aucune importance, ce n’est pas un film promotionnel, seulement pour célébrer les Stooges. Donc prends ton temps et, juste dis-moi que tu y travailles.”*

## Le meilleur groupe

**R&F : Ce qui est amusant c’est que vous avez fait seulement deux documentaires : les deux sont sur la musique et dans les deux cas, c’est le leader du groupe qui vous a demandé de le faire…**
**Jim Jarmusch :** C’est vrai. Neil Young m’a demandé de faire “Year Of The Horse”. Ce qui est intéressant c’est que j’aime Neil Young, j’aime l’ensemble de sa carrière en tant que musicien mais, ce que je préfère, c’est Crazy Horse. Et c’est la même chose avec Iggy.

Dans les deux cas, j'étais vraiment honoré que ces deux maîtres me demandent de faire ces films.

**R&F : Quand vous avez commencé à travailler sur "Gimme Danger", les Stooges venaient de sortir "The Weirdness". Ron Asheton était-il au courant de ce projet et qu'est-ce qu'il en pensait ?**
**Jim Jarmusch :** Il n'était que vaguement au courant parce qu'il est mort juste après que nous avons commencé à travailler. Mais je ne suis pas sûr d'à quel point Ron connaissait mon travail. J'ai rencontré Ron et Scott peut-être trois ou quatre fois, toujours dans les loges après l'un de leurs concerts. Donc, ma seule interaction avec les frères Asheton était du genre : *"Hey Ron, hey Scott, comment allez-vous ? C'est moi Jim."* Et ils me disaient : *"Ah ouais, Jim d'Akron. Hey man, tu peux nous attraper deux bières ?"* C'était à peu près tout mais j'étais tellement content, genre : *"Ouais, j'ai traîné avec Ron et Scott."* Puis Scott... Nous avons essayé de l'interviewer tôt dans la production. On lui a demandé plusieurs fois mais il restait évasif. Finalement, quand nous avons appris qu'il était malade, Iggy l'a fait venir en Floride et nous avons eu de la chance de pouvoir lui parler. Il n'y a pas beaucoup d'interviews de lui, il était assez timide devant la caméra.

**R&F : C'est un très beau moment du film, de voir Scott et Iggy côte à côte…**
**Jim Jarmusch :** Mmm. C'est une bonne chose, car les Asheton ont passé une grande partie de leur vie frustrés que les Stooges n'existent plus. Mais à la fin, Iggy a vraiment pris soin d'eux et s'est assuré qu'ils partagent l'argent de manière égale. Ces gars ont finalement été payés, ils ont pu avoir leurs propres maisons. Mais, tu sais, la vie d'Iggy est très complexe également. Puis, à cette période, Iggy n'avait plus trop d'idées et il s'est rendu compte que le meilleur groupe avec qui il pouvait jouer était les frères Asheton et les Stooges.

## Un film de fan

**R&F : L'une des réelles prises de position du film est de montrer qu'à leurs débuts, les Stooges étaient un groupe expérimental qui connaissait la musique d'avant-garde…**
**Jim Jarmusch :** Je crois que les gens ne se rendent pas compte à quel point les Stooges avaient une approche expérimentale de la musique et de l'art. Beaucoup de gens n'ont pas conscience qu'ils viennent de là et qu'ils se structurent en *groupe de rock* au fur et à mesure.

**R&F : C'est l'une des obsessions dans votre travail : la variation. C'est exactement la manière dont travaillaient les Stooges…**
**Jim Jarmusch :** Les Stooges aimaient partir d'un riff et construire la chanson autour de ce riff. Et une partie des chansons de "Fun House" sont une variation autour de la même base. Mais leur musique me fait aussi penser à de l'outside jazz et du rockabilly ralenti. Ils ont également créé des variations de ces genres.

**R&F : L'autre prise de position du film est de dire que les maisons de disques, en récupérant la contre-culture, sont responsables d'une *trahison culturelle*…**
**Jim Jarmusch :** Oui mais il n'y a rien de nouveau là-dedans : c'est l'histoire de l'humanité et du combat entre le mainstream et l'art innovant. Les choses les plus innovantes sont presque toujours à la marge. Cette trahison, c'est le début de ce qu'Iggy appelle *"le design culturel corporate"*. De nos jours, ce phénomène semble à son apogée même si ça ne veut pas dire qu'il ne se passe pas des choses excitantes à la marge. Mais, tu vois, les Mamas & Papas, Crosby Stills & Nash... Je ne sais pas, tout cela semble un peu construit pour le public plutôt que de venir de l'âme. Ce n'est pas mon genre de musique. Je viens de l'Ohio postindustriel et quand j'ai entendu les Stooges, MC5, et cette étrange lumière venant de l'Est, le Velvet Underground, je me suis dit : *OK, voilà ma musique.* Le Velvet est différent mais les autres étaient ce rock'n'roll prolétaire, *cul sauvage*, du putain de rock'n'roll qui compte tellement pour moi.

**R&F : En revanche, un sujet est un peu absent du film, c'est l'héroïne…**
**Jim Jarmusch :** On le mentionne. Iggy raconte l'histoire de ce type qui traînait avec le groupe et qui, en ayant repris ses vieilles habitudes avec l'héroïne, a été suivi par certains Stooges. Puis on voit Ron dire qu'il n'a jamais pris cette drogue et qu'il pense qu'elle a été responsable du déclin des Stooges. Ce n'est pas évité, mais je ne voulais pas faire un film où l'on creusait dans la crasse. Iggy est allé en hôpital psychiatrique et ils ont eu de gros problèmes de drogue. Je n'ai pas évité ces sujets, on raconte pourquoi Dave Alexander a quitté le groupe et est mort. Mais je me disais : *Laissons cette crasse à "Please Kill Me"*. Vous pouvez trouver ces histoires si vous le voulez, mais je l'admets, je voulais faire un film de fan. Cet aspect est dedans mais je ne m'appesantis pas dessus.

**R&F : Vous êtes tellement fan du groupe que vous avez dit que la première fois que vous avez vu les Stooges , lors de leur réunification, vous ne touchiez plus terre plusieurs jours après le concert…**
**Jim Jarmusch :** Oui. Je me sentais tellement... high. J'ai déjà eu cette expérience en voyant Iggy avec d'autres groupes, dont l'un qu'il appelait les Trolls. Mais les Stooges étaient quelque chose. Avec eux, il semblait en feu, ils ont ce son, ça me rendait tellement heureux. Je ne sais pas : il est tellement sacrificiel sur scène, il vous fait sentir que nous sommes tous ensemble. C'est pour cela qu'il saute dans la foule et la fait monter sur scène : le groupe se connecte à son public. Si je vais à un concert de stoner, tout le monde semble dans son monde. La musique vous fait vous sentir seul. C'est très subjectif mais quand on voit les Stooges, c'est l'effet opposé.

## Iggy président

**R&F : C'est quelque chose que l'on sent dans ce film : les Stooges ne nous montrent pas comment nous comporter, ils nous montrent que nous pouvons être ce que nous sommes profondément et que nous devrions jamais mener notre vie en fonction de ce que les gens attendent de nous…**
**Jim Jarmusch :** Exactement. Ils avaient ce pouvoir et c'est pourquoi les Stooges ont toujours pris leur musique vraiment sérieusement. Même s'ils étaient défoncés, fucked up ou qu'ils avaient des problèmes, elle était la chose la plus importante pour eux et ils n'ont jamais eu l'intention de la changer pour devenir plus populaire. Un truc qui m'a énervé quand Ron Asheton est mort : le magazine Guitar Player, qui est plutôt bon, a fait une nécrologie où on pouvait lire : *"OK, ce n'était pas un super guitariste, il était trop primitif et minimal, il n'était pas techniquement excellent mais il a fait des choses bien."* Ça m'a rendu fou. Pourquoi ne pas simplement célébrer cet incroyable don qu'il avait pour la guitare, ce style primitif et grinçant qui est unique ? Je ne sais pas... J'imagine que pour les gens, être compétent se mesure à la virtuosité, au shred et toutes ces choses dont Ron Asheton était l'opposé.

Photo Tom Copi-DR

# “C’est l’histoire du combat entre le mainstream et l’art innovant”

**R&F : Au générique du film, vous écrivez : Jim Osterberg joue Iggy Pop. Pourquoi avez-vous écrit ça et pourquoi pas Iggy Stooge ?**
**Jim Jarmusch :** Iggy Stooge était une erreur. Cela a été imprimé sur leur premier album et il n’a jamais voulu être appelé comme cela. Personnellement, je connais Iggy depuis plus de vingt ans et je l’appelle JO, ses initiales, et il m’appelle JJ. Pour moi, il est Iggy sur scène, mais quand on lui parle, il est Jim Osterberg, quelqu’un qui lit des livres d’histoire, boit de la tisane et écoute de la musique avant-gardiste. Un jour, il m’a dit : *“Quand je suis Jim, je dois tout éteindre et Iggy prend le contrôle.”* J’ai une anecdote à ce propos : J’ai vu un concert d’Iggy à New York dans une salle qui ne pouvait contenir que 65 personnes. 500 personnes se sont pointées. Iggy était incroyable, complètement wild. Une fois que les pompiers ont fermé la salle, je l’ai retrouvé dans une minuscule loge et il portait ses sous-vêtements rouges et une serviette autour de son coude. Je lui ai dit : *“Tu t’es blessé sur scène ?”* et il m’a répondu : *“Oh non ! Je me suis blessé au coude en jouant au golf avec mon père.”*

**R&F : Autre chose vous rapproche d’Iggy : vous vous considérez comme un dilettante et tous deux sembleraient préférer apprendre dans les livres qu’à l’école…**
**Jim Jarmusch :** Oui : Iggy est un intellectuel autodidacte. Il n’a pas été éduqué par une académie mais sa connaissance est énorme. Il fait partie de ces gens qui, quand ils se réveillent, se demandent ce qu’ils vont pouvoir apprendre aujourd’hui. C’est pour cela que, quand j’ai présenté mon film, “Paterson”, à New York, j’ai dit : *“J’espère que New York va faire sécession avec les US.”* Je pense qu’il faut que nous graffions *“US out of NYC”* sur les murs et que nous allions chercher Iggy Pop pour en faire notre président. Ce serait mon monde idéal.

**R&F : Comme vous connaissez bien Jack White et Iggy, on voulait vous demander : pourquoi Jack White n’a pas produit l’album de la reformation des Stooges ?**
**Jim Jarmusch :** Je ne sais pas si je devrais en parler. Je connais l’histoire mais il y a eu un malentendu, un peu de paranoïa des deux côtés qui a fait que ce n’est pas arrivé. C’est dommage, car ça aurait été vraiment cool. Je pense qu’ils devraient se reparler un de ces jours. J’y travaille *(rires)*.

**R&F : Fait étrange : la première fois que les Stooges apparaissent dans l’un de vos films c’est dans la séquence de “Coffee And Cigarettes” avec les White Stripes…**
**Jim Jarmusch :** C’est vrai. Il y a “Down On The Street”. Parce que Jack et moi n’arrêtions pas de dire : “ *‘Fun House’ est certainement le meilleur album de rock’n’roll de tous les temps.”* On était tombés d’accord sur celui-là. *Hic !* Merde, j’ai le hoquet. *Hic !* Fuck ! Tu veux parler d’autre chose ? Parce que, *hic !* ça risque de durer un moment. ★

**Film *“Gimme Danger” (en salles le 1er février)***

# FILS DE STOOGES

Le gang des Frères Asheton n'a pas vendu des milliards d'albums, mais a traumatisé plusieurs générations de groupes sauvages se faisant tous une certaine idée de la haute énergie. En voici cinquante et un.

PAR VINCENT HANON

**C'est l'époque qui veut ça. Désormais icône de la culture pop, The Stooges s'exposent aujourd'hui au cinéma, dans des livres, et les pubs. Maintenant que le groupe de Detroit a raccroché les gants pour de bon, la majorité des artistes et groupes de rock intéressants reprend en effet ses morceaux. Il aura bien sûr fallu un certain temps au plus grand nombre pour comprendre que la vie est ennuyeuse, qu'elle sonne mieux en exsudant le sexe et qu'elle reste une lutte de tous les instants. Au début des années 70, peu de monde suit lorsque The Stooges expose son credo limité en trois chansons ouvrant ses albums essentiels, "1969", "Down On The Street" et "Search And Destroy", pour incarner ce que doit être le rock'n'roll. Apparu aux côtés de MC5, le groupe d'Iggy et des frères Asheton est le premier à admettre l'influence du Velvet Underground et se lance dans un grand vaudeville psychédélique durant sept années chaotiques. Sans jamais regarder en arrière, ni verser dans la caricature, The Stooges reste l'un des combos les plus marrants, jusqu'au-boutistes et nihilistes de la saga. A la vie à la mort, et même si les colleurs d'étiquette n'apparaîtront qu'après, le gang ouvre la voie au metal et au punk, à la musique industrielle et expérimentale. A Detroit, dans l'indifférence des contemporains, le son se prolonge ensuite avec Destroy All Monsters, moins party et plus arty, puis avec Sonic's Rendezvous Band, et The New Order à Los Angeles. Marqués par l'intelligence de l'instinct et une sexualité viscérale, des groupes et artistes comme Alice Cooper, New York Dolls, Big Star, Patti Smith, The Flamin' Groovies, Real Kids, Devo, Ramones, Television/ Richard Hell, DMZ, The Cramps, Fall, Gun Club, REM, Red Hot Chili Peppers, Pussy Galore ou Body Count essaieront tous quelque chose d'un peu différent. L'attitude stoogienne post-1974, en opposition glorieuse dans sa bruyante simplicité à tout le cirque showbiz, constitue alors un projet à creuser pour une bonne partie du rock alternatif irrégulier. Il suffit de trouver un bon chanteur, un guitariste qui envoie plus que de raison et un batteur au cœur de l'action. Passage en revue de cinquante ayant tenté le coup.**

## 1 Add N To (X)

Qui se souvient aujourd'hui d'Add N To (X) ? Feu John Peel adorait ce groupe d'electronica expérimental de Londres qui s'illustra bruyamment à partir de 1994, à l'aide d'une

instrumentation analogique old school, de synthés Moog et de quelques vidéos porno. Fort influencé par Suicide, le trio qui a sorti cinq albums reprenait "I Wanna Be Your Dog" à la sauce Throbbing Gristle. "*Mission accomplie*", écrivait Add N To (X) sur son site en 2003 lors de sa séparation en un définitif grésillement.

***"Avant Hard" (1999)***

## 2 Angel Face

Formé en 1974, Angel Face était un combo de Paris, qui tirait son nom d'un film d'Otto Preminger avec Robert Mitchum. Influencé également par Amon Düül II, Sun Ra et les sons perdus de Detroit, le groupe resserré autour des riffs psyché-metal de Riton Angel Face et des frères Julien et Pascal Regoli répétait dans une cave à Belleville et eut

plusieurs chanteurs dont Patrick Eudeline. Angel Face dansait au bord du gouffre avant le freak out total, mais s'était reformé et avait assuré la première partie de Hawkwind à Paris en 1993, avant de jeter l'éponge trois ans plus tard. Riton est mort aussi en 2016, année la plus noire pour le rock'n'roll depuis longtemps.

***"A Wild Odyssey" (1985)***

## 3 Asphalt Tuaregs

Depuis Le Havre, Asphalt Tuaregs envoie punk rock et rock'n'roll sauvage sans calcul ni concession. Instinctif et possédé, François Lebas creuse le même sillon depuis le début des années 80 et se réinvente toujours à l'aide

d'un gros riff acéré et déstructuré sous tension Stooges, Magazine ou Electric Six, autant d'influences digérées et servies dans une rageuse créativité. En tête de trio dans Fixed Up, Backsliders et désormais Asphalt Tuaregs, Francesco se fout des modes et applique les vertus du search and destroy avec une urgence palpable n'appartenant qu'à lui.

***"Sexes" (2016)***

## 4 Beasts Of Bourbon

Partie vitale de la scène australienne, Beasts Of Bourbon a sorti une poignée d'albums fantastiques avec un trio de guitaristes inspirés, Kim Salmon (The Scientists), Spencer P Jones (The Johnnys), puis Charlie Owen (The New Christs), pour faire avancer le

monstre chaotique The Beasts Of Bourbon. Avec Tex Perkins au chant et autrefois James Baker (Le Hoodoo Gurus) à la batterie, le groupe qui officie toujours entre swamp blues et une ténébreuse étrangeté ne s'est jamais vraiment séparé. The Beasts se reforme quand bon lui semble et a assuré la première partie de The Stooges sur toute la tournée australienne 2013.
***"Black Milk" (1990)***

## 5 The Birthday Party

En Australie, après les années AC/DC/ Angel City/ Rose Tattoo à Sydney, The Birthday Party a brutalement mis Melbourne sur la carte. Incompris au départ, hâtivement qualifié de gothique ensuite, le groupe dangereux ne

répétait jamais et apprenait de ses erreurs lors de spectaculaires prestations. Un grand disjonctage discordant et agressif, entre Jackson Pollock et Pere Ubu, guère éloigné du freak out stoogien. "Prayers On Fire", l'un des meilleurs disques de rock australien, révèle le talent d'écriture et d'interprétation de Nick Cave. Emmené par la guitare postmoderne de Rowland S Howard, The Birthday Party a influencé toute la scène locale, de The Drones à The Braves et au-delà.
***"Prayers On Fire" (1981)***

## 6 Black Flag

Le logo iconique du hardcore américain. Peu importe qui chante, tous les morceaux de Black Flag collent au mur, et la quintessence anti-autorité du groupe se trouve dans la

compilation "The First Four Years" avec Keith Morris, Ron Reyes et Dez Cadena au micro. Henry Rollins rejoint le groupe punk californien en 1981. Le quatrième hurleur de Black Flag, qui a un impressionnant tatouage *Search & Destroy* tatoué dans le dos, a chanté "Wild America" avec Iggy Pop, mais aussi jammé avec The Stooges lors de l'hommage à Ron Asheton sur "I Got A Right".
***"The First Four Years" (1983)***

## 7 Chrome

Parrain lysergique du mouvement industriel, Chrome est un groupe mystérieux semblant tout droit sorti de la quatrième dimension, ramassé autour de Damon Edge (décédé en

1995) et de l'incroyable guitariste Helios Creed. Avec de fréquentes contributions de Fabienne Shine de Shakin' Street et une énergie presque malveillante, le Suicide de la Côte Ouest américaine eut une influence déterminante sur pas mal de groupes dont Butthole Surfers. Troisième album, "Half Machine Lip Moves" s'ouvre par le cataclysmique "TV As Eyes" qui laisse planer peu de doute quant à l'inspiration de Chrome.
***"Half Machine Lip Moves" (1979)***

## 8 The Damned

Considéré dans la chronologie comme le premier album punk, "Damned, Damned, Damned" se terminait par la reprise de

"I Feel Alright". Plus "Fun House" que Sex Pistols, le gang déconneur de Dave Vanian se révèle aussi l'un des plus ambitieux de la bande anarchique. The Damned s'éloigne progressivement du son garage des débuts pour une approche plus gothique et metal et a toujours, au même titre que Buzzcocks, ses moments aujourd'hui. Brian James a également joué avec Iggy Pop en 1979, Captain Sensible avec Scott Asheton, et Rat Scabies avec Steve Mackay dans Spite, groupe de Sonny Vincent.
***"Damned Damned Damned" (1977)***

## 9 The Dead Boys

L'aspect le plus sanglant d'Iggy And The Stooges est sans conteste incarné par le groupe de Cleveland, dans l'Ohio. Emmené par Stiv Bators et Cheetah Chrome, la

formation managée par Hilly Kristal du CBGB's détruisait tout sur son passage, mais alignait aussi de futurs classiques cabossés sur son premier album, comme "Sonic Reducer", "Ain't Nothin' To Do" ou "What Love Is", carrément stoogienne. Equivalent sonique de la version tout dans le rouge d'Iggy pour "Raw Power" en 1996, "Young Loud And Snotty" constitue l'indispensable mix brut du premier album rageur de The Dead Boys, avec en sus une reprise ultime de "Search And Destroy".
***"Young Loud And Snotty" (1977)***

## 10 Dead Kennedys

Groupe essentiel de San Francisco, The Dead Kennedys politise le tout avec guitares surf hardcore, humour grinçant et diatribes amorales jetées à la face de l'Amérique bien pensante. Jello Biafra lance son label Alternative Tentacles (Butthole Surfers, Nomeansno, Pansy Division) mais claque la

porte en 1986. Aujourd'hui avec The Guantanamo School Of Medicine, l'hurleur constitue davantage qu'un bon substitut à l'Iguane, et chante "Head On The Curve", le meilleur titre de "Re-Licked", premier album solo de James Williamson en 2014.
***"Give Me Convenience Or Give Me Death" (1987)***

## 11 Death

A Detroit, il y avait aussi Death. Formé en 1971 autour des frères Hackney dans la ville de Motown, ce trio black était influencé par

Alice Cooper et Grand Funk et ce, bien avant le punk de Pure Hell ou le hardcore de Bad Brains. Injustement oublié, sans doute à cause de son nom provocateur, cet excellent groupe aux paroles poétiques s'est reformé en 2009, dans la foulée d'un documentaire intitulé "A Band Called Death".
***"... For The Whole World To See" (2009)***

## 12 The Dictators

Apparus en 1973, The Dictators étaient trop punk pour les metalleux et trop metal pour les punks. *"Fuck art, let's rock !"* était en gros l'idée. Réinjectant danger et excitation, bon mauvais goût et humour, le groupe new-yorkais avait tout pour plaire. Les modèles de *Handsome Dick* Manitoba, d'Andy Schernoff

et de Ross *The Boss* étaient surtout MC5 et The Stooges et, dès leur second album, "Manifest Of Destiny", ils s'approprient "Search And Destroy" de façon mémorable. Réactivés quand on avait le plus besoin d'eux, en 2001, The Dictators ne sont pas vraiment partis depuis. DFFD.
***"Blood Brothers" (1978)***

## 13 The Dogs

Formé du côté de Rouen en 1973, The Dogs est dans sa première incarnation un gang stoogien avec deux Normands (Dominique Laboubée, chant, Mimi, batterie) et deux

Parisiens (Paul Péchenart, guitare, et Zox, basse). Groupe adolescent — les Dogs ont 17 ans en 1974 — ultra impressionné par "Raw Power", The Dogs retrouve la fameuse vibration de Detroit sur ses compos brûlots ("Woman Machine", "Anita", "We're The Dogs"). En 1975, Dominique se consacre à la guitare et Dogs embauche le très stoogien Jean-Robert Jovenet (futur Extraballe) au chant. Puis le combo explose et Dogs devient trio. Ce chapitre méconnu de l'histoire méritait d'être ici conté.
***"The Dogs Rehearsals 1974" (2017)***

## 14 The Electric Eels

Groupe parfaitement asocial de Cleveland, Electric Eels se voit emmené par le multi-instrumentiste John D Morton et le chanteur

# FILS DE STOOGES

David E qui, avec sa panoplie nazie empruntée chez Ron Asheton, impressionne durablement Stiv Bators. Entre garage rock et free-jazz, Electric Eels était influencé par Ornette Coleman, Albert Ayler et The Godz, sans forcément comprendre de quoi il retournait. Du terrorisme artistique, qui recherchait la confrontation lors de ses concerts et aligna quelques classiques pour les temps présents comme "Agitated", "Cyclotron" ou "Anxiety". Si ce génial groupe anti-tout n'a pas sorti d'album, on retrouve les morceaux punk avant l'heure d'Electric Eels sur quelques compilations. Nick Knox, le batteur, rejoindra The Cramps en 1977.

***"God Says Fuck You" (1991)***

## 15 Flipper

Largement baisé de la tête, Flipper est un groupe originaire de San Francisco, qui a prolongé le son de "We Will Fall" ou le garage rock de The Stooges a son niveau le plus lourd et drogué. Son chanteur Will Shatter meurt d'ailleurs d'overdose, deux autres membres du groupe connaîtront le même sort, et Moby (oui, Moby) affirme avoir fait partie du groupe deux jours (pendant que Will était en prison). Devenus des classiques de l'underground, des titres comme "Ha Ha Ha", "Life Is Cheap" ou "Sex Bomb" ne donnent pourtant qu'une vague idée de ce qu'était le groupe sur scène, qui énervait le public tout en attisant la curiosité.

***"Generic" (1982)***

## 16 Germs

A la fin des années 70, la scène de Los Angeles avait quelques difficultés à être prise au sérieux par la presse anglaise. Un an après la sortie de son premier album, Darby Crash se suicide par overdose d'héroïne le 7 décembre 1980. Mais John Lennon se fait abattre le lendemain à la sortie du Dakota, et la mort sacrificielle du chanteur de Germs passe alors inaperçue. De Melvins aux Foo Fighters, qui jouent avec le guitariste Pat Smear depuis la fin de Nirvana, nul doute pourtant que le rond bleu et la musique hippie acide de Germs ont marqué bien des esprits. Derrière un arsenal punk rock antisocial, nihiliste et tragique où il est question de scientologie, d'héro et d'homosexualité, Germs était totalement influencé par The Psychedelic Stooges. Darby Crash aurait 58 ans aujourd'hui.

***"(GI)" (1979)***

## 17 The Go

A Detroit, à la croisée du vingt et vingt-et-unième siècle, il y avait beaucoup de très bons groupes, comme The Gories/ Dirtbombs, Detroit Cobras ou Clone Defects, qui devaient tous quelque chose de près ou de loin à The Stooges. Formé en 1998, The Go a perpétué mieux que quiconque à travers huit albums le son de ses glorieux aînés, croisé à celui de Pink Floyd ou de The Velvet Underground. Jack White a beau avoir commencé avec le groupe (il joue sur le premier album "Watcha Doin' "), The Go reste inexplicablement confidentiel, malgré la parution d'un excellent album, "Fiesta", en 2013. Pas de justice (dans le rock'n'roll).

***"Free Electricity" (2001)***

## 18 Guns N'Roses

Contrairement à ce qu'on pourrait parfois penser, les racines de Guns N'Roses restent d'abord essentiellement punk. Le groupe hard rock de Los Angeles l'avait d'ailleurs vigoureusement rappelé sur "The Spaghetti Incident ?", son album de reprises sorti en 1993. Axl Rose et sa bande reprennent "Raw Power" avec la lourde frappe de Matt Sorum, dans une version sale comme il faut. Pas tout à fait un incident non plus si Slash et Duff McKagan avaient été conviés à jouer sur l'album "Brick By Brick" d'Iggy Pop en 1990. Guns N'Roses sera bientôt près de chez nous pour rappeler comment c'est fait.

***"The Spaghetti Incident ?" (1993)***

## 19 The Hellacopters

Peu importe le flacon pour The Hellacopters, qui mélange dès ses premiers balbutiements The Stooges et Ramones, metal et punk. Effet uppercut garanti avec un premier album qui s'ouvre par quelques mots de "Massacre A La Tronçonneuse II", puis laisse parler les guitares surmultipliées de Nicke Andersson (batteur du groupe death metal Entombed) et Dregen (Backyard Babies). De The Stooges, The Hellacopters s'approprie "Search And Destroy" et "I Got A Right". Du glorieux revival certes, mais aussi tout ce qui manquait au rock'n'roll européen, jusqu'au retour en grâce de The Hellacopters fin 2016.

***"Supershitty To The Max !" (1996)***

## 20 Thee Hypnotics

Au début des années 90, ce groupe anglais de hard rock psychédélique emprunte sur ses disques différents éléments de The Doors et Who, et sonne sur scène comme un mélange explosif entre MC5 et The Stooges. Iggy Pop lui piquera d'ailleurs pour une tournée un bassiste, Graig Pike, qui meurt peu de temps après. Jim Jones, charismatique chanteur de Thee Hypnotics rejoint plus tard Black Moses, puis Jim Jones Revue, et alimente aujourd'hui le feu avec son Righteous Mind.

***"Come Down Heavy" (1990)***

## 21 The Icarus Line

Si The Stooges n'a jamais pu vraiment s'adapter à Hollywood, un groupe comme The Icarus Line y habite aujourd'hui et a sans doute été le seul à oser reprendre "LA Blues" dans une version thermonucléaire. Torse nu, Joe Cardamone rappelle plus Iggy Pop qu'Anthony Kiedis, et son groupe sort de très bons disques depuis 2001. Le monde ne se rend pas compte de la chance qu'il a d'avoir The Icarus Line, mais ne se rendait pas non plus compte de celle qu'il avait d'avoir The Stooges à l'époque.

***"All Things Under Heaven" (2015)***

## 22 The Imperial Dogs

Emmené par le chanteur et journaliste musical Don Waller, qui vient de mourir en novembre 2016, The Imperial Dogs n'a jamais sorti de disque de son vivant. Originaire de South Bay à Los Angeles, ce gang provocateur de rock and roll overdose dont les membres jouaient sur scène habillés en travestis nazis avec des fouets, a écrit la chanson "This Ain't The Summer Of Love", qui sera remodelée ensuite par Blue Öyster Cult. The Imperial Dogs avait vu jouer The Stooges au Whisky A Go-Go, et l'amour était réciproque.

***"Live ! In Long Beach (October 30, 1974)" (DVD) (2009)***

## 23 Jack Meatbeat & The Underground Society

"Back From World War III" qui constitue le premier et unique album de Jack Meatbeat And The Underground Society, collectif argentin-finlandais avec trois échappés de The Flaming Sideburns, s'apparente à un trip d'acide dont on ne ressort pas indemne. Avec divers emprunts à Jimi Hendrix, Blue Cheer et "High Time" de MC5, c'est d'abord le

# Comment c'est fait

versant "Fun House" qui est exploré ici. Sous une pochette tirée d'une bande dessinée de Guy Peellaert, un bloc massif sans blanc entre les morceaux, festival de riffs hallucinés et de blooze cosmique pour le disque stoogien de la fin des années 90.
***"Back From World War III" (1999)***

## 24 Joan Jett

Au fil du temps, Joan Jett s'est naturellement imposée comme le reflet féminin d'Iggy Pop. Libre de son destin après la dissolution de The Runaways, elle aime plus que jamais le rock'n'roll et a repris "I Wanna Be Your Dog" dans une version

sensuelle qui lui va à merveille, Joan Jett l'avoue sans ambages : "*Iggy et les Stooges doivent être l'un des plus grands groupes de rock américains qu'il n'y ait jamais eu.*" Mieux que Jeanne d'Arc, The Original Riot Grrl a également produit l'album de Germs et largement influencé Babes In Toyland, Bikini Kill et Peaches.
***"Bad Reputation" (1981)***

## 25 Joy Division

L'ennui, le malaise existentiel, la lassitude... Cette histoire qui se déroule à Manchester en 1976 rappelle fort les thèmes du premier

album de The Stooges, sept ans plus tôt aux USA. Avant de se pendre dans sa cuisine avec "The Idiot" sur la platine, Ian Curtis a eu au moins le temps d'enregistrer des titres comme "Insight", "Transmission" ou "Twenty Four Hours", qui sonnent tous comme autant de témoignages d'amour au groupe ayant écrit "I Wanna Be Your Dog". En 2014, Iggy Pop jouera en son hommage quelques morceaux de Joy Division avec New Order.
***"Unknown Pleasures" (1979)***

## 26 The Left

The Left a officié entre 1984 et 1992, une époque reculée où il n'y avait pas d'internet. Il faut attendre 2006 pour que le monde (ou du moins une partie) découvre enfin ce groupe originaire de Hagerstown, bled du Maryland d'où suinte l'ennui complet. Avec une furieuse énergie quasi hardcore, The Left décrit l'environnement sur "Hell",

vanne Lynyrd Skynyrd sur "Redneck 7-11" et insulte la terre entière sur "Fuck It". On note également une reprise fidèle de "TV Eye", avant de se rendre compte que si "*Jesus loves The Stooges*", il aime The Left aussi.
***"Jesus Loves The Left - The Complete Studio Recordings" (2006)***

## 27 Métal Urbain

En avance sur son temps, Métal Urbain s'est formé en 1976. Entre l'électronique austère de synthétiseurs saturés façon Suicide et l'attitude agressive de guitares psychédéliques

évoquant Sex Pistols, le groupe de Paris reprend surtout "No Fun" dès le départ. De Metal Boys en Dr Mix And The Remix, Métal Urbain saura ensuite habilement réactiver la machine. Son approche electro-punk, respectée de Dead Kennedys à Sleaford Mods, fera également quelques émules, de Big Black à The Jesus And Mary Chain en passant par Bérurier Noir, sur toute la planète.
***"Les Hommes Morts Sont Dangereux" (1980)***

## 28 Thee Michelle Gun Elephant

Avec des groupes comme Sheena & The Rockets, 5, 6, 7, 8's ou Guitar Wolf, la scène a toujours été très rock'n'roll au Japon. Soutenue bec et ongles en France par Marc

*Skydog* Zermati, la réponse du pays du Soleil Levant à The Stooges s'incarnait ouvertement dans Thee Michelle Gun Elephant. Formé en 1991, ce groupe à l'intensité punk et pub rock jamais prise en défaut, s'est séparé en 2003 après huit albums intransigeants. Le guitariste Futoshi Abe meurt en 2009, ce qui laisse malheureusement peu d'espoir quant à une éventuelle reformation.
***"Chicken Zombies" (1997)***

## 29 Minutemen

Apparu en 1980 à San Pedro, en Californie, à l'époque post-punk de Gang Of Four et The Pop Group, Minutemen était un trio prolifique composé de trois musiciens qui, à défaut

d'être virtuoses, bottaient sérieusement le cul. D Boon, Mike Watt et George Hurley avaient un son bien à eux, télescopage free rock parfois proche de Captain Beefheart et longue jam *econo*, avec des bouts de morceaux aux éclats jazz-funk métalliques. D Boon meurt dans un accident de voiture en 1985. Après avoir joué aux côtés de J Mascis, Ron et Scott Asheton, Mike Watt remplace Dave Alexander à la basse lors de la reformation de The Stooges en 2003.
***"Double Nickels On The Dime" (1984)***

## 30 Monster Magnet

Classique des bas-fonds, le premier album de Monster Magnet met en garde. "*It's a satanic drug thing... you wouldn't understand*".

Ron Asheton adorait ce groupe space rock américain, précurseur du mouvement stoner, avec une inclination naturelle pour le sexe et les psychotropes. Influencé par Hawkwind, Black Sabbath et The Stooges, dont il livre de stupéfiantes reprises de "1970" et "Gimme Danger", le groupe de Dave Wyndorf a sorti onze albums et poursuit toujours sa passionnante quête psychédélique dans les étoiles.
***"Spine Of God" (1991)***

## 31 Mudhoney

A ses débuts avec Green River, Mark Arm portait des robes et se versait des trucs sur la tête. Dans Mudhoney, le sarcastique chanteur ne se cache plus d'avoir été marqué par Iggy

Pop, et son groupe ne peut qu'admettre avoir autant été traumatisé à ses débuts par The Sonics et Stooges. "Touch Me I'm Sick", plus célèbre titre du gang de Seattle formé en 1998, rappelle d'ailleurs franchement "I'm Sick Of You". Mudhoney reste toujours aussi bon et l'on attend depuis 2013 son dixième album d'oreille ferme.
***"Superfuzz Bigmuff Plus Early Singles" (1990)***

## 32 Nirvana

Pas une histoire de Hollywood, mais plutôt un petit gars de Seattle qui avait dû prendre

les bonnes drogues, et faisait du rock sans empressement en sortant des mélodies jamais insipides. Dès ses débuts, Nirvana reprenait "I Wanna Be Your Dog" de manière totalement chaotique, ce qui lui allait comme un gant. Kurt Cobain avait placé "Raw Power" en haut de son Top 50, Iggy Pop était son idole totale, mais le blondinet trop doué a malheureusement pris "Death Trip" un peu trop au pied de la lettre.
***"Bleach" (1989)***

## 33 The Nomads

Fondé en 1981, le quartette suédois est influencé par The Stooges et MC5, mais aussi par The 13th Floor Elevators, Alex Chilton et The Cramps. Avec aujourd'hui une

quinzaine d'albums virils sous le coude, les rois du garage rock nordique ont eu eux-mêmes une influence primordiale sur la bouillonnante scène

# FILS DE STOOGES

scandinave du changement de millénaire : The Hellacopters, Hives ou Turbonegro. Pas innovant pour deux ronds mais question efficacité, pardon. Longue vie à The Nomads.
***"Hardware" (1987)***

## 34 Pink Fairies

Fondé par trois membres de The Deviants dans la scène psychédélique londonienne, Pink Fairies prend le relais de MC5 et du chaotique "Raw Power" en Angleterre. Après avoir recruté le batteur Twink de The Pretty Things et viré le chanteur Mick Farren, le groupe mêle sous l'impulsion de Paul Rudolph anarchie et érotisme, évoque squats, drogues et musique libre pour délivrer un son rebelle qui influencera profondément Lemmy de Motörhead.

Ça sent la bière dès les premières mesures acoustiques de "Do It". L'essentiel du rock underground anglais, et le punk avant l'heure.
***"Never Never Land" (1971)***

## 35 Queens Of The Stone Age

Ça fait un bail que Josh Homme et ses copains rêvaient d'accompagner Iggy Pop. Après Kyuss, sa formation serrée au son immédiatement identifiable a réinjecté une salutaire dose de sang frais avec son robot rock. Certains appellent aussi ça stoner rock, mais les autres reconnaissent d'abord le son de The Stooges mélangé à celui de Can ou Neu!. Le contrat se voit en tout cas parfaitement rempli avec "Post Pop Depression", qui a repris les choses là où Iggy les avait laissées avec David Bowie, et propulse aujourd'hui tout le monde sur la Lune.

***"Queens Of The Stone Age" (1998)***

## 36 Radio Birdman

Radio Birdman a donné le bâton. Si son premier album était dédié à The Stooges, le groupe haute énergie emmené par la guitare de Deniz Tek et les incantations de Rob Younger se voyait autant influencé par les groupes surf, New York Dolls que par les trois premiers Blue Öyster Cult. Accompagné de Dennis Thompson de MC5 à la batterie, Ron Asheton rejoindra d'ailleurs le groupe pour une tournée australienne sous le nom de New Race. Suivi par une armée de fanatiques à travers le monde, Radio Birdman influencera à son tour *down under* The Henchmen, Celibate Rifles, Powder Monkeys, etc. Plus qu'un groupe hommage à The Stooges — Iggy pensera d'ailleurs embaucher Deniz Tek après la mort de Ron Asheton — Radio Birman joue toujours comme si sa vie en dépendait et vole là-haut, tout là-haut.

***"Radios Appear" (1977)***

## 37 Rocket From The Tombs

Créé en 1974, Rocket From The Tombs était un groupe de Cleveland, dans lequel s'agitaient d'étranges individus, comme le génial guitariste et compositeur Peter Laughner (mort d'une pancréatite suite à des abus de drogue et d'alcool en 1977), mais également David Thomas avant Pere Ubu et Cheetah Chrome avant Dead Boys. Les meilleurs morceaux de leurs futurs groupes, "Ain't It Fun", "Final Solution" ou "Sonic Reducer", sont tous issus du répertoire de Rocket From The Tombs. Le groupe commençait ses concerts avec "Raw Power" et sa musique suburbaine suintait The Stooges par tous les pores de la peau. Depuis la reformation de The Stooges en 2003, RFTT se réunit sporadiquement.

***"The Day The Earth Met The Rocket From The Tombs" (2002)***

## 38 The Saints

Mauvais accent, mauvaises fringues, mauvaise coupe de cheveux, The Saints avaient apparemment tout faux quand ils sont apparus à l'autre bout de la planète. Mais contrairement à leurs homologues britanniques, Chris Bailey et Ed Kuepper n'étaient pas des mauviettes. Avec les racines blues et un goût sûr pour les classiques des années 60, Kid Galahal And The Eternals se transforme en The Saints, et se place instantanément dans la filiation du son de Detroit et de New York Dolls. Sorti juste après le premier Ramones mais avant celui de Sex Pistols, "(I'm) Stranded" s'apprécie comme un shot de rhythm'n'blues proto-punk qu'on se renverrait frénétiquement.

***"(I'm) Stranded" (1977)***

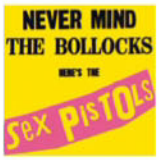
## 39 The Screaming Trees

L'heure du Rock & Roll Hall Of Fame n'a pas encore sonné pour les parrains du grunge. Grands malades des riffs de Ron Asheton et de Toni Iommi, les frères Conner sont pourtant largement aussi significatifs que Pearl Jam. Après la dissolution de Kyuss, Josh Homme avait d'ailleurs rejoint le rock'n'roll transcendantal de The Screaming Trees, qui reprenait volontiers "Real Cool Time" ou "Search And Destroy". Devenu l'un des meilleurs chanteurs contemporains, Mark Lanegan a également repris "Wild Love" de The Stooges sur "Re-Licked", l'album de James Williamson, et allait personnifier dans son ombrageuse carrière solo une remarquable continuité à ses amis prématurément disparus, Kurt Cobain, Layne Staley et Jeffrey Lee Pierce.

***"Dust" (1996)***

## 40 Sex Pistols

Au milieu des années 70, Sex Pistols envoie tout valdinguer, sauf The Stooges et The Heartbreakers de Johnny Thunders, et poursuit la tradition sur la Tamise. S'il n'a sorti qu'un unique album, le groupe publie également celui qui définit l'époque, avec un son plus original que le premier disque de The Clash, et qui tient toujours la route quarante ans plus tard. On s'en bat aujourd'hui les couilles, mais Johnny Rotten pouvait chanter "No Fun" avec l'accent britannique et Steve Jones avait compris comment jouer les accords en boucle de "Down On The Street". Moins de deux ans plus tard, Sid Vicious allait joyeusement massacrer "I Wanna Be Your Dog" et "Search And Destroy", avant de faire un beau cadavre.




***"Never Mind The Bollocks, Here's The Sex Pistols" (1977)***

## 41 Shotgun Messiah

Formé à la fin des années 80, Shotgun Messiah est un groupe de glam metal originaire de Suède, qui déménage rapidement à Hollywood. Ce pendant scandinave de Mötley Crüe et Ratt se distingue alors grâce à un fantastique guitariste, Harry Cody, qui jouera plus tard avec Tom Waits, et un chanteur et bassiste, Tim Skold qui poursuivra dans la veine industrielle du dernier album de Shotgun Messiah et remplacera Twiggy Ramirez dans Marilyn Manson. Sur le EP "I Want More", Shotgun Messiah reprend "Search And Destroy", mais aussi des chansons de Ramones et New York Dolls, et loue mieux que quiconque les mérites de la trilogie Sexe, Drogues et Rock'n'Roll.

***"I Want More" (1992)***

## 42 Simply Saucer

Oh Canada. Formé à Hamilton, dans l'Ontario, en 1973, cet obscur groupe psyché proto-punk était influencé par The Velvet

# Torse nu

Underground, Pink Floyd et le krautrock. Uniquement connu localement lors de sa brève existence, le groupe aujourd'hui révéré par The Fall, Julian Cope ou Guided By Voices allait gagner un statut culte lors de la parution de "Cyborgs Revisited" en 1989. Produite à vif par Daniel et Bob Lanois, la face A est fascinante, avec ses montées d'adrénaline où le fantôme de la wah-wah de Ron Asheton hante des titres comme "Instant Pleasure" ou "Nazi Apocalypse", tandis que la B, une jam space rock en live qui ne va nulle part, donne l'impression de perdre son temps de manière bien remplie.
***"Cyborgs Revisited" (1989)***

## 43 Soggy

En 1978, Soggy envoie depuis Reims un rock déchaîné, limite cinglé, que le quatuor appelle hard wave. Le groupe mixe en fait hard et punk à la Motörhead avec une bonne louche de The Stooges dedans. Torse nu

comme son idole, avec une afro à la Rob Tyner, Beb occupait la scène avec une totale énergie. Le groupe se sépare en 1982, mais son statut culte ne fait que s'amplifier depuis, et la chanson "Waiting For The War", filmée à l'époque pour FR3 Champagne Ardenne, fait forte impression sur internet au vingt et unième siècle. Sorti des salles de muscu et du silence, Beb est réapparu plusieurs fois sur scène avec le super groupe de freaks californien The Shrine.
***"Slog" (2012)***

## 44 Sonic Youth

Formé en 1981, franchement influencé par The Stooges, mais aussi par The Velvet Underground, Glenn Branca et Brigitte Fontaine, Sonic Youth connut un modeste succès mainstream. Le groupe noise expérimental en profite alors pour faire signer Nirvana chez Geffen. Sonic Youth

avait également repris "I Wanna Be Your Dog" dès son premier album. Puisqu'on en est à souhaiter longue vie à la distorsion, il ne faudrait pas oublier le solaire Swans qui revisita la même chanson et officiait dans un registre répétitif similaire.
***"Confusion Is Sex" (1983)***

## 45 Sonny Vincent

Sonny Vincent commence par faire les belles nuits blanches du Max's Kansas City et du CBGB's au milieu des années 70 avec Testors, puis forme d'autres groupes comme Shotgun Rationale. Dans les années 90, Sonny et sa guitare rejoignent le groupe de Moe Tucker, avec Sterling Morrison de The Velvet

Underground, avant qu'il ne s'adjoigne sous son nom et à plusieurs reprises les services de Scott Asheton ou de Steve Mackay avec Spite. Sonny Vincent s'occupe actuellement de sa femme et leur fils, tous brûlés au troisième degré lors d'une explosion de gaz dans leur maison.
***"The Good, The Bad, The Ugly" (2003)***

## 46 S To S

Peu se souviennent de S To S, quatuor belge de raw proto metal, composé de deux frangins et d'une fille, qui moulinait un diabolique hard rock psychédélique entre The Stooges, Hawkwind et les groupes de la NWOBHM.

Avec les riffs monstrueux de Fulvio Cannella, S to S a enregistré dans un studio bâti des propres mains du groupe un album en 1977, tiré à trois cents exemplaires avec quatre couches superposées de guitares fuzz et pédales d'effets faites maison. A redécouvrir urgemment à l'occasion de la réédition de la bête.
***"S To S" (2016)***

## 47 Suicide

A New York, à l'orée des années 70, Alan Vega montre la voix et Martin Rev fait la machine. Certains concerts du duo, en confrontation avec le public de l'époque, rappellent "Metallic KO", tandis que le manifeste studio minimaliste et psychobilly de

Suicide pousse encore un cran plus haut. Si le duo est influencé par Silver Apples et Can, c'est bien un concert du groupe d'Iggy en 1969 qui servit de catalyseur principal à Vega. La boucle sera bouclée lorsque Suicide assurera la première partie de The Stooges en 2010 à Londres.
***"Suicide" (1977)***

## 48 Ty Segall

Influencé par les compilations "Nuggets" et The Stooges, dans la lignée contemporaine de Jay Reatard et de Black Lips, l'hyperactif Ty Segall parle d'evil space rock. Le jeune prodige garage rock californien alterne en

tout cas intelligemment attaques paniques et passages plus pop. Sorti pour la première fois sous le nom de guerre Ty Segall Band, "Slaughterhouse" renvoie ouvertement à "Fun House". Avec un nouvel album annoncé avec John Dwyer, son ami de Thee Oh Sees, Ty Segall reste l'un des mieux placés pour faire avancer le schmilblick.
***"Slaughterhouse" (2012)***

## 49 The White Stripes

A Coachella, en Californie, quand le groupe presque originel s'est reformé en 2003, The Stooges a joué juste après The White Stripes. Jack et Meg ont repris "I Wanna Be Your

Dog" plus d'une fois, et le grand rouge était logiquement pressenti pour produire l'album de retour de The Stooges, mais bizarrement, au dernier moment, Iggy n'a pas senti le truc. Toujours est-il que le livre "Total Chaos : The Story Of The Stooges/ As Told By Iggy Pop" vient de paraître chez Third Man, label et désormais maison d'éditions de Jack White.
***"White Blood Cells" (2001)***

## 50 Wild Child

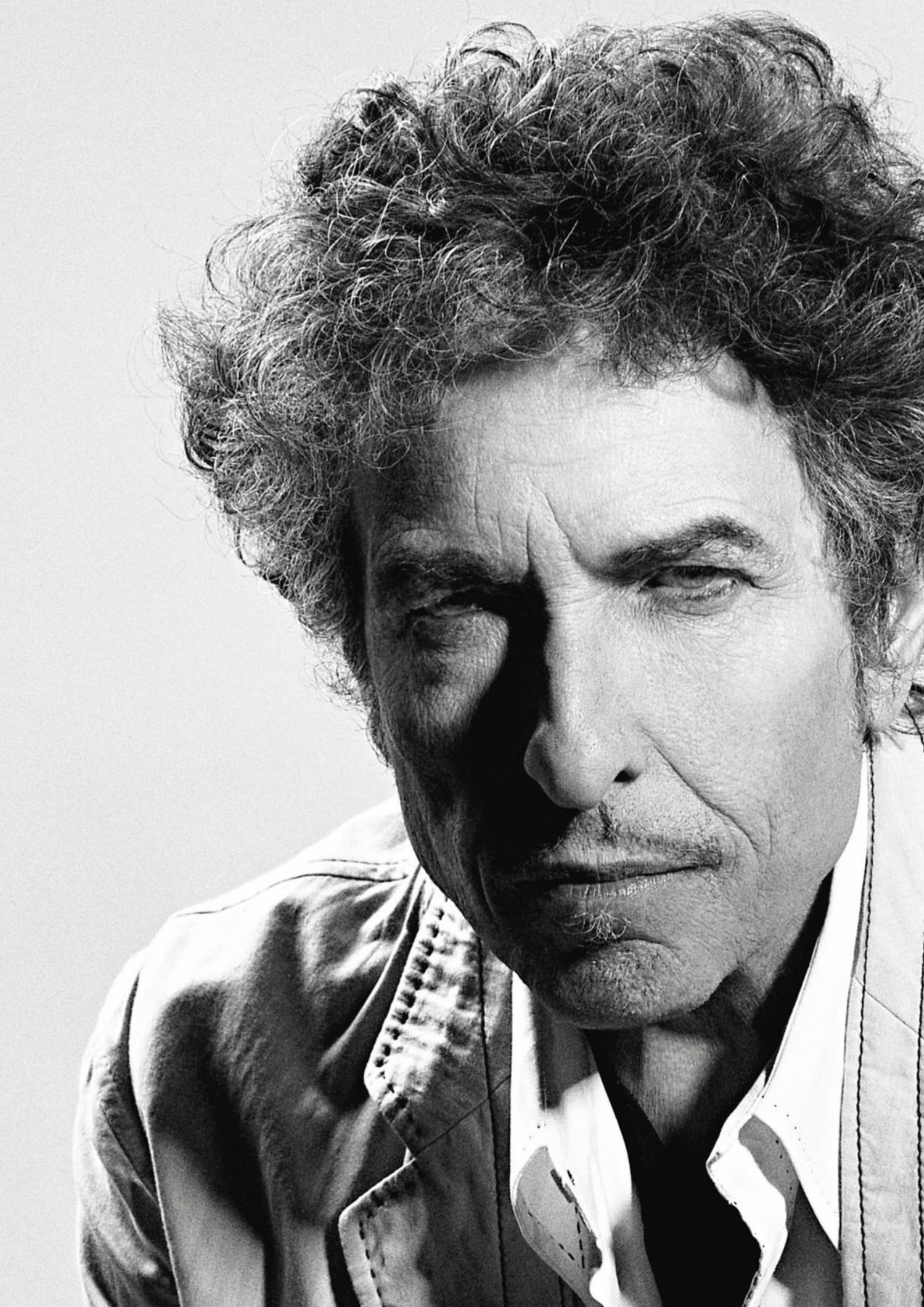
Groupe de Marseille créé en 1975, Wild Child officie dans un heavy punk psychédélique sauvage entre The Doors et Led Zeppelin fondu aux sons de Detroit. Le groupe enregistre "Stooge Face", un 45 tours qui parle de lui-même. Après des premières parties d'Iggy Pop et de Richard Hell,

plusieurs passages télé et deux albums, "Death Trip" et "Speed Life O'Mind", Wild Child se sépare en 1986, avant de réapparaître à l'occasion de la sortie de son troisième album, "The Next Decline", paru trente ans après l'enregistrement. Parmi les autres groupes français les plus outrageusement stoogiens, il faudrait également citer Dum Dum Boys, Cherokees, TV Killers, etc.
***"Speed Life O'Mind" (1984)***

## 51 Mention spéciale à David Bowie

Bah oui, Bowie a eu une influence déterminante sur le punk, attirant l'attention avant tout le monde sur The Velvet Underground ou William Burroughs. Mais The Man Who Sold The World a été aussi l'un des premiers à aimer The Stooges, au point de vouloir oser se mêler

du dernier volet de la trilogie. S'influençant ensuite mutuellement, David Bowie et Iggy Pop habiteront et tourneront ensemble, s'échangeront les chansons ou figureront sur les disques l'un de l'autre. Aux dernières lueurs du vingtième siècle, David Bowie rendra un brillant hommage aux années "Raw Power" avec la fantastique chanson "The Pretty Things Are Going To Hell".
***"Hours" (1999)*** ★



## Que d'exigences !

# DYLAN, LE NOBEL ET NOUS

Décerné le 13 octobre dernier, le prix Nobel de littérature a engendré quelques objections. Robert Zimmerman ne serait pas un écrivain ? Il est beaucoup plus que ça répond cet article.

PAR PATRICK EUDELINE

**Pour moi, les choses sont claires. Littérature ? Vous avez dit littérature ? Il n'est pas un écrivain digne de ce nom, depuis les sixties, qui n'ait été influencé, au moins par rebonds, par Bob Dylan. L'homme a changé la façon d'écrire, popularisé une approche, un jeu avec les mots qui, avant lui, n'appartenaient qu'aux beatniks ou à leurs ancêtres surréalistes. La contre-culture des sixties a tout balayé sur son passage. Et le maître d'œuvre en était Dylan. Donc, le débat de savoir si cet homme méritait le Nobel… Pour moi, les Finkielkraut, qui a osé parler de "*déclin de la culture*" (ah ! ces anciens maos ! ils ne changeront jamais — n'ont jamais pu piffer le rock !), Luc Ferry, Pierre Assouline, Stephen King en Amérique, qui se sont élevés contre, n'ont montré que leur balourdise et leur ignorance, voire leur jalousie (c'est flagrant de la part de bien des écrivains américains, qui ont tweeté leur énervement).**

*Mais comment, il n'écrivait que des chansons ? Ce n'est pas un écrivain !* Voilà en gros l'argument. Sans même rappeler à ces braves gens que toute poésie, à l'origine, était chantée — *"les textes d'Homère comme de Sapho*, a dit Sara Danius, *étaient destinés à être déclamés ou chantés en public."* Pareil pour ceux de Dylan. Voilà la pertinente réponse suédoise — on a envie de leur dire... Personnellement, j'ai écrit des chansons, des articles, des romans, justement, dans ma vie. Et le plus délicat, le plus difficile, c'est bel et bien l'Art de la chanson. Plus que le roman, plus que la poésie sans but musical. Pieds, assonances internes, rimes, concision. Que d'exigences ! quand le roman peut prendre son temps et ses aises, serpenter, s'asseoir et louvoyer. Une grande chanson : qu'il s'agisse de "Jeff", de "Friday On My Mind", de "Like A Rolling Stone" ou de "Penny Lane", c'est l'absolu. Cela m'épate plus que l' "Ulysse" de James Joyce.

Alors quand Stephen King écrit : *"Ce prix Nobel de littérature décerné à Dylan, c'est une plaisanterie"*, on a envie de rétorquer à ce pourtant fan des Ramones... : oui, qu'il en écrive une, tiens. Pour voir. Quand on demandait à Dylan un avis sur la valeur de ses chansons, il rétorquait, il est vrai, au milieu d'autres bêtises et louvoiements : *"Euh... certaines font deux minutes et demie, d'autre plus."* De là à statuer comme Stephen King que *"même lui pense que c'est une plaisanterie"*... Mais qu'est-ce qu'il en sait, de ce que pense Dylan ? Qui peut savoir ce que pense un type qualifié de prophète, gourou absolu, dès l'âge de ses vingt ans, dont on fouilla les poubelles pour mieux le comprendre ? La seule réponse digne est de s'en sortir par une pirouette. Et Dylan a toujours procédé ainsi, ce roi du sarcasme. Accepter le Nobel tout de suite, remercier, cela aura été pédant et quelque peu ridicule. Il en eut l'évidente conscience. Dylan, pardonnez-lui, est un peu plus fin que cela. En faisant le mort, en laissant planer le doute, en ne l'acceptant pas en personne, c'est une manière pour lui de concilier l'impossible. De ne pas le refuser, ce satané prix, tout en le refusant.

Photo William Claxton/ Archives Rock&Folk/ DR

**Après cela, savoir si Dylan devait recevoir ce Nobel... C'est un vieux débat.** Aussi caduque que le mot qu'il sous-entend ; *récupération*. Une vieille lune gauchiste et hippie. Une façon de crier : *"De quoi je me mêle ?"* à cet ordre établi qui sait bien que pour désamorcer une bombe culturelle, la meilleure façon est bien évidemment de l'envoyer au musée. Qui peut sembler obsolète quand Iggy, Lou Reed, Patti Smith et qui sais-je encore, sont Chevaliers de l'ordre des Arts et des Lettres sans que cela ne touche personne, quand le punk comme Warhol/ Velvet Underground sont au musée. Alors, un Nobel de littérature ?

Cela est presque bon signe que Dylan suscite encore de tels cris d'orfraie. On n'en a pas tant entendu quand Svetlana Aleksievitch, Herta Müller ou Tomas Tranströmer, Imre Kertész, ou encore Orhan Pamuk, José Saramago, Yasunari Kawabata et tant d'autres depuis 1901 ont été prix Nobel de littérature. Une longue liste d'artistes mineurs et de joyeux inconnus, ou quasi. En fait de la longue liste d'élus, je ne connaissais que Günter Grass, Modiano, Le Clézio, Pablo Neruda, Soljenitsyne, Pinter, de rares autres encore... Une poignée sur plus d'une centaine d'élus. Et quand on examine la biographie de tous ces braves gens, on trouve, donc, Soljenitsyne et des gens de théâtre comme Harold Pinter. Des personnalités qui ne sont pas connectées directement au roman ou à la poésie. Le prix Nobel en dit beaucoup sur son époque.

Il est décerné en fonction des valeurs de celle-ci. Ecrivains du tiers-monde à l'œuvre et à la notoriété quasi confidentielles, politiques. Du *politiquement correct*. Il a beau vendre dans le monde entier et en influencer plus d'un, jamais cette académie là n'élirait un Houellebecq, par exemple. Trop sulfureux.

Mais bon, il a fallu attendre Bob Dylan pour que les esprits s'échauffent. C'est bien d'honneur, oui. Et après tout, l'argument *"ce n'est qu'un rocker ! il ne mérite pas un prix aussi sérieux"* (s'il faut résumer) nous rajeunit tous et rend au rock un peu de sa pertinence.

Il est vrai, aussi, que ni Dylan ("Tarantula " ! cette purge), ni John Lennon ("In His Own Write", oui), ni Gainsbourg ou même Gérard Manset, tiens, n'ont su créer de romans à la hauteur de leur œuvre chantée. En revanche, Ray Davies et Elliott Murphy y sont arrivés. Et alors ? La littérature, c'est roman et poésie. La chanson n'est pas de la poésie ? La poésie n'est pas de la littérature ? Aujourd'hui, comme le disait Jim Morrison avant de changer d'avis *("je suis un poète !")* et de s'exiler en France, cela ne sert à rien d'écrire de la poésie. Tout le monde s'en fout. Cela fait cinquante ans au bas mot que la seule poésie utile est celle qui se chante. C'est très con de dire que Rimbaud ou Baudelaire, s'ils avaient vécu de nos jours, auraient fait des groupes de rock et écrit des chansons. C'est très con, mais c'est probablement vrai.

**L'histoire, donc. Après le 13 octobre, jour où fut décerné le prix et pendant deux semaines, Dylan n'émit aucune réaction,** négligeant même de dire s'il acceptait le prix ou s'il le refusait, n'y faisant aucune allusion sur scène... Le prix et les 900 000 euros qui l'accompagnent.

Le Nobel — gag — ne réussit même pas à se procurer son 06, Per Wästberg, haut responsable membre éminent de ladite académie, qualifie l'attitude d' *"impolie et arrogante"*.

Il faut attendre le 28 octobre pour que, dans une interview avec un quotidien anglais, Dylan lâche enfin que oui, il accepte le prix, bien qu'il soit assez étonné par tant d'honneur. *"Après tout, il fallait bien que j'écrive des mots pour avoir un truc à chanter."* Faux modeste...

Le même jour, on s'en doute, l'Académie Nobel, soulagée, relaie l'information. Oui, il a accepté ! Alléluia ! Ah, zut, ça c'est Cohen. Qui, lui, écrivait aussi des romans.

## Cela est bon signe que Dylan suscite encore de tels cris d'orfraie

Deux jours après, Dylan leur envoie une lettre. Il accepte, mais ne fera pas le voyage pour la remise officielle du prix en décembre. *"Trop occupé"* ? Il n'avait, de fait aucun engagement prévu pour la période. Obligeamment, l'Académie répond qu'il n'y avait là aucun problème, que le lauréat était seulement tenu de faire une lecture dans les six mois suivant l'annonce du prix. En rappelant que, jusque-là, tous les élus, même l'agonisant Harold Pinter, Alexandre Soljenitsyne qui avait peur de quitter la Russie, ou la fort controversée et confidentielle Elfriede Jelinek, une Autrichienne provocatrice, étaient toujours titulaires de leur prix, même s'ils ne s'étaient pas déplacés. Le prix les attend toujours, avec le chèque.

**Non, les seuls à avoir vraiment refusé le prix restent Sartre en 1964...** et VS Naipaul qui négligea même de les prendre au téléphone, laissant sa femme répondre.

Dylan après tout, n'aura fait que jouer au chat et à la souris avec eux pendant deux semaines. Prenant soin de cacher son téléphone et de se rendre invisible à leurs yeux.

Tout ça pour finalement accepter ?

En fait, Dylan devait avoir conscience de la vacuité de telles récompenses. En agissant ainsi, il rappelait au monde son côté imprévisible, beatnik et rebelle. On peut l'imaginer. Et il renvoie dans les cordes une Académie Nobel qui n'avait probablement pour but que de *rajeunir* son image, de s'assurer un coup médiatique. Ce qui est, quelque part, une mission parfaitement réussie.

Et contrairement à ce qui fut annoncé ici et là, ce n'est pas Dylan qui a *"envoyé"* Patti Smith à Stockholm à sa place...

Et aujourd'hui, s'il veut toucher l'argent, Dylan *doit* encore à l'Académie une lecture. Ou une chanson. Le prix est accepté, certes, mais — cérémonie avec la Patti ou pas — officiellement personne n'est venu chercher le foutu prix. Enfin, pas Bob Dylan.

En fait, l'Académie avait demandé dès septembre à la Patti de *"faire quelque chose"* pour la cérémonie future de décembre. A un moment où le lauréat n'était en principe pas encore choisi. On peut certes imaginer qu'en demandant à Patti Smith, les éminents membres de l'Académie avaient une idée derrière la tête. Et que Dylan était déjà un favori secret...

Mais quand Patti Smith accepte, elle n'en sait rien.

**Patti a fait son job. Choisissant évidemment une chanson de Dylan,** "A Hard Rain's Gonna Fall" qu'elle interpréta, toutes larmes dehors, accompagnée par un grand orchestre. On en est là. Certains avancent que Dylan est très malade, épuisé par ce *Never Ending Tour* qui le vit même abandonner la guitare et chanter souvent comme un corbeau défait, incapable de *passer* les notes les plus simples. Pas question qu'il se montre ainsi. Mais l'Académie Nobel est ferme : il lui doit un déplacement. En principe dans les six mois.

Qu'à cela ne tienne. Aux dernières nouvelles, Dylan vient finalement d'annoncer qu'il fera probablement un tour au printemps chez ces Suédois qui l'attendent aussi immodérément. ★

Photo The Asahi Shimbun/ Getty Images

En larmes, Patti Smith interprète “A Hard Rain’s Gonna Fall” avec un orchestre classique

Portes du Soleil Ski & Bike

PRÉSENTENT

# SAVE THE DATE

7E ÉDITION

# ROCK THE PISTES FESTIVAL

## 19 AU 25 MARS 2017

| | |
|---|---|
| MATMATAH | LE 19 MARS À MORGINS |
| CHINESE MAN | LE 20 MARS À CHÂTEL |
| RAG'N' BONE MAN | LE 23 MARS À AVORIAZ |
| CARAVAN PALACE | LE 24 MARS À LES GETS-MORZINE |
| JULIAN PERRETTA | LE 25 MARS À CHAMPÉRY-LES CROSETS |

MORZINE, VILLAGE D'ACCUEIL 2017

pamplemousse.com - Crédit photos : Les Portes du Soleil - JF Vuarand, Matthieu Vinit, Fotolia.

## WWW.ROCKTHEPISTES.COM

Partenaires majeurs

RTL2 LE SON POP-ROCK

Partenaires officiels

estimprim · JeanLain · ROSSIGNOL · SOLAR · AIR-GLACIERS · Mont Blanc Hélicoptères · BLUGEON · sikkens Peintures du groupe AkzoNobel

Partenaires institutionnels

haute savoie le Département · Les stations du SKI · Valais · Loterie Romande www.entraide.ch · sacem

Partenaires médias

digitick.com · rock&folk

Kronenbourg SAS

ABONDANCE, AVORIAZ, CHÂTEL, LA CHAPELLE D'ABONDANCE, LES GETS, MONTRIOND, MORZINE-AVORIAZ, ST JEAN D'AULPS

CHAMPÉRY, MORGINS, TORGON, VAL-D'ILLIEZ-LES CROSETS-CHAMPOUSSIN

## Passage de flambeau

# Childish Gambino

### "AWAKEN, MY LOVE !"

*GLASSNOTE/ CAROLINE INTERNATIONAL*

Autant prévenir tout de suite : nous ne sommes pas prêts. Impossible de *prévoir* un ovni aussi improbable, brillant, à la fois classique et avant-gardiste comme celui que propose ici Donald Glover *alias* Childish Gambino. Multi-talents, Glover est acteur, compositeur, musicien, réalisateur, rappeur, petit génie. Auteur à 23 ans pour la série comique "30 Rock", il en a désormais 33. On le verra dans le prochain reboot de l'homme araignée "Spider-Man : Homecoming" et il sera Lando Carlissian en 2018 dans le spin-of de "Star Wars" consacré à Han Solo. Mais là, dans cette collection de onze morceaux sous jaquette techno tribale, Gambino Glover se pose en héritier de George Clinton. Pas moins. On comprend qu'on a affaire à du très lourd dès les premières mesures de "Me And Your Mama", cette douce mélodie qui semble sortie d'une boîte à musique pour se transformer au bout de trente secondes en une ritournelle chantée par des anges, puis après deux minutes en P-funkerie hendrixienne aux chœurs clintoniens. *"Je suis amoureux quand on fume cette la-la"* : tels sont les premiers vers de ce single ouvrant l'album et se référant à la marijuana en utilisant un mot d'argot aussi poétique que musical. Cette voix brisée qui surnage au-dessus d'un magma groovy appuyé par une impitoyable rythmique donne soudain envie de monter le volume jusqu'à des sphères déraisonnables. Tout au long des presque 50 minutes de cet album délirant, on survole un paysage fait de psyché soul et de tourneries funky. Pas de machines à sampler, d'Auto-Tune ou de séquences robotiques dans ces habiles compositions, non : de simples musiciens de talent qui jouent comme si leur vie en dépendait les titres écrits par Donald Glover et son fidèle acolyte Ludwig Goransson.

L'intro de "Redbone" est du pur Parliament/ Funkadelic avec une touche de R&B. Ça tombe bien : Gambino y sample un échantillon de "Good To Your Earhole", titre obscur de Funkadelic tiré de l'album de 1975 "Let's Take It To The Stage". Sur "California", un des morceaux les plus solaires du disque, la voix trafiquée de Donald trompe l'auditeur en lui faisant croire qu'il va écouter de la trap décadente, puis glisse une tournerie mutante où la basse énorme de Ludwig dirige le jeu, suivie de la guitare chirurgicale de Ray Suen. La performance vocale rythmée sur des arrangements équilibristes achève de faire de cette fausse ode au Sunny State un des joyaux de l'album. Parfois, Glover calme le jeu et pousse sa voix dans les aigus sur des rythmiques plus alanguies. De la soul psychédélique revue et corrigée par Art Of Noise ou quelque chose d'approchant, comme ces splendides "Terrified" et "Baby Boy". Il n'y a pas ici une once de revival, on est dans un passage de flambeau entre les générations, pas dans la contemplation du passé. Gambino a quasiment abandonné le rap dans ce nouvel album, qui marque une rupture après "Camp" et "Because The Internet". "The Night Me And Your Mama Met" est comme une version 2017 de "Maggot Brain", en plus bref mais aussi décalé/ décalqué. Gros consommateur d'herbe, Donald Glover n'oublie pas de chanter juste, atteignant des sommets d'émotion avec "Stand Tall", à l'habillage léger et qui démarre avec un couplet déchirant avant de traverser plusieurs styles pour conclure l'album six minutes plus loin, dans un feu d'artifice funk puis un stop brutal presque en milieu de jam, après une promenade dans le monde de Childish Gambino. Visite très fortement recommandée.

✪✪✪✪

**OLIVIER CACHIN**

**PISTE AUX ETOILES** ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

# Disques pop rock

## King Gizzard And The Lizard Wizard

**“ Flying Microtonal Banana”**

*HEAVENLY/ PIAS*

Sous la direction du chanteur/ guitariste/ flûtiste/ compositeur Stu Mackenzie, King Gizzard And The Lizard Wizard enchaîne à un rythme effréné concerts à l’énergie communicative et enregistrements. Après les premiers EP et singles autoproduits, entre 2012 et 2016 se sont ainsi succédé huit albums dont des pépites telles que “I’m In Your Mind Fuzz”, “Paper Mâché Dream Balloon” et “Nonagon Infinity”, qui ont fait connaître le groupe hors de l’Australie. Les sept musiciens ne comptent pas s’arrêter là puisque “Flying Microtonal Banana” est annoncé comme le premier volet d’une suite de cinq albums prévus pour 2017. Qualifiée alternativement de garage

rock, de psychédélique, de folk-rock, d’expérimentale, leur musique est un peu tout cela à la fois variant au gré de l’inspiration du moment. Mais cette fois-ci, bien qu’ils en réfutent souvent le terme, les neuf morceaux de “Flying Microtonal Banana” sont psychédéliques sans être une pâle resucée. Et même un grand moment de psychédélisme motorik. Portés par le beat frénétique, hérité du krautrock, des deux batteurs, Michael Cavanagh et Eric Moore, les trois guitares, la basse, l’harmonica et un hautbois turc, la zurna, entrelacent leurs sonorités en des arabesques aux motifs orientaux dont l’effet est renforcé par l’utilisation d’un microtonal, un micro-intervalle musical, installé sur tous les instruments. “Melting”, “Open Water”, “Billalong Valley” et “Anoxia” en sont de parfaits exemples. Les voix de Mackenzie, Ambrose Smith et Cook Craig apportent l’indispensable touche pop et onirique pour que l’ensemble des titres accroche instantanément l’oreille. Du grand art, en attendant la suite. ✪✪✪✪

**PHILIPPE THIEYRE**

## Thee Oh Sees

**“An Odd Entrances”**

*CASTLE FACE/ DIFFER-ANT*

S’il est avare en interviews, John Dwyer ne l’est certainement pas en chansons. Après un formidable album en début d’année qui avait agi comme une véritable cure de jouvence pour le groupe (on restait sur deux albums moyens, avec un personnel aussi incertain que les directions multiples prises par le groupe), Dwyer a enfilé son chapeau de Père Noël pour nous offrir un supplément de krautrock. Nous étions nombreux à avoir apprécié “A Weird Exits”. Bonne nouvelle, le groupe nous ressert sur “An Odd Entrances” une louche de la même potion magique, issue des mêmes séances d’enregistrement. Attention, pas d’embrouille mercantile ici : le groupe propose des titres qui n’avaient pas été retenus pour “A Weird Exits”, non pas en raison de leur médiocrité mais parce que la sélection qui a abouti à cet album exigeait une certaine cohérence stylistique. “An Odd Entrances”, dont le titre reflète celui de son prédécesseur, vient ainsi en contrepoint de “A Weird Exits”, comme la seconde partie d’un diptyque qu’il convient d’envisager comme une œuvre unique. Un peu comme ce qu’avait fait Radiohead sur “Kid A”/ “Amnesiac”, avec un album plus animé que l’autre mais une filiation thématique indéniable. Avec sa pochette qui évoque “Meddle”

de Pink Floyd, “An Odd Entrances” est un disque apaisé, impressionniste, empli d’instrumentaux cosmiques aux rythmes chaloupés façon Can — tel “Jammed Exit” et “Nervous Tech (Nah John)”, dans lesquels le fait d’avoir deux batteurs prend toute sa mesure — au milieu duquel Dwyer gratifie d’une ou deux belles mélodies pop délicates (“The Poem”). C’est le 18e album du groupe, on connaît peu d’artistes aussi pertinents après un tel chemin. ✪✪✪✪

**ERIC DELSART**

## Brian Eno

**“Reflection”**

*WARP*

Un défi pour l’apprenti pigiste : chroniquer en mille sept cents signes un disque d’un seul morceau (qui lui donne son titre), lent (pas un son percussif à l’horizon), instrumental, sur un accord (enfin, deux...), dont les notes de la mélodie, jouée au synthé ultra-réverbéré et *delayé*, sont souvent espacées de beaucoup de secondes. Dans le cas d’Eno, on peut certes écrire plusieurs fois son nom complet (Brian Peter St John de la Salle Eno), ça remplit bien. Ou raconter sa carrière qui ne tient qu’à un fil que le propagateur de l’ambient tend entre ses projets, divers et pas toujours en solitaire, depuis qu’il a publié “(No Pussyfooting)”, en 1973. On pourrait aussi se contenter de paraphraser l’argumentaire joint à ce vingtième opus de musique dite

*“générative”*, issu de systèmes qu’il a créés, au déroulé aléatoire. Voici le disque qui est sorti de ses machines lorsque Eno a pressé les boutons *play* et *rec*. S’il avait appuyé dessus à un autre moment, l’album aurait été différent. Il a beau avoir composé de superbes chansons (qu’il a interprétées sur des disques de pop déjantée — “Here Come The Warm Jets” pour n’en citer qu’un), c’est lorsque ses bidouilles expérimentales remplissent l’espace que ce concepteur sonore prend son pied. Pas fou, Eno collabore régulièrement avec bien plus gros que lui (U2, Coldplay) afin de s’assurer que ses épinards seront bien beurrés. Libéré des contraintes, il peut alors s’adonner à cette musique que d’autres que lui vendraient encore moins bien. Certains la comparent au supplice de la goutte, mais elle est en vérité fort agréable. Car Eno est un génie. On aurait pu commencer et finir par ça, mais ça n’aurait fait que seize signes. C’était à la fois trop et pas assez. ✪✪✪

**JEROME SOLIGNY**

## Ty Segall

**“Ty Segall”**

*DRAG CITY/ MODULOR*

Ces dernières années ont été assez riches pour Ty Segall, qui a profité de son aura et de sa créativité débordante pour assouvir quelques fantasmes. On a ainsi eu droit à un double album solo, un trip heavy-psych à la batterie avec Fuzz, un disque punk abrasif avec GØGGS et un album schizophrénique dissonant (“Emotional Mugger”) où il tentait de s’éloigner de son identité (jusqu’à masquer son visage sur scène). Ceci évacué, l’artiste semble vouloir prendre un nouveau départ en offrant son nom comme titre à son nouvel album, comme à ses débuts en 2008. “Ty Segall” est ainsi un disque où il est beaucoup question de liberté et même de libération dans les thématiques, mais au son familier. Difficile aujourd’hui de comparer Ty Segall à qui que ce soit. En fait ce serait plutôt l’inverse : son influence est telle aujourd’hui sur la scène garage que l’expression *à la Ty Segall* est utilisée pour décrire les nombreux artistes ayant une approche faite de guitares saturées, de riffs lourds et de rythmes lancinants entrecoupés de ruptures imprévues. C’est ce que fait le musicien ici sans pour autant s’auto-parodier. “Ty Segall” est une synthèse de ce qu’il sait faire de mieux : des chansons punk urgentes (“Thank You Mr K”), des ballades folk-rock habitées (“Talkin’ ”), des scies

heavy (“Break A Guitar”). Au milieu de ces réjouissances, on trouve une épopée glam de 10 minutes intitulée “Warm Hands (Freedom Returned”), sorte de suite à “Reverse Shark Attack” dans laquelle le groupe se lance dans plusieurs mouvements avec une virtuosité époustouflante. Alors qu’il ne se passe pas un mois sans qu’on ne pleure des icônes du passé, apprécions enfin ce que le présent nous offre et félicitons-nous de vivre à l’heure de Ty Segall. ✪✪✪✪

**ERIC DELSART**

## "The Musical Mojo Of Dr John"

**"Celebrating Mac & His Music"**

*CONCORD/ UNIVERSAL JAZZ*

Célébrer un musicien *de son vivant* ressemble plutôt à une bonne idée par les temps qui courent. Malcolm *Mac* Rebennack *alias* Dr John, 76 printemps, a gravé ses premières notes sur disque voilà soixante ans et, s'il s'était contenté d'enluminer ceux des autres, sa place dans les manuels d'histoire serait déjà assurée. Mais l'homme a lui-même présidé à une grosse vingtaine d'albums solo, rarement moins qu'excellents, et s'il incarne aujourd'hui le grand prêtre (vaudou) de la Nouvelle-Orléans, il a aussi largement transcendé cette étiquette. Pour s'en convaincre, on notera sur cet hommage live fomenté par Don Was (déjà derrière ceux, aux petits oignons, servis à Levon Helm, Gregg Allman et Skynyrd), les présences

de stars de la Big Easy, certes (Allen Toussaint, deux Meters, les frères Neville...), mais aussi de l'americana (Jason Isbell, Ryan Bingham), des jam bands (Widespread Panic, Warren Haynes pour un "You Lied" tonitruant), ou de ce rock dit classic, via Bruce Springsteen (qui sort son phrasé le plus funky sur "Right Place, Wrong Time") ou John Fogerty. Le backing band est de premier choix et assure le liant entre chaque invité (le Stones Chuck Leavell y reproduit les parties de piano de Dr John, qui fut son mentor), le Dirty Dozen Brass Band assure le déluge de cuivres indispensable et le répertoire pioche autant dans les reprises associées à Mac que dans ses propres compositions. Tout est d'une musicalité exquise, le groove du feu de Dieu, et le maestro himself conclut l'affaire avec, notamment, "I Walked On Gilded Splinters", fascinant morceau qu'il réinvente année après année, inextinguible chercheur de l'alchimie ultime. ✪✪✪✪

**BERTRAND BOUARD**

## Foxygen

**"Hang"**

*JAGJAGUWAR*

On les croyait cuits, scotchés dans une dimension vaseuse après un acide de trop. Tout avait pourtant parfaitement commencé. Un premier album impec, qui piochait dans du lourd, Stones & Kinks. Le deuxième, plus rétro-classique que MGMT, plus raffiné que Mikal Cronin, confirmait les espérances. On l'a alors trop dit : l'avenir de ces jeunes prodiges sera éclatant. Résultat : les melons de Sam France et Jonathan Rado ont implosé. Leur troisième album, "... And Star Power" ? En roue libre, encore plus auto-indulgent que le dernier MGMT, rempli de jams psyché à faire passer Syd Barrett pour un artiste ultra-formaté. Ouf : "Hang" revient à leurs fondamentaux : mélodies, songwriting, vraie production. Une production carrément maousse, qui louche sur le son Muscle Shoals. En plus d'un orchestre symphonique de 40 musiciens, des amis viennent contribuer à l'affaire : Steven Drozd (The Flaming Lips), Matthew E White, et un groupe que Rado soutient activement : The Lemon Twigs, qui jouissent désormais du buzz que Foxygen a lui-même connu. Influences ? "Born To Be With You" (le Dion produit par Phil Spector), "Phantom Of The Paradise" (Paul Williams), le Bowie cabaret-pop de 1967, un Harry Nilsson qui virerait soul (et non saoul), et bien

sûr les splendides comédies musicales seventies des Kinks. L'idée, c'est de développer du grandiose dans un format raisonnable, rendre glam et mélodramatique le music-hall, s'en tenir à quatre minutes mais, grâce à des arrangements flamboyants, rebondir sur plusieurs mélodies dans une même chanson. Rebondir, c'est ce que fait Foxygen avec "Hang". Son avenir semble de nouveau éclatant — faut juste qu'il soit pas au courant. ✪✪✪

**BENOIT SABATIER**

## Michael Chapman

**"50"**

*PARADIZE OF BACHELORS*

Il fallait être gonflé, en 1970, pour intituler son deuxième album "Fully Qualified Survivor". Michael Chapman n'avait alors que vingt-neuf ans. Son label s'appelait Harvest, le disque était produit par Gus Dudgeon et on y entendait un certain Mick Ronson à la guitare branchée. La légende, falsificatrice mais souvent plus belle que la réalité, prétend que c'est "Fully Qualified Survivor" qui a donné à David Bowie l'idée de requérir les services du tisseur blond et d'en faire... une *Araignée de Mars*. Quarante-sept ans plus tard, ce folker anglais qui a poussé son style d'encordeur racé dans d'improbables retranchements prog publie ce qui n'est pas loin d'être son cinquantième album (en comptant large, même les encyclopédistes s'y perdent). Et "50",

censé célébrer un demi-siècle passé sur la route, est une tuerie absolue. Un disque *ovniesque* à base de sèches (les guitares, pas les céphalopodes) de la part d'un feu même pas furieux que la jeune garde (comparée à lui : Lucinda Williams, Thurston Moore, Gaz Coombes...) a raison d'adorer. Enregistré avec une bande d'Amerloques voués à sa cause, "50" donne à Chapman l'occasion de revisiter des perles rares de son répertoire et d'y ajouter quelques petites finaudes dont cette "Money Trouble" qui, mieux qu'un discours chiant, synthétise les hauts et les bas d'une carrière en dents de requin. Dans le genre compo prodigieuse à faire passer celles de la concurrence directe pour des jingles de pub, "The Prospector" (enregistrée pour "Life On The Ceiling" en 1979) se pose toujours là, entre les esgourdes. Vouloir l'en déloger, ce sera la première connerie de l'année. Après les Stones, jamais aussi bons que lorsqu'ils voient bleu, cet autre jeune homme qui dédie son album à *"ceux qui ne sont pas allés aussi loin"*, dégoupille 2017 en renaissant, sans être mort avant. Ça *ch-ch-ch-change*. ✪✪✪✪

**JEROME SOLIGNY**

## The Flaming Lips

**"Oczy Mlody"**

*BELLA UNION / PIAS*

Wayne Coyne a tout pour être heureux. Ses Flaming Lips existent depuis 1983 : une telle longévité, sans tomber dans la lose, relève aujourd'hui du miracle. Son groupe a remporté trois Grammy Awards. Une carrière admirable : traverser les décennies et les modes en restant à la fois dans le coup, en enregistrant la musique qu'ils veulent, des disques exigeants et applaudis. Chapeau. Plein de people se sont précipités pour jouer avec eux, de Justin Timberlake à Henry Rollins, en passant par leur zélatrice numéro un, Miley Cyrus. Pour Wayne et ses Flaming Lips, la vie est belle. Et puis les voilà qui nous pondent un album totalement dépressif, "Oczy Mlody". Pourquoi pas : tristesse et beauté font souvent bon ménage — les exemples ne manquent pas : "My Dark Places" (Television Personalities), "Here, My Dear" (Marvin Gaye), "Flyin' Shoes" (Townes Van Zandt), "LC" (The Durutti Column), "Music For A New Society" (John Cale)... Mais non : "Oczy Mlody", c'est du dépressif assommant, rarement émouvant. Sur des nappes électroniques informes, Wayne Coyne geint plus qu'il ne chante. Du trip-hop plaintif : aux abris, au lit. A première écoute, donc : un album raté et suicidaire. Parce qu'il s'agit des Flaming Lips, on s'accroche, remet vingt fois le

disque. Deux morceaux, dans un style "A Saucerful Of Secrets" contemporain, finissent alors par sortir du lot : "Almost Home (Blisko Domu)" et "One Night While Hunting For Faeries And Witches And Wizards To Kill". Mais qui va prendre le temps en 2017 de se cogner plusieurs fois en entier un album si rabat-joie ? Coyne a finalement une bonne raison de ne pas être heureux : son "Oczy Mlody" a tout pour lui flanquer le bourdon. ✪✪

**BENOIT SABATIER**

# Disques pop rock

## Luke Elliot

**"Dressed For The Occasion"**

*NAME MUSIC/ LA BALEINE*

Il est des personnes qui n'ont qu'à être au bon endroit au bon moment, et celles qui doivent empaqueter quelques affaires dans un sac à dos même pas en carton pour s'en aller quérir de haute lutte à l'autre bout du monde les quelques lambeaux de reconnaissance qu'on leur refuse ailleurs. C'est un peu le cas de Luke Elliot qui, à l'exception d'un seul titre enregistré dans son New Jersey natal, a dû bouffer de la route en classe économique afin de finaliser son premier album dans la bonne ville norvégienne d'Alden, à la frontière avec la Suède. Ce n'est pas une trotte aisée ; d'autant plus que l'instrument de prédilection du bonhomme étant le piano de concert, ce n'est ni facile à glisser dans un sac à dos ni évident à dissimuler à la sagacité d'un contrôleur

de train. Réalisé par le spécialiste du mur de son bruitiste qu'est John Agnello (Turbonegro, Dinosaur Jr, Sonic Youth...), le répertoire intimiste de Luke Elliot se voit ici magnifiquement mis en valeur par un producteur qui a su utiliser le fruit de son expérience avec des groupes puissants pour trouver l'exact équilibre entre le lead magistral et la musique qui l'accompagne. En onze chansons magnifiques, l'ensemble devrait interpeller plus d'un fan de Bashung période "Bleu Pétrole", surtout sur les passages où s'expriment les arrangement du multi-instrumentiste Freddy Holm. Bon, sinon, reste cette histoire de voix grave. OK, Luke Elliot n'est pas Farinelli mais il n'en est pas pour autant à ranger dans la case des clones de Johnny Cash, Leonard Cohen, Nick Cave, voire Chris Isaak. Même si ces artistes ont pu l'inspirer, il a su en tirer un univers, peut-être mélancolique, mais qui lui est propre. Meilleurs titres : tous. ✪✪✪✪

**GEANT VERT**

## Proper Ornaments

**"Foxhole"**

*SLUMBERLAND/ DIFFER-ANT*

L'Angleterre se rebifferait-elle ? Voici qu'émerge une poignée d'irréductibles qui semblent décidés à remettre un peu de classicisme dans la pop locale. Ils écument la scène depuis dix ans, dans des groupes aussi cultes et obscurs que Mazes, Beep Seals ou Veronica Falls. Aujourd'hui, dans des formations telles qu'Ultimate Painting et Proper Ornaments, ils viennent défier les Américains sur leur propre territoire, celui de la pop indé délicate et lumineuse, celle de Real Estate et des Shins, héritière du Velvet Underground période *canapé*. Après le superbe "Dusk" d'Ultimate Painting l'an dernier, c'est au tour de ses cousins de Proper Ornaments de produire un album magnifique, qu'on pourrait presque voir comme le second volet d'un diptyque en forme de manifeste. James Hoare, dénominateur commun à ces deux groupes, semble après quelques albums être parvenu à une forme de maturité artistique avec chacun de ses projets. Ses mélodies, toujours limpides, se trouvent mises en valeur par des arrangements doux et épurés (guitares carillonnantes, piano discret, batterie feutrée, harmonies aériennes). Ecrit et composé alors que les deux leaders du groupe étaient en conflit ouvert, mais enregistré après un dégel de leur

relation, "Foxhole" évoque dans ses moments les plus mélancoliques ("Just A Dream") l'Elliott Smith de "XO". Leur alchimie retrouvée, les deux musiciens ont produit avec "Foxhole" un album touchant de bout en bout, qui démontre qu'on peut jouer une pop sensible ("When We Were Young", "Memories", superbes) sans être larmoyant, et dégage une quiétude étonnamment réconfortante. ✪✪✪✪

**ERIC DELSART**

## Cloud Nothings

**"Life Without Sound"**

*WICHITA*

Quand on place Cleveland dans une conversation, la réponse obtenue est un logique : *"Ah la ville de LeBron James ! Super touchdown ce week-end !"* Oui, parfois on discute avec des gens nuls en sport. Tout le monde oublie, sauf nous du coup, un des meilleurs groupes du rock indé américain : Cloud Nothings. Le quatuor ohioyen (mecs de l'Ohio, quoi) en est déjà, avec la sortie de "Life Without Sound", à son 5e album. C'est donc un groupe qui se connaît, en pleine possession de ses moyens et sûr de ce qu'il veut proposer. Et franchement, Cloud Nothings a de très bonnes propositions ! Le son de ce disque nous plonge dans un énorme océan de nostalgie, le Nostalgic. Cet album pue les années 90 et pas seulement les débuts avec le grunge mais l'intégralité

de cette décennie, Spice Girls mis a part. On retrouve évidemment la puissance et les touches de désespoir propres à la chemise à carreaux mais on a aussi droit à du Weezer, du Nada Surf et même du Fountains Of Wayne dans la façon de rendre délicate la violence des guitares et la production pourtant burnée légère. C'est un groupe tout en contradiction, exemple : Dylan Baldi, le frontman et créateur du groupe, trouve des mélodies pop, mémorisables presque instantanément sans pour autant être racoleuses. Pas de minijupe dans le son. Il alterne entre une voix nasillarde corganienne, un je-m'en-foutisme très Julian Casablancas et des appels à l'aide prenants. Des chansons comme "Things Are Right With You", "Enter Entirely" ou "Sight Unseen" vont clairement devenir indispensables en 2017, année qui s'annonce pleine de cumulus saturés de son. "Life Without Sound", ça serait clairement dommage. ✪✪✪ 1/2

**SACHA ROSENBERG**

## Half Japanese

**"Hear The Lions Roar"**

*FIRE*

*Original* est ici un mot faible. On est plus du côté de l'art brut que du rock expérimental. Jad Fair, dont on ne sait s'il est fou, naïf, attardé ou génial (un peu tout ça, probablement), a formé le groupe en 1977 et se targue de ne toujours connaître aucun accord de guitare ! Il fait ainsi des trouvailles incongrues, accidentelles, qu'il est parfois incapable de reproduire... Et ça s'entend. Le résultat est une musique inouïe, bruyante, parfois à la limite de l'atonal, d'un amateurisme revendiqué, étonnamment accrocheuse. Bien sûr, on connaît surtout Half Japanese grâce à l'indéfectible soutien de son plus grand fan, un certain Kurt Cobain qui n'a cessé dans les années 1990 de vanter le génie de son héros. Ce n'était pas une posture. Cobain avait du goût, partagé par bien d'autres musiciens qui ont croisé la trajectoire de Jad Fair : Maureen Tucker, J Mascis, Teenage Fanclub, etc. Ce disque, qui doit être le 300 000e de Jad Fair, on a arrêté de compter, est magnifique. Le gars ne fait que des chansons de monstres ("Attack Of The Giant Leeches", le premier single, est parfait) ou d'amour. On pense à des excentriques comme Jonathan Richman ou Daniel Johnston (autre idole de Kurt). Mais la musique n'a rien à voir. Elle racle et cogne, avec un côté frénétique et paranoïaque

totalement jouissif, soutenue par un groove bancal incroyablement efficace, proche sur "Super Power" du style hypnotique de Neu! (on dit *motorik*), passé à la scie sauteuse. Ce qui est bien avec la persévérance, c'est que quand un mec fait un truc aussi barré depuis aussi longtemps, on ne peut plus douter de sa sincérité. On est conquis, sous le charme. La folie de Jad Fair est rare et précieuse. ✪✪✪

**STAN CUESTA**

# ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

## 12 numéros + le Digipack 2CD+DVD “Post Pop Depression - Live at The Royal Albert Hall” de IGGY POP

**73,50€**

au lieu de 102,45€
soit 28% de réduction

*2 heures de fureur live avec les musiciens de Queens Of The Stone Age*

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

## JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ROFP172A

**OPTION 1** 1 an soit 12 numéros pour **64,50€** au lieu de 77,30€ soit **17% de réduction**

**OPTION 2** 1 an soit 12 numéros **+ le digipack 2CD+DVD “Post Pop Depression - Live at The Royal Albert Hall”** de **IGGY POP** pour **73,50€** au lieu de 102,45€ soit **28% de réduction**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

**RÈGLEMENT** (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
**DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :**

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2017**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/03/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + le digipack pour 25,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

# Disques pop rock

## The Molochs

**"America's Velvet Glory"**

*INNOVATIVE LEISURE/ MODULOR*

Depuis sa naissance en 2010 sous l'impulsion du gominé Hanni El Khatib, le label Innovative Leisure s'est distingué par un certain flair, accumulant d'excellentes références comme Allah-Las, Bass Drum Of Death, Nick Waterhouse, les frenchies de Wall Of Death, et enfin ces Molochs, quasi-inconnus au sein de cette scène californienne fourmillante. Sous ce patronyme, référence à la divinité biblique et à "Howl" d'Allen Ginsberg, se cache en fait le multi-instrumentiste Lucas Fitzsimmons, né du côté de Buenos Aires puis élevé à Los Angeles. Au retour d'un voyage en Inde, en 2012, il décide de tout plaquer et de se mettre à son compte, autoproduisant le déjà fort sympathique "Forgetter Blues". Il aura ensuite fallu trois années

d'introspection pour que Fitzsimmons assemble, à l'aide de son acolyte Ryan Foster, les onze titres de cet "America's Velvet Glory". Une galette courte mais qui frappe juste : notre homme tente ici un amalgame étonnant de guitares douze-cordes rappelant les Byrds et d'un phrasé traînant façon Lou Reed. Visiblement fondu des sixties, il en reconstitue un son de rêve, avec soli perçants, basse élastique, orgue vibrionnant, harmonica teigneux. Mais le plus important, ce sont les mélodies qui partout happent, pimpantes, louches ou tendues : on peut citer "You And Me" ou "That's The Trouble With You", proches du Velvet Underground de 1967, les accords mineurs de "Ten Thousand", ou bien encore les perles garage rock "I Don't Love You" et "No More Cryin' " qu'on croirait échappées d'un volume perdu des "Nuggets". De toute évidence, c'est un songwriter de haut vol qui se révèle au terme de cette démonstration de classe où l'on cherche, en vain, la moindre faute de goût. ✪✪✪✪

**JONATHAN WITT**

## John Mayall

**"Talk About That"**

*FORTY BELOW*

Sûr que John Mayall a dû esquisser un sourire en apprenant que les Stones se remettaient au blues. Lui faisait déjà figure de patriarche du british blues boom en... 1965 et a toujours préféré explorer toutes les formes de l'idiome plutôt que de céder aux sirènes du rock... quand bien même nombre de superstars british passèrent par les rangs de ses Bluesbreakers (Eric Clapton, Mick Taylor, Peter Green, Jack Bruce, Mick Fleetwood, John McVie...). Deux ans après le solide "A Special Life" qui aurait fourni un digne point final à une carrière remarquable, Mayall, 83 ans, récidive dans le même esprit : trois jours dans un studio de Los Angeles avec son groupe actuel (Jay Davenport, Greg Rzab, Rocky Athas), deux autres pour les overdubs de cuivres, et le tour est joué. Fidèle à ses habitudes, Mayall ne se contente pas de revisiter le répertoire mais aligne les compositions et, si toutes ne sont pas inoubliables (le milieu de l'album), la plupart sont solides, à commencer par le funky "Talk About That" en ouverture, et surtout "The Devil's Must Be Laughing", slow blues profond et conscious, qui fait la part belle à la guitare du guest Joe Walsh, pour deux solos en forme de leçon d'utilisation de l'espace et du temps. Le préposé régulier aux six-

cordes, le Texan Rocky Athas, n'est pas manchot non plus, comme en témoignent ses chorus décapants sur "Gimme Some Of That Gumbo", sympathique détour par les syncopes de la Nouvelle-Orléans. Mayall lui-même officie à la slide, groove à l'orgue Hammond, virevolte au piano, psalmodie à l'harmonica, et quant à la voix, il a fait la démonstration de longue date qu'un timbre pâlichon n'avait rien d'insurmontable tant qu'on avait la ferveur. Et celle-ci, décidément, ne l'aura jamais quitté. ✪✪✪

**BERTRAND BOUARD**

## Dropkick Murphys

**"11 Short Stories Of Pain & Glory"**

*COOP/ PIAS*

Quatre ans déjà que le gang de Boston n'a rien sorti et il s'en est passé des choses, rien qu'en 2016 : les USA sont passés du Président le plus classe du monde a... ça, Apple a décidé que la prise jack c'était vraiment trop ringard et Cavani ne rate plus que deux tiers de ses occasions. En revanche, à l'écoute du nouvel album des Murphys, on se dit que le temps a dû s'arrêter quelque part, que pour eux le changement ce n'est clairement pas maintenant. Au final, et comme depuis trois albums déjà, on a la sensation d'écouter les mêmes chansons avec les mêmes chœurs et la même envie de prendre la mer, même si on n'a fait qu'un stage de voile à huit ans à La Rochelle. Ça pourrait être lassant, ce

non renouvellement. Pour beaucoup de groupes oui, mais bizarrement, pas pour les Dropkick Murphys. En fait, ce groupe, c'est comme un vieux pote qu'on croise rarement et avec qui on finit par raconter des anecdotes qui n'en peuvent plus d'être racontées, qui aimeraient juste qu'on les laisse tranquille. C'est toujours un plaisir de voir ce pote, c'en est un d'écouter cette nouvelle galette. Les Murphys arrivent toujours autant à faire passer des émotions dures en CD : ferveur, chaleur, nombre. *(Attention, la suite peut contenir des clichés)* On se sent dans un pub à Dublin en train de se *guinnesser* et de chanter, les bras sur les épaules de ses voisins de comptoir, les yeux rougis. Cet album n'est pas une révolution mais quand la recette est bonne, c'est bête de la changer. Let's go Murphys ! ✪✪✪ 1/2

**SACHA ROSENBERG**

## The Richmond Sluts

**"60 Cycles Of Love"**

*MAUVAISE FOI/ BEAST*

Souvenons-nous, c'était en 2001, les Richmond Sluts venaient de livrer leur flamboyant premier opus, entre New York Dolls, Heartbreakers et Stooges, dûment couronné *Disque du mois* dans ces mêmes pages. L'avenir semblait radieux pour Shea Roberts et son gang, mais l'affaire capota dans la plus pure tradition rock and roll (came, brouilles, dépression). S'ensuivit une décennie de galères pendant laquelle les *Salopes de Richmond* semblaient vouées à demeurer culte. Et puis l'impensable finalement se produisit : une reformation, d'abord pour quelques concerts, puis une tournée (avec un passage anthologique à la Mécanique Ondulatoire). La logique suite de cette alchimie retrouvée — trois des quatre membres originels sont ici présents — est donc ce nouvel effort, qui reprend les choses exactement là où elles avaient été laissées : la continuité est assurée avec cette "I Wanna Know", fière, stoogienne en diable. Crooner reptilien, guitariste toxique, Shea Roberts est toujours aussi efficacement secondé par les fidèles Chris Beltran (basse) et Justin Lynn (orgue baladeur). Deux sommets se détachent : "Motel Boogie", étourdissante épopée blues à la "Midnight Rambler", harmonica féroce et guitare slide, puis "Gonna Find

It", plus Iggy Pop que nature. Tantôt contemplatif, comme sur "Different Time", tantôt garage-rock ("She's No Good"), voire country ("Only God Knows Why") ou même R&B ("Into These Eyes"), ce "60 Cycles Of Love" reflète une maturité musicale nouvelle. "*Je suis toujours vivant*", clame Shea Roberts à la fin de ces dix titres sans faille. Mieux, les Richmond Sluts réalisent ici une performance rare : revenir, après une telle absence, avec un excellent disque. ✪✪✪✪

**JONATHAN WITT**

# Disques français

## Les Wampas

**"Evangelisti"**

*VERYCORDS/ WARNER*

Les groupes se forment, se dissolvent et se reforment éventuellement pour rentabiliser la nostalgie, mais les Wampas sont toujours là et, trente-cinq ans après leurs débuts, ajoutent une nouvelle pièce à leur discographie déjà considérable. Depuis longtemps, l'élément de surprise qui consistait l'un de leurs principaux atouts a cédé la place au plaisir de retrouver ces allumés bien campés sur leurs fondamentaux : rock'n'roll et déconnante teintée de dérision. Mais l'abondance de leur production oblige à faire le tri et ce nouvel opus n'échappe pas à ce phénomène. Dans la foulée d'une introduction un peu lourdingue ("Patricia"), plusieurs morceaux ont du mal à s'extraire de leur côté gag et, faute d'une solide assise mélodique,

leurs provocations tombent à plat ("Les Fesses Des Belges", "Belle Maman"), y compris pour les titres insolites à rallonge ("Même Les Plus Grands Ont Des Moments De Faiblesse"), même si le groupe sait compenser en adoptant une vitesse de croisière qui ne lésine ni sur les riffs ni sur l'énergie. Faut-il y déceler une conséquence néfaste des modalités d'enregistrement qui favorisent l'improvisation et la conception sur le vif ? Didier ne manque ni de verve ni de bagout, mais il n'a pas le talent d'un Gainsbourg pour se le permettre... D'un autre côté, c'est aussi la garantie de la spontanéité qui porte leurs meilleurs morceaux et illumine l'album : "Electrodoowop", illustration parfaite de ce yé-yé punk qui les rendit célèbres, "The Return Of The Little Daewoo" avec ses chœurs pétillants et sa mélodie plaisante, ou la ballade "1003" qui rompt avec une certaine uniformisation rythmique pour imposer son charme musical en douceur. ✪✪✪

**H.M.**

## Fishbach

**"A Ta Merci"**

*ENTREPRISE/ SONY MUSIC*

Précédé d'une réputation flatteuse, le premier album de Fishbach (après un premier EP à tirage confidentiel) marque l'entrée de cette nouvelle chanteuse dans la cour des grands. Elle a en effet beaucoup d'atouts : des textes ambitieux (tous francophones) qui relèvent d'un véritable travail d'écriture *("Je déclare le carnage sur ma rétine")*, une voix à la fois rauque et séduisante qui ne peut laisser indifférent et un univers très personnel qui transparaît nettement à travers les douze morceaux proposés. Et pourtant, les références décelables ne manquent pas car elle invite musicalement à un plongeon dans les années quatre-vingt : elle oscille entre new wave sautillante et pop synthétique et, si elle peut brièvement évoquer Christine And The Queens ("Ma Voie Lactée"), cette adepte de boîtes à rythmes s'en éloigne par son côté vintage et le refus d'une certaine modernité techno. En revanche, certains rapprochements sont beaucoup plus flagrants : avec le peps des Rita Mitsouko et leurs refrains enlevés ("Eternité"), avec le charme acidulé des duos de ces années-là comme Niagara ("Y Crois-Tu"), voire avec les élégies délicates d'une Françoise Hardy quand elle calme le jeu et le tempo ("Un Beau Langage"). Mais à partir de tous ces ingrédients disparates, Fishbach

parvient à trouver ses marques et à composer sa recette personnelle sans se laisser intimider par un tel challenge. Elle mène sa barque avec détermination, habillant la noirceur de ses propos *("Jamais rien vu d'aussi mortel que ces tirs au hasard")* de rythmes souvent guillerets et dansants, avant de clore ces premiers ébats prometteurs avec une ballade toute en retenue et émotion ("A Ta Merci"). ✪✪✪✪

**H.M.**

## Cassius

**"Ibisfornia"**

*ED BANGER/ BECAUSE MUSIC*

Disque de synthèse du duo le plus méconnu de la French Touch, cet "Ibifornia" (contraction d'Ibiza et de California, un Neverland imaginaire et idéal où Cassius rêve d'habiter) est un pot-pourri de tendances du moment, englobant d'un même élan musique électronique, hip-hop déviant, afrobeat tressautant et disco revisité à grands coups de filtres. La guest list fait penser à un club sélect, avec suffisamment de beau linge pour faire tourner une machine : Mike D des Beastie Boys, Pharrell Williams, Cat Power, John Gourley de Portugal The Man, M, Jaw et Ryan Tedder de OneRepublic. Il ne manque plus que Daft Punk. Si le résultat désarçonne un peu à la première écoute, c'est parce qu'à trop vouloir bien faire, le duo Philippe Zdar/

Boombass se perd parfois dans ses pyramides de sons et ses multipistes chargées jusqu'à l'overload de guizmos synthétiques. Ainsi "Go Up", le single archi chic avec Cat Power et Pharrell dont le maxi CD propose neuf (9 !) versions remixées, ne parvient pas à emporter l'adhésion. "The Missing" semble tout droit sorti d'un album de Pharrell et manque un peu de fantaisie. Comme par timidité, Cassius a placé ses meilleures compositions vers la fin du disque. On pense à "Blue Jean Smile" ou "The Sound Of Love", dédicacé à leur ami disparu DJ Mehdi, qui n'ont pas besoin des superstars du featuring pour frapper l'auditeur en plein plexus. Enregistré en trois ans à Los Angeles, Londres et Pigalle, "Ibifornia" est assez hype pour séduire les hipsters. Mais les hipsters achètent-ils encore des disques ? Le sort commercial de ce cinquième album reste suspendu à cette question. Pour ce qui est de l'artistique, le cahier des charges est rempli, et le résultat plus qu'honorable. ✪✪✪

**OLIVIER CACHIN**

## Oscar Nip

**"Cache Cache"**

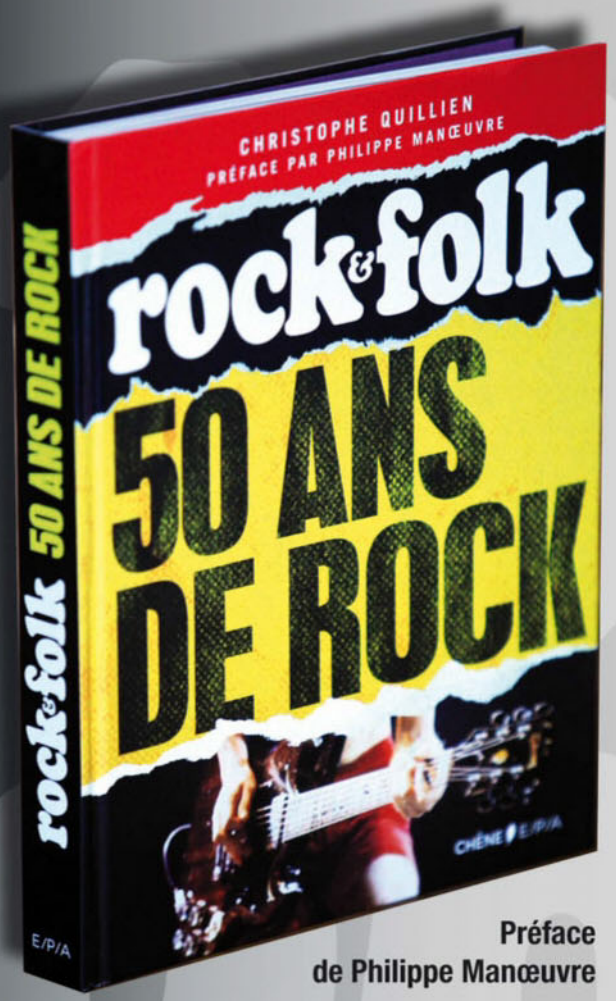
*HYENAS*

Oscar Nip fête ses vingt-cinq ans d'existence en sortant son album le plus réussi à ce jour, soit le septième d'une discographie autoproduite déjà consistante. Il attaque sur les chapeaux de roue avec un tiercé redoutable : "Mène-Moi", "Cache Cache" et "Je Lâche", trois salves incisives portées par une rythmique qui prend à l'estomac, un gros son de guitare et des refrains accrocheurs que l'on peut fredonner comme des hymnes. Le trio parisien souligne d'entrée de jeu ses influences soniques et son goût d'un rock offensif influencé par le punk et l'indus, dans la lignée de Fugazi ou Prodigy. Et il maîtrise parfaitement son option francophone, grâce à des textes bien ficelés et un chant qui sait jouer de ses différentes facettes, de l'éructation hardcore à l'intimisme mélodieux en passant par la scansion empruntée au hip hop ou au ragamuffin. Plus variés, les morceaux suivants explorent d'autres ambiances, à l'instar d'un final en forme de ballade atmosphérique secouée de poussées de fièvre ("Mes Rêves") et la plupart d'entre eux jouent plaisamment sur les contrastes en alternant les atmosphères ("Juste Un Cil", "Ma Moitié Nue"), mais la ligne dure et offensive apparaît comme un fil conducteur qui maintient la tension et réserve d'autres beaux moments

d'excitation : "Danse Avec Moi" et sa fougue contagieuse, "Les Amours Assassines" et ses harangues viscérales sur fond de bidouilleries sonores, ou "Over The Rainbow" et sa frénésie punky. Oscar Nip ne fait ni dans la demi-mesure ni dans le consensuel : il préfère ce qui est acéré, percutant, et cultive sa différence avec une détermination sans failles et une fougue à toute épreuve. ✪✪✪

**H.M.**

# LE LIVRE ÉVÈNEMENT




Préface
de Philippe Manœuvre

**35€**

**+ frais de port**

# Rock&Folk,

## 50 ans de rock

retrace l'épopée du rock'n'roll à travers les interviews, photos, et articles les plus marquants de l'histoire du magazine.

Des pionniers aux sons d'aujourd'hui, des Rolling Stones aux Whites Stripes, du rock français au pub rock, de la naissance du "hard" à la vague punk, des grands festivals à la new wave, Rock&Folk est plus que jamais "au service du rock'n'roll depuis 1966".

COMMANDEZ MAINTENANT
À retourner aux : **EDITIONS LARIVIÈRE - VPC - 9, allée Jean Prouvé - 92587 CLICHY Cedex**
Pour commander par téléphone : **01 47 56 54 00**

❑ Oui, je commande l'album « **50 ans de Rock** »
au prix de 47,25 € (soit 35 € + 12,25 € de port)
Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière**
❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° :
Expire : 3 derniers chiffres au dos de votre carte :

Signature et date obligatoires VROPH17

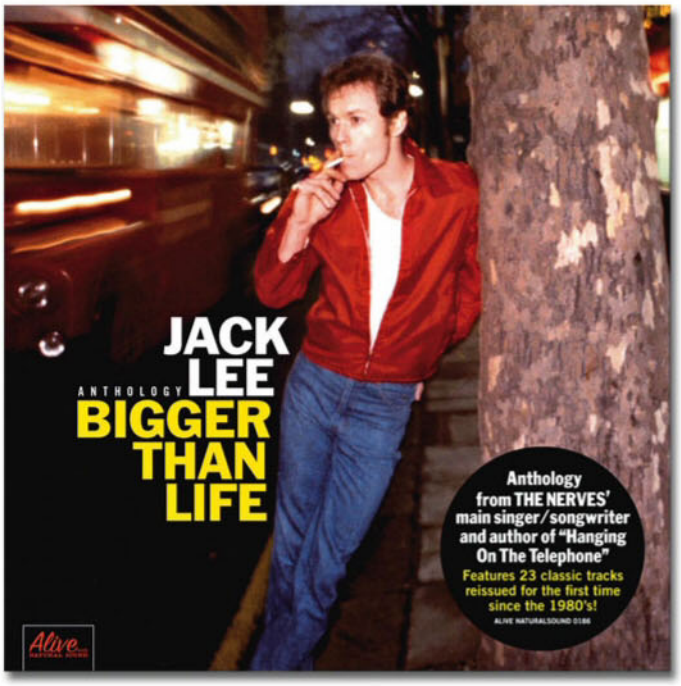
Email : .....@.....
Nom :
Prénom :
Adresse :
CP : Ville :
Pays : Tél. :

❑ Oui, Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel
Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci après ❑

# Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

# De l'inédit




## John Cale

### "FEAR"

*Island/ Universal (import Gibert Joseph)*

### "FRAGMENTS OF A RAINY SEASON"

*Domino (import Gibert Joseph)*

En forme olympique durant les années 70, John Cale n'a pas enregistré un album mauvais voire médiocre durant toute la décennie (on ne peut pas dire la même chose de son vieux rival Lou Reed). Avec une voix limitée, assez plate et peu aimable, le Gallois s'en est sorti par la grâce de ses compositions qui ont montré durant ces années des qualités de mélodiste insoupçonnables chez le Velvet Underground. Après un premier album solo fantastique ("Vintage Violence", 1970) et une merveille en 1973 ("Paris 1919") faisant suite à deux disques un peu expérimentaux ("Church Of Anthrax" et "The Academy In Peril"), Cale, sur sa lancée, sortait un nouveau chef-d'œuvre — ce ne serait pas le dernier, comme en attesteront plus tard "Slow Dazzle" et surtout "Helen Of Troy" — cet épatant "Fear", qui ressort réédité de la manière la plus basique qui soit (pas de livret, ni de bonus). Avec Phil Manzanera et Brian Eno tous deux fraîchement échappés de chez Roxy, l'artiste envoyait une décharge de chansons sublimes : "Fear Is A Man's Best Friend", "Emily", "Barracuda", "Ship Of Fools" ou le mythique "Buffalo Ballet" brillent de mille feux et font de "Fear" un album proprement extraordinaire, montrant une fois de plus, si l'on en juge par ses ventes d'albums à l'époque, à quel point John Cale a toujours été sous-estimé. D'ailleurs, ses compositions sont tellement solides que lorsque, en 1992, il les interprétera seul au piano ou à la guitare pour le live "Fragments Of A Rainy Season" (introuvable depuis des lustres, et qui ressort aujourd'hui dans une très belle version enrichie d'un disque supplémentaire dans lequel on le voit fricoter avec des cordes : le résultat est très intéressant aussi), elles ne perdront rien de leur superbe : totalement déshabillées, "A Child's Christmas In Wales", "Chinese Envoy", "Leaving It Up To You", "Buffalo Ballet", "The Ballad Of Cable Rogue" ou le monstrueux "(I Keep A) Close Watch" prennent une autre dimension et dévoilent toute leur profondeur. Ce John Cale, quel homme...

## Jack Lee

### "BIGGER THAN LIFE"

*Alive*

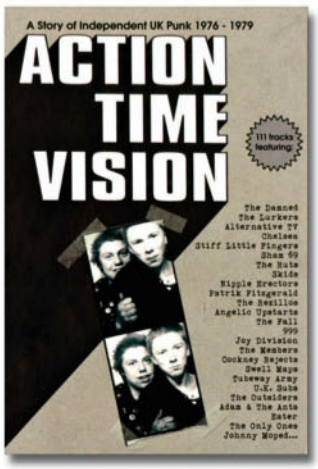
Les Nerves, quel groupe ! Avec pas moins de trois songwriters surdoués, on comprend que tout cela ne pouvait durer longtemps. Des trois, Peter Case est celui qui s'en est le mieux tiré, que ce soit avec les Plimsouls ou en solo, Paul Collins a connu en son temps un joli succès avec The Beat. Quant à Jack Lee, compositeur émérite, on ne connaît de lui que deux albums que personne ne semble avoir achetés. Lee était, avec ses deux anciens compères, le maître absolu de la power pop, la vraie, saignante et nerveuse ("Hanging On The Telephone", c'est lui). Les deux albums sont alignés, enrichis de quelques singles, dans cette compilation malingre (pas de livret, pochette cheap, son correct sans plus). Le premier au titre farceur ("Greatest Hits Vol 1"), sorti en 1981, est meilleur que le second, enregistré en 1985, plombé par une production affreuse typique de l'époque. Restent des compositions superbes, et une belle voix, pas très éloignée de celle de Peter Case. C'est déjà pas mal.

## "Action Time Vision"

### "A STORY OF INDEPENDENT UK PUNK 1976-1979"

*Cherry Red (import Gibert Joseph)*

Les coffrets consacrés aux années punk se suivent et se ressemblent tellement qu'on finit par ne même plus les remarquer. Mais celui-ci fera date dans la mesure où il n'aligne pas les morceaux habituels et propose également des groupes qui sont rarement retenus. En quatre CD et 111 chansons principalement britanniques (quelques rares américains apparaissent), "Action Time Vision" cible la scène punk et post punk durant les quatre années fondamentales que furent 1976, 1977, 1978 et 1979. La diversité délirante s'affichant tout au long du coffret montre clairement à quel point non seulement l'époque était fertile, mais aussi de quelle manière le punk initial n'avait pas tout coulé dans un même moule. Entre les Swell Maps de Nikki Sudden et Epic Soundtracks et les Nipple Erectors de Shane MacGowan, entre les Killjoys de Kevin Rowland (Dexy's) et Johnny & The Self Abusers de Jim Kerr (Simple Minds), entre les Boys et les Carpettes, entre les Only Ones et les excellents Stoat, c'est un monde qu'il reste à découvrir. Parce que ce coffret assez génial ne se contente pas de réunir les petits classiques (The Fall, Members, Stiff Little Fingers, Ruts, Members, Adam & The Ants du début, Sham 69 et la cohorte Oi! des Angelic Upstarts et Cockney Rejects, ou encore Joy Division pour le méconnu "Failures") mais propose aussi des groupes mythiques bien que moins connus comme Rudi, les Outcasts, les Skids, les Prefects et aussi, et surtout, une tonne de trucs totalement inconnus : Bazoomis, Proles, Dodgems, Panik, Some Chicken, Big G, Leyton Buzzards, Disco Zombies, on en passe et des meilleurs comme les charmants Snivelling Shits ("Terminal Stupid"), Satan's Rats ou Fatal Microbes... Tout n'est pas grandiose là-dedans — le fameux DIY a ses limites — : qui veut sérieusement (ré)écouter Vice Squad, Patrick Fitzgerald ("Safety-Pin Stuck In My Heart", il fallait oser) ou Peter & The Test Tube Babies ? Mais la vue d'ensemble est merveilleuse, le livret passionnant et la diversité phénoménale : les amateurs du genre et de la période n'auront que très peu de doublons.



## The Band

### "THE LAST WALTZ 40TH ANNIVERSARY EDITION"

*Rhino/ Warner*

Même si le Band a été incroyablement populaire de son vivant (aux Etats-Unis en particulier), le groupe a surtout été l'idole de nombreux musiciens qui, en découvrant "Music From Big Pink" (1968) et "The Band" (1969), ont décidé qu'il était temps d'arrêter les âneries psychédéliques ou la tentation hard rock. Pour beaucoup, comme Eric Clapton, Ronnie Lane, Steve Winwood, George Harrison, etc, ce fut une épiphanie. La réalité est moins simpliste car en fait les Stones n'avaient pas attendu le Band pour sortir "Beggars Banquet" en 1968 et Dylan, toujours prophétique, avait déjà fait réfléchir tout le monde dès 1967 avec "John Wesley Harding". Mais les musiciens du Band, très doués, amateurs de musiques roots comme le jazz, la country, le blues et le rockabilly, sapés comme des Mormons, passèrent pour des sages tandis que Robbie Robertson signait des chansons que tout le monde semblait vénérer ("The Weight", "Up On Cripple Creek", "The Night They Drove Old Dixie Down", etc). Il est permis néanmoins d'être un peu plus sceptique et de trouver souvent pénibles un côté boy-scout ravi de la crèche omniprésent tout comme ces voix (presque tout le monde chantait là-dedans) invariablement chouineuses. Le Band, c'est un peu Creedence sans les testicules.

En 1976, alors qu'on a déjà entendu parler de Patti Smith et des Ramones, le groupe mal en point et responsable de très mauvais albums depuis un moment, décida d'arrêter les frais. Robertson, au lieu d'envisager une fermeture discrète, projeta un grand barnum avec plein d'invités filmé par son ami Martin Scorsese, ce qui fut fait. Le film, franchement, est assez atroce : un défilé de rock stars pas franchement au top à l'époque (Van Morrison grotesque, Ronnie Hawkins en faisant trop, Clapton transparent, Dr John cabotin, la jument Joni Mitchell OK, mais Dylan complètement à la ramasse, seul Neil Young sortait à l'époque des disques fantastiques et livre d'ailleurs une belle version de "Helpless"), un mélange de live et de studio, et des interviews faussement spontanées parfaitement parodiées par Rob Reiner dans "Spinal Tap". Sur scène, Robertson en fait des caisses en surjouant une bonhomie épuisante avec un air extatique (il a surtout pris beaucoup trop de cocaïne), Richard Manuel fait des trucs bizarres avec ses épaules, Levon Helm, qui était contre le principe de "The Last Waltz", semble s'ennuyer. Mais peu importe, l'événement prit une dimension mythique et voici que le concert ressort pour la énième fois, en version Deluxe, avec trois CD et le film en Blu-ray. Ceux qui ont déjà les versions précédentes n'ont pas vraiment de raison de se le procurer, mais les nouveaux venus pourront se délecter : l'objet est superbe.

## "New Orleans Funk"

### "VOL 4"

*Soul Jazz/ Pias*

Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une réédition mais bel et bien d'un nouveau volume de la collection extraordinaire (le tout premier était sorti en 2000). La maison Soul Jazz est donc allée dénicher une petite vingtaine de secousses sismiques en provenance de la Big Easy, et autant dire que ça chauffe sec. Avec, outre quelques stars locales comme Eddie Bo, Clifton Chenier ou

Betty Harris, une ribambelle de cadors moins connus comme James K-Nine, The Barons Ltd, Joe Haywood, Chuck Colbert ou Zilla Mayes, c'est une tuerie sans repos, toujours portée par cette fameuse rythmique unique au monde. Une précieuse singularité géographique qu'on ne cesse de chérir. Parfait.

## Saint Etienne

### "FOXBASE ALPHA DELUXE EDITION"

*Heavenly/ Pias*

Qu'on ne s'y trompe pas, l'édition Deluxe célébrant les 25 ans du premier album de Saint Etienne est, à quelques infimes détails près, rigoureusement la même que celle sortie en 2009, mais enfin, les néophytes pourront découvrir ce petit classique du début des années 90 mélangeant — c'était une nouveauté à l'époque — ambiance lounge, variété sixties, esprit girl group, dub, dance,

ROCK & FOLK ET LA FNAC
PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL fnac ROCK&FOLK ®

® un label Fnac

BIG STAR
#1 Record
Big Star est le premier groupe à proposer ce que l'on appellera plus tard la Power Pop. Si, à l'époque, personne ne voulait sonner comme eux, des dizaines de groupes considèrent aujourd'hui cet album comme l'Atlantide de la Pop Music.

EURYTHMICS
Greatest Hits
Eurythmics est l'une des plus grandes réussites musicale et commerciale New Wave des années 1980. Cette collection peut en attester ! Entre ballades Pop et embardées Rock, les œuvres du groupe sont (presque) toutes des classiques indéniables !

GIRLSCHOOL
Demolition
Repéré par Lemmy, Girlschool, est l'un des tout premiers *All-Girl-Rock-Bands*. Avec *Demolition* les quatre filles cassent les codes sexistes liés au rock'n'roll tout en assénant des riffs puissants et efficaces. Un premier album sans concessions.

ICE CUBE
The Predator
Écrit à la suite des émeutes de Los Angeles en 1991, *The Predator* est un album à part. Hostile, sinistre et ambitieux, il distille une violence insidieuse qui fait à la fois sa beauté et sa puissance. L'artiste réalise un sans-faute !

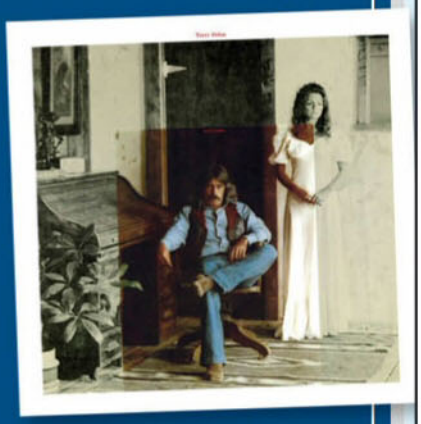
DISTRIBUTION : ???? • TEXTES : CHARLIE CHOFFLET

fnac ROCK&FOLK

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

**Terry Dolan**
**"Terry Dolan" High Moon records**



Terry Dolan ou l'incroyable histoire d'un rêve qui tourne au cauchemar en quelques mois. Mais comme cela se passe dans le pays où tout est possible, le happy ending est de mise sans pour autant sombrer dans la guimauve dégoulinante hollywoodienne!

La légende de San Francisco, Terry Dolan, voit son premier album éponyme enregistré en 1972 pour Warner Bros enfin dans les bacs des disquaires 40 ans après son enregistrement. Surréaliste... et pourtant. Sur la base d'une version démo du titre "Inlaws and Outlaws" diffusé en boucle sur les ondes de Frisco et un coup de pouce de Nicky Hopkins (The Rolling Stones, Kinks), Warner bros signe un artiste qui insuffle à son folk-rock à la "Cowboy Movie" de David Crosby des guitares qui rockent. Hopkins produit et joue sur ces premières sessions entouré du Who's Who local: Prairie Prince des Tubes à la batterie, Lonnie Turner à la basse, Greg Douglas (Steve Miller Band) et John Cipollina (Quicksilver Messenger Service) aux guitares. Le temps d'enregistrer 4 originaux de Dolan et puis Nicky Hopkins est appelé par les Stones pour "Exile On Main Street" et lache l'affaire pour le plus grand désarroi de tout le monde. Un autre rosbeef en la personne de Pete Sears (Rod Stewart) arrive à la rescousse. les affaires repartent avec un nouveau groupe composé de David Weber (batterie), Neil Schon (ex Santana, futur Journey) à la guitare et de nouveau Greg Douglas en sidekick. Quatre nouvelles chansons composeront la face b du vinyl dont une reprise du "Magnolia" de J.J. Cale, un titre en clin d'oeil aux copains du J.Geils Band intitulé "Burgundy Blues".

Septembre 1972, la pochette est réalisée, le numéro référence du 33 tours est déterminé, la date de sortie calée à février 1973: Terry Dolan part en road trip et annonce à son entourage et potes l'heureux évènement. Décontenancé par le départ de Hopkins ou bien ayant décidé de faire le ménage dans le catalogue, la maison de disque décide de ne pas sortir ce petit joyau.

Cet incident ne sera pas sans conséquence sur la carrière de Dolan qui aurait du être propulsé en haut des charts. Dans un premier temps désemparé, il continue son chemin avec les mêmes gaillards (Douglas et Cipollina) jusqu'à sa mort, le plus souvent sous le nom de Terry and the Pirates.

Ce n'est donc pas l'histoire d'un mec mais bien celle d'un groupe de mecs soudés pour la vie et par la musique.

Disponible en cd digipak avec livret de 48 pages et vinyl. Le label nous avait gratifié auparavant de superbes rééditions d'Arthur Lee, Love et Gene Clark: l'aventure continue brillamment. Merci.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

néo-bossa et synthés cheesy, le tout signé par des collectionneurs exégètes fous de musique (c'est d'ailleurs la seule faiblesse de Saint Etienne : les influences multiples de ces savants dégoulinent un peu trop par tous les trous de la tartine). Le disque supplémentaire enquille 14 titres bonus. Le client en a pour son argent.

## "(The Microcosm)"

### "VISIONARY MUSIC OF CONTINENTAL EUROPE 1970-1986"

*Light In The Attic/ Pias*

Voici que les Américains de Light In The Attic se penchent sur la musique électronique — avant, on disait *musique planante*, mais plus personne ne veut planer — européenne des années 70 et 80, et citent Ludwig Wittgenstein dans leurs notes de pochettes ! Les Teutons

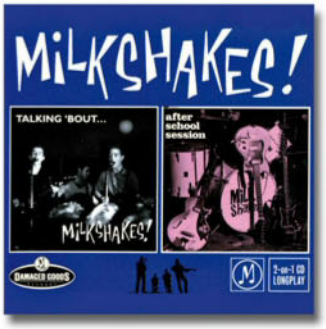
sont naturellement à la fête, étant naturellement portés sur le synthétiseur pour des raisons qu'on peine à expliquer. Au menu, donc, Ash Ra Tempel, Popol Vuh, Karl Schaffner & Lothar Buehner, Deuter, Roedelius, Peter Michael Hamel, Deutsche Wertarbeit, mais aussi Vangelis ou Francesco Messina... Dans le meilleur des cas (Roedelius, Popol Vuh), ça donne des choses ambitieuses, dans le pire, on a l'impression qu'un Boche est en train de tester le mode d'emploi de son nouveau clavier... A voir.

## Milkshakes

### "TALKING 'BOUT.../ AFTER SCHOOL SESSION", "THEE KNIGHTS OF TRASHE/ THE MILKSHAKES' REVENGE"

*Damaged Goods (import Gibert Joseph)*

Bien avant Jack White, les jeunes, il y avait Billy Childish. L'enfant chéri de la Medway ayant déjà sévi via les Pop Rivets avait, avec ses Milkshakes, décidé de faire un rock and roll cru et rude qui sonnerait approximativement comme les




Beatles de Hambourg. Avec des instruments vintage (et des moyens d'enregistrement tout aussi vintage), des capacités musicales très limitées, les Milkshakes envoyèrent la sauce dès 1981, et certains de leurs albums ressortent dans de belles rééditions rétro (deux disques par CD). Dans le genre lo-fi, on n'a jamais fait aussi pire et honnête : accélérations non maîtrisées, fausses notes, guitares désaccordées, tout y est, et Childish en a toujours été fier. Hurrah !

## "Cologne Curiosities"

### "THE UNKNOWN KRAUTROCK UNDERGROUND 1972-1976"

*Mental Experience (import Gibert Joseph)*

Toujours dans un registre rock choucroute, mais nettement moins contemplatif, "Cologne Curiosities" envoie sept titres (dont certains durent 14 minutes, qu'on se rassure) furieux concocté par des Teutons dérangés (voir la pochette) et méconnus, tous produits dans la région de Cologne par l'excellent sorcier Toby Robinson. Ni Can, ni Neu!,

## "The Girls Want The Boys !"

### "SWEDEN'S BEAT GIRLS 1964-1970"

*Ace (import Gibert Joseph)*

La Suède aussi avait ses dolly birds. Avant Abba, le pays nordique s'était mis à la pop groovy avec des résultats allant du splendide au comique : la langue s'y prête (voir la reprise grandiose du "Comment Te Dire Adieu" de Françoise Hardy par Anni-Frid Lyngstad). Certaines chantaient en anglais dans le style gentiment pop très

mais Fuerrote, Baal, Ten To Zen, Chronos ou les excellents Astral Army, responsables d'un "Interstellar Shortwave" qui sonne comme le meilleur de Hawkwind. Tout n'est pas aussi parfait (dans la choucroute, il y a à boire et à manger) mais la compilation a le mérite de proposer de l'inédit.

orchestré de l'époque, et dans l'ensemble, ces petites giclées devraient ravir les amateurs vicieux de girl groups sixties à l'européenne : il y a peu de chance qu'ils aient déjà tout cela.

## Guy Clark

**"OLD Nº.1"**

*Sony (import Gibert Joseph)*

L'album légendaire de Guy Clark, héros du renouveau country des années 70 ressort chez les Nippons avec un mastering exceptionnel. Il faut dire que débuter avec un premier disque de ce niveau, c'était assez rare (à l'exception de Kris Kristofferson)... En 1975, donc, le Texan sortait ce machin et presque chaque chanson devint un classique instantané : "Rita Ballou", "LA Freeway", "She Ain't Going Nowhere", "That Old

Time Feeling", "Like A Coat From The Cold" ou le fameux "Desperados Waiting For The Train", c'était un festival de beautés idéalement mises en boîte avec une assemblée d'épées dont Reggie et Chip Young, Rodney Crowell, Emmylou Harris ou le jeune Steve Earle qui l'accompagnait régulièrement à la basse. Dans le genre, c'est un chef-d'œuvre.

## Les Rythmeurs

**"F I N I"**

*Smap*

1983. Quelques années après l'aventure Olivensteins, Gilles Tandy, Vincent Denis et Bruno Lefaivre (ex-Gloires Locales et futur Dogs) tentent la ligne claire avec les Rythmeurs dont l'unique mini-album, paru en son temps chez New Rose, est réédité ici enrichi de plusieurs démos et d'un live à Rouen. "F I N I" n'est pas très bien produit et sonne un peu rachitique, mais les chansons sont là. Tandy, comme d'habitude, montre qu'il était le plus brillant des chanteurs issus du punk français, et surtout, le magicien Gilles Denis, probablement le meilleur

guitariste de sa génération, tricote des arpèges à la Rickenbacker absolument inouïs (tremblez, Johnny Marr et Neil Clark !). Musicien extraordinaire, l'homme peut aussi bien sonner comme James Williamson ou Ron Asheton que comme un Roger McGuinn hyper inspiré. Les Rythmeurs ne devaient pas durer longtemps, mais ils participèrent d'une certaine élégance française, à ranger entre les Dogs et les Coronados. Chic, quoi.

**N.U.**

## Gillian Welch

**"BOOTS Nº. 1 : THE OFFICIAL REVIVAL BOOTLEG"**

*Acony*

Cinq albums studio en vingt ans : Gillian Welch n'est pas précisément ce qu'on

peut appeler une musicienne hyper productive. Mais elle est aussi une de ces rares artistes qui ont su trouver dès le départ leurs marques sur disque : un son épuré, sans la moindre affectation, la complicité parfaite avec son guitariste et partenaire David Rawlings, et surtout ces compos qui semblent avoir traversé les décennies, non pas parce qu'elles auraient une tonalité vieillotte mais parce qu'elles filent à l'essentiel, telles des standards country à peine redécouverts. Il est donc étonnant que Gillian Welch déballe les secrets de fabrique de "Revival" avec une heure et quart de matériau inédit, mélangeant chutes de studio et versions différentes. Avec T-Bone Burnett à la production, Welch avait su trouver son style sur "Revival". "Boots Nº 1" révèle les voies alors écartées, celles où Rawlings peut se lâcher pour un solo très spontané, et où Welch va pasticher à la perfection le Johnny Cash de la grande époque ou virer rock'n'roll fifties sur "455 Rocket", qui évoque plus Jerry Lee Lewis que la Carter Family et qui est la plus grosse surprise de cette collection. On ne peut pas dire que Welch tâtonne — avec Rawlings, elle a toujours été incapable d'enregistrer un mauvais morceau — mais il est fascinant de la voir s'essayer autant à d'autres styles que celui qu'elle favorisera sur son premier album. Ce *bootleg officiel* a donc le grand mérite de dévoiler une version alternative, moins austère et plus relax mais tout aussi impressionnante, de "Revival", mais aussi de mieux apprécier comment l'album, avec ses choix aussi décisifs, a pu être un tel électrochoc en 1996.

**François Kahn**

# Highway 666 revisited

## Groupes hard rock, groupes cultes

PAR JONATHAN WITT

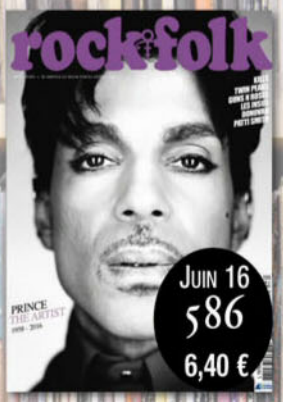
# CHICO MAGNETIC BAND

**On dénombre assez peu de références heavy psychédéliques classées cultes en France. Parmi celles-ci, le Chico Magnetic Band, éminent membre de l'Eglise Hendrix, qui a secoué par le membre l'Hexagone encore cadenassé des seventies. On remercie ici Christophe Simplex, mémoire du rock and roll lyonnais qui nous a aidé à reconstituer les pièces d'un fumeux puzzle.**

Sous le sobriquet *Chico* se cache en réalité Mahmoud Ayari, qui débarque de sa Tunisie natale dans la région de Lyon à l'adolescence. Après avoir fait ses premières armes dans un groupe de bal, il intègre en 1968 les Soulfingers qui dévalent des reprises de R&B. Plutôt cotés, ceux-ci sont happés par une boîte de nuit locale, le West-Side Club. La même année, Chico découvre Jimi Hendrix. Il va bientôt adopter le même look, coupe afro et petite moustache. Il prend la tête d'un power trio de Valence (Foxy Strollin' Retaliation) avec le guitariste Grégoire Djevahirdjian et le bassiste Alain Mazet, qui est d'ailleurs surnommé *Jimi*. Puis il forme Chico And The Slow Death avec Bernard Lloret à la six-cordes, Alain Fabrègue à la basse et le marteleur jazz Patrick Garret. L'oreille tournée vers ce qui se passe outre-Manche, ce nouvel attelage reprend du Voodoo Child, évidemment, mais aussi du Taste ou du Spooky Tooth. C'est à ce moment que Chico invente des artifices scéniques assez délirants en cette époque pompidolienne : il se baigne dans une bassine (!), balance des poulets vivants dans le public et achève ses prestations en se coiffant d'un casque surmonté de feux de Bengale. Le très théâtral Arthur Brown prend d'ailleurs ombrage de cette furie, un soir où il partage l'affiche avec Chico. Vers la fin de l'année 1969, Fabrègue est appelé par la grande muette, ouvrant la voie au retour de Mazet. Le quartette ainsi reconstitué va investir les studios JBP, à Lyon, pour y coucher quatre reprises issues du récent "Axis : Bold As Love" : "Spanish Castle Magic", "Ain't No Telling", "Little Miss Lover" et "If Six Was Nine", un acétate qui servira surtout à démarcher les clubs. Le Chico Magnetic Band, bien que capté avec un son assez primitif, se débrouille plutôt bien : le phrasé nonchalant de Chico est calqué sur celui de Jimi, le batteur multiplie les ruades comme Mitchell et, surtout, le guitariste réussit à reproduire le groove du stellaire gaucher. Nos chenapans rejoignent ensuite l'écurie du manager Jean-Pierre Rawson, aux côtés de Rotomagus. Le Chico Magnetic Band signe avec CBS et met en boîte son premier vrai single avec Jean-Pierre Massiera : "Pop Or Not"/ "Inverse Pop". Ces deux titres sont plutôt des expérimentations en studio de Massiera, le second étant mixé à l'envers. Peu satisfait de l'expérience, et on le comprend, Lloret quitte le navire pour être remplacé par l'ex-Beast Bernard Monerri, le temps d'une tournée dont l'apex est une apparition au festival d'Aix-en-Provence en août 1970, aux côtés de Johnny Winter, Colosseum ou Leonard Cohen. S'ensuit une nouvelle ronde de guitaristes. Le Chico Magnetic Band ravage alors le Gibus (avec une bagarre générale à la clé) puis part humer l'air briton. Lors d'une soirée, notre impétueux Chico repère George Harrison et ose lui signifier le manque de renommée des rockers frenchies. Plutôt obligeant, George arrangera des articles dans le Melody Maker...
En 1971, le Chico Magnetic Band se classe 19e dans le référendum annuel de Rock&Folk. Sa réputation de phénomène scénique — il arrive même que l'épaisse chevelure de Chico parte en flammes lors du feu d'artifice final — lui permet de se produire au Golf Drouot à Paris ou au Palais d'Hiver à Lyon, mais aussi au festival d'Auvers-sur-Oise. En trois jours, le Chico Magnetic Band enregistre enfin son premier opus dans les studios Europa-Sonor Wagram à Paris, toujours sous la houlette de Jean-Pierre Massiera. Ce dernier y glisse une nouvelle fois deux expérimentations studio, mais la plupart des titres sont toujours marqués par une forte influence hendrixienne, notamment sur "Explosion" et "My Sorrow" et, cette fois-ci, le son est parfait. Monerri y est excellent, entre wah-wah et riffs chamarrés. Chico grogne, éructe, dans un anglais rustre et incompréhensible. On trouve une très bonne reprise de "Crosstown Traffic". Le sommet se nomme "To Where I Belong", titre extraordinaire qui démarre avec des percussions orientales, puis se mue en une ballade aux arpèges mystérieux, avant d'enclencher une puissante bourrasque hard rock.
Le disque paraît chez Vogue, mais n'obtient pas un grand succès. Le vénérable label détruira les invendus, ce qui augmentera grandement la cote de l'album d'origine. Le groupe emménage ensuite dans l'antre des Variations à Viry-Châtillon. En 1972, malgré un excellent single, "Girls Of Ocean" couplée à "Phantasm", c'est la séparation. Chico tente une éphémère carrière solo en compagnie de Jacques *Petit Pois* Grande et Marc Tobaly avant de disparaître de la circulation, puis de revenir en 2012 pour quelques concerts.

# rock&folk

## Depuis 50 ans au service du Rock n'Roll



**BON DE COMMANDE :** Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

**Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00**

Email : .....@.....

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

| N° ou écrin | Prix | Total |
|---|---|---|
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |

VROFP17 *Frais de port

TOTAL

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

# Classique perdu

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

## Rééditions

### Frank Zappa
**"Lumpy Gravy", "We're Only In It For The Money", "Cruising With Ruben & The Jets", "Weasels Ripped My Flesh", "Joe's Garage"**
*Zappa Records*

Aborder l'œuvre de Frank Zappa nécessite souvent un esprit aventureux. A ceux que la discographie monumentale du moustachu impressionnerait, on conseille vivement de se pencher sur quelques-uns des albums que ses héritiers viennent de rééditer, en particulier le triptyque de 1967-1968 "Lumpy Gravy"/ "We're Only In It For The Money" / "Cruising With Ruben And The Jets" qui dévoile à la fois son génie musical et comique. Le premier disque voit l'artiste assouvir ses envies de musique concrète avec un orchestre symphonique, entrecoupé de passages surréalistes et conclu par une version muzak de la pochade "Take Your Clothes Off". Le deuxième est une satire cinglante de la culture hippie, aussi drôle ("What's The Ugliest Part Of Your Body") qu'empli de tubes pop déviants ("Let's Make The Water Turn Black"). Le troisième est un disque dans lequel Zappa se cache sous un autre nom afin de réinterpréter ses morceaux en doo-wop. Trois disques qu'on retrouve enfin en vinyle, avec leur mix d'origine (et non les horribles relectures des années 80) et surtout, pour "We're Only In It For The Money", cette pochette originale qui parodiait malicieusement celle de "Sgt Pepper's..." des Beatles. "Joe's Garage", opéra potache boursouflé, et l'inégal "Weasels Ripped My Flesh" ont droit au même traitement estampillé *FZ approved*.

### Sparks
**"Sparks"**
*1972/ Rhino*

Quand en 1971 les frères Mael publièrent leur premier album sous le nom de Halfnelson (inspiré d'une prise de catch), le succès ne fut pas immédiatement au rendez-vous. L'album, pourtant excellent, était produit par Todd Rundgren et contenait des pépites glam étranges telles que "Wonder Girl" et "Slowboat". Les gens de Warner, conscients de la situation, incitèrent alors le groupe à prendre le nom plus vendeur de Sparks et l'album fut réédité sous ce nom. C'est cette version du disque qui revoit le jour en vinyle aujourd'hui. Les fans de Lemon Twigs devraient apprécier.

### Silver Apples
**"Beacon" "The Garden" "Decatur"**
*Chickencoop*

Pionniers de la musique électronique dans les années 60, Silver Apples ont connu une seconde carrière dans les années 90. Trois albums publiés lors de la seule année 1998 (et uniquement en CD à l'époque) sont réédités aujourd'hui : "Beacon", l'album du retour, étonnamment mélodique et enregistré avec Steve Albini, l'atmosphérique "Decatur" (dont l'unique morceau de 40 minutes a dû être scindé en deux) et surtout le magnifique "The Garden", disque enregistré en 1970 et resté inédit durant presque trois décennies.

### Black grape
**"It's Great When You're Straight... Yeah"**
*Radioactive/ Geffen*

Quand les Happy Mondays ont disparu dans un brouillard de drogues en 1993, personne ne donnait cher de la peau de Shaun Ryder et encore moins de celle de leur mascotte/ danseur Bez. Pourtant les deux acolytes ont réussi un retour fracassant en 1995 avec leur projet Black Grape, n° 1 des charts au Royaume-Uni au plus fort de la britpop. Réédité pour la première fois en vinyle, le premier album du groupe, mélange de rap, funk, dance et rock, combine tellement de mauvaises idées qu'il ne devrait pas fonctionner, mais la morgue northern et le phrasé de Ryder le rendent étonnamment irrésistible.

### Satan
**"Satan"**
*Monster Melodies*

C'est l'histoire d'un album qui n'est jamais sorti et que des passionnés ont mis des années à lutter pour

pouvoir l'exhumer et le publier. Enregistré en 1975, le premier album des Manceaux de Satan n'avait pas trouvé de label, malgré la popularité et l'excellence du groupe. Au croisement du hard rock et du rock progressif, Satan proposait une musique volontiers grandiloquente qui évoque Ange ou Mona Lisa. Cette première édition au disque rouge sang possède de nombreux goodies (poster, inserts) et une pochette absolument magnifique.

### Dick Rivers
**"Dick Rivers Story"**
*Parlophone*

1967 : considéré comme has-been par l'avènement de la pop puis des hippies, Dick Rivers s'exile aux Etats-Unis pour enregistrer un album à Muscle Shoals, temple de la musique soul. Publié l'année suivante, "Dick Rivers Story" est une réussite indéniable, portée par des compositions originales de Mort Shuman et Neil Diamond (dont "Viens Tout Prendre", superbe version française de "Girl, You'll Be A Woman Soon"). L'album revient en vinyle, avec la bande dessinée de Jean-Claude Trambouze fidèlement reproduite à l'intérieur.

## Nouveautés

### Personal And The Pizzas
**"Personal And The Pizzas"**
*Slovenly*

Connus pour leur premier album dédié à la pizza (publié chez Burger Records, ça ne s'invente pas), les punks sous influence Ramones de Personal & The Pizzas reviennent avec une superbe deuxième fournée. L'album contient de nombreux titres parus précédemment en single dont la stoogienne "Death Threat", dédiée à Macaulay Culkin, coupable à leurs yeux de plagiat avec son groupe The Pizza Underground. Mention spéciale à "Concentration Camp", hymne punk nihiliste.

### Baby Woodrose
**"Freedom"**
*Bad Afro*

Depuis près de quinze ans, Lorenzo Woodrose poursuit sa quête d'un rock psychédélique qui mêlerait ses obsessions garage et son penchant naturel à aller vers des guitares lourdes façon stoner. "Freedom", dans lequel le groupe danois reprend le morceau popularisé par Richie Havens à Woodstock, est un album mystique et contestataire à la fois, qui démontre que les années n'ont pas de prise sur Baby Woodrose.

## 45 tours

### Le Villejuif Underground
**"Heavy Black Matter"**
*Born Bad*

Repéré l'an dernier avec un premier album lo-fi sorti chez SDZ, ce groupe mené par l'Australien Nathan Roche propose quatre titres inédits en préambule de son prochain album. Comme tous les grands groupes, le Villejuif Underground raconte son histoire dans un titre homonyme, ritournelle déglinguée d'une classe folle.

### The Last Shadow Puppets
**"The Dream Synopsis EP"**
*Domino*

Six mois après leur deuxième album, Alex Turner et Miles Kane proposent un EP à l'ancienne. L'occasion pour le duo d'envoyer quelques reprises de morceaux obscurs ("Totally Wired" de The Fall, "This Is Your Life" de Glaxo Babies) qu'ils subliment grâce aux arrangements vertigineux d'Owen Pallett. Outre une version réussie des "Cactus" de Dutronc, le groupe revisite deux de ses propres compositions ("Aviation" et "The Dream Synopsis"), bien meilleures que sur les versions album, car interprétées avec moins de grandiloquence.

### The Wead
**"By The Whey"**
*Slovenly/ Black Gladiator*

Bien que la scène garage américaine des années soixante semble être balisée de toutes parts grâce aux multiples compilations "Back From The Grave" ou "Garage Punk Unknowns", il arrive que des groupes ayant échappé au radar ressurgissent. C'est le cas de The Wead dont l'excellent "By The Whey" vient d'être découvert, et qui a tout du classique perdu.

### Bloodshot Bill & Shannon Shaw
**"Honey Time"**
*Slovenly*

C'est l'assemblage gagnant du mois : Shannon (sans ses Clams) accompagne le rocker solitaire Bloodshot Bill pour les deux faces d'un single à la couleur rockabilly. Un formidable cadeau pour les fans de ces deux artistes. ❑

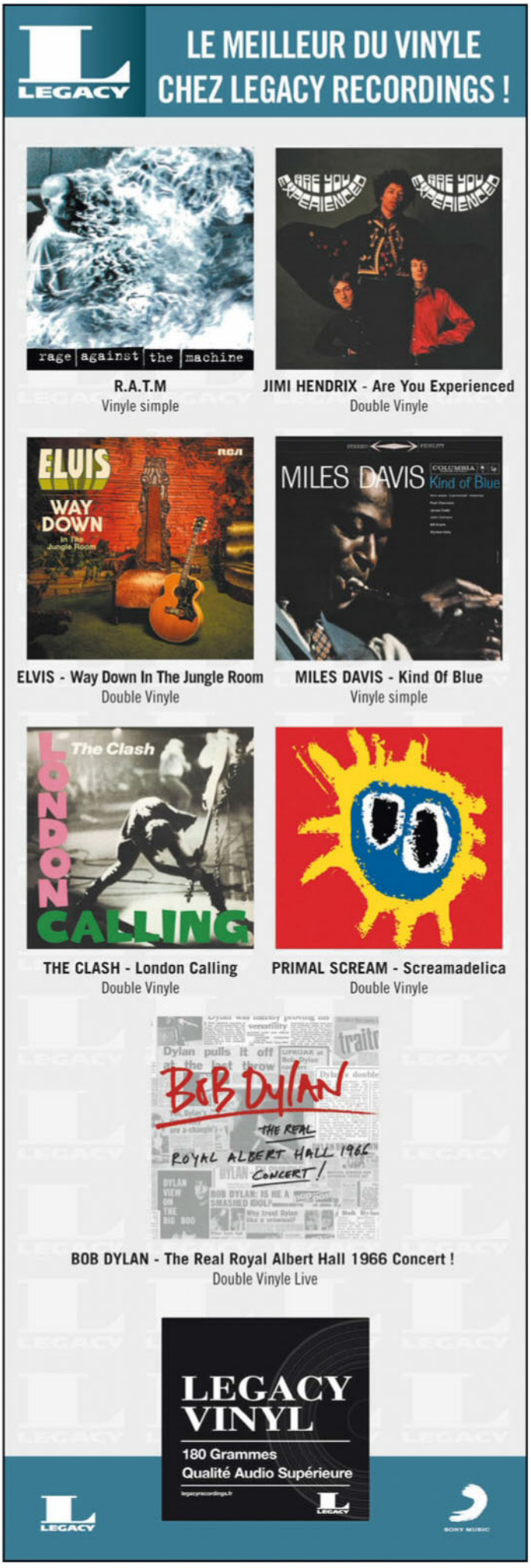





Photo Bruno Berbessou

# LA DISCOTHÈQUE ROCK

## INDISPENSABLE 212 PAGES

## ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

## Atmosphère véneuse

# THE CULT

## "Electric"

*Beggar's Banquet*

**PREMIERE PARUTION AVRIL 1987**

Ce disque en a aidé beaucoup à traverser la steppe des années 80. Après la mort de John Bonham et la dissolution de Led Zeppelin, une chose étrange s'était produite. Soudain toute trace du Dirigeable semblait avoir déserté la planète. Un unique livre, "Hammer Of The Gods" (de Stephen Davis), entretiendrait la légende auprès des fans, plus que jamais rassemblés en société secrète du rock. Après des années de noisy pop, "Electric" prouvait qu'on peut revenir aux fondamentaux du Dirigeable... Le Cult avait démarré gothique (Southern Death Cult) et attrapé le succès avec un deuxième effort, "Love". Mais depuis les débuts à Bradford, le personnel avait valsé et deux figures s'étaient imposées : le chanteur Ian Astbury et le guitariste Billy Duffy.
"Love" avait cartonné, mais la musique proposée restait post-punk... Rêvant d'Amérique, d'aventure et de grosses cylindrées, le groupe rassemble une équipe : Ian et Billy travaillent avec Jamie Stewart (basse) et le nouveau cogneur Les Warner (batterie). Ils ont composé un matériau plus lourd, appuyé sur de gros riffs tronçonnés. Les références abondent : Free, Rolling Stones, mais par-dessus tout Led Zeppelin ("Memphis Hip Shake"). Steve Brown, qui a produit "Love", enregistre ces titres lors de séances au studio Manors. Mais à mesure que l'enregistrement se poursuit durant l'été 1986, Ian Astbury adopte un comportement erratique. Devenu difficile à suivre, le hurleur à longue chevelure livre au compte-gouttes ses textes. Il ne vient plus chanter que la nuit tombée. De jour, Billy le guitariste et Steve le producteur passent le temps à échafauder des mix de plus en plus complexes. Douze titres sont finalisés et un album est prévu par le management du Cult, qui s'intitulerait "Peace". A quelques mois de la sortie, le groupe se tourne vers Rick Rubin, prometteur nouveau producteur des Beastie Boys, mais aussi de l'infernale rencontre entre Aerosmith et Run DMC ("Walk This Way"). Ce single a remis les anciens hard rockers en selle... Approché par Ian Astbury et Billy Duffy qu'il connaît, Rubin prête une oreille attentive aux bandes du studio Manors et avoue ne rien entendre là de bien extraordinaire. Les chansons lui semblent diluées sous une pléthore d'éléments ajoutés. Il propose non de remixer "Love Removal Machine" comme prévu mais de réenregistrer le titre, carrément.
Séduits, au vague prétexte d'enregistrer trois faces B, les Cult débarquent à New York en novembre 1986. Leurs amplis sont entreposés à Londres, ils n'ont pu les débloquer. Mais Rubin leur a retenu le fameux studio de Hendrix, dans le Village. Là, un matériel de location, des plus spartiate. Billy Duffy découvre qu'il dispose d'une seule Les Paul et d'un Marshall. Sans aucune pédale à effets. Mais tous y croient. Les quatre Anglais vont refaire tout le disque avec Rick Rubin. Le sorcier du son est déjà quelque peu légendaire. Son attitude est parfaite : juché sur une bicyclette d'exercice, il pédale furieusement, survivant par une rigoureuse cure de pamplemousses et sandwichs aux filets de thon, écoutant du AC/DC au casque entre les prises. Les Cult ne le verront jamais boire une bière, fumer une cigarette, toucher à la moindre drogue. Rick Rubin travaille seize heures par jour sur l'album.
Redevenu enthousiaste, Ian Astbury exige des prouesses techniques du producteur (les batteries de "Lil' Devil") mais donne en retour une historique performance vocale. Sur tout le disque. On comprendra que les anciens Doors demandent à Astbury de *remplacer* Jim Morrison sur une tournée mondiale en 2002. Voix authentiquement rock, riffs au couperet, le Cult livre le disque anglais le plus lourd depuis une décennie.
Au bout du compte, Rick Rubin ne laisse pas les garçons s'endormir sur leurs lauriers. Il taquine Billy et Ian, les mets au défi de reprendre "Born To Be Wild" de Steppenwolf...
Découvrant que le groupe n'est pas en train d'enregistrer trois morceaux pour une face B mais bel et bien de refaire tout l'album, le management du Cult pète un plomb.
Débarquant à New York, les managers découvrent une équipe soudée. Cinq jeunes hommes tendus vers un but commun, livrer un disque arrogant qui puisse redonner espoir aux rockers. Feu vert. L'équipe passe les fêtes de Noël en studio (avec de fréquentes visites des artistes Def Jam). Libérés des miasmes de la presse anglaise, arpentant joyeusement le pavé new-yorkais, les Cult se redéfinissent comme le groupe du moment, look biker, bottes, cuir, clous. Ils vont cartonner dans les charts ("Love Removal Machine" sera numéro 4 en GB) puis partir en tournée. Au début, le Cult ouvre pour Billy Idol. A la fin, l'album s'impose et le Cult part trois semaines vedette en Australie/Japon avec Guns N'Roses en première partie (!). Trois singles seront tirés du disque mirifique, mais "Electric" est un projet rare, un album dont chaque morceau est réussi, offrant une série de trouvailles soniques. Synthétisant admirablement AC/DC et Led Zeppelin, Rubin offre au Cult un son exceptionnel.
Malheureusement, lors de la tournée mondiale, Ian Astbury redevient totalement irrégulier et prend l'habitude de détruire la batterie à la fin de chaque concert. Une atmosphère vénéneuse entoure le groupe. Les performances s'en ressentent et cette tournée avortée marque la fin quelque peu frustrante de l'aventure "Electric", malgré une légendaire première partie de David Bowie à La Courneuve. Astbury et Duffy sacquent leur management et leurs musiciens, avant de s'exiler à Los Angeles où ils enregistreront "Sonic Temple". ❑

# Qualité France

PAR H.M.

## Mode

***Une mode chasse l'autre*, affirmait-on autrefois. C'est de moins en moins vrai. Bien souvent, les modes d'hier passent en arrière-plan mais continuent d'exister en marge, quitte à revenir sur le devant de la scène à l'occasion d'un revival. Le monde de l'autoproduction, moins soumis**

Depuis leur reformation en 2012, **Les Daltons** n'ont pas envie de raccrocher et récidivent avec ce nouvel album. Du quatuor parisien originel (datant des années 80) il subsiste le guitariste, le chanteur, et surtout l'état d'esprit : il se manifeste sans retenue à travers des chansons francophones qui marient avec élégance un humour décapant mis en valeur par le chanter-parler et une potion musicale héritière de la new wave et du punk festif qui est traversée d'éclats sixties du meilleur effet et réserve son lot de réussites décalées, telles "Ruisseau" ou "Costume De Merde" *("Objet Ancien", Praksis Records ✆ 06.10.22.52.18, distribution La Fugitive).*

Ce n'est que leur second album mais, en quelques années, **The Lonely Dogs** se sont bâti une solide réputation d'énervés dans leur région Auvergne-Rhône-Alpes et dans bien d'autres contrées. La potion anglophone de ce quatuor ne cherche pas à briller par son originalité mais à impressionner par sa force de frappe, sa pugnacité et sa cohésion. Pas de baisse de tension dans cet enchaînement de neuf compositions pétaradantes parmi lesquelles se glissent deux reprises révélatrices : un morceau du leader des Dogs, Dominique Laboubée, et "As Tears Go By" des Stones étonnamment passé à la moulinette speedy *("It's About Love", ✆ 06.81.01.19.41).*

Jeune quatuor mixte (2 filles et 2 garçons de 19 ans), **Plastic Age** (de Nevers) s'est fait les dents sur scène avant d'enregistrer ce premier EP dont le rock anglophone se place au carrefour d'influences aussi variées que les Kinks, les Hives ou les Ramones. Les six titres concis témoignent d'une volonté constante d'en découdre : les rythmes sont trépidants, les guitares acérées et la chanteuse retient l'attention avec sa voix au timbre qui sort de l'ordinaire. L'ensemble se distingue par son énergie pétulante, particulièrement sensible sur "White Flower" ou "Screen-Eyed Monster" *("Plastic Age", ✆ 06.79.75.02.44).*

Après un EP lancé comme un ballon d'essai, **Arno Futur** (d'Asnières) y va de son premier album solo. Volant désormais de ses propres ailes après l'implosion du groupe, le chanteur/ leader des Sales Majestés n'a rien renié de ses années punk ("Garage Punk") et poursuit le combat rock entouré de musiciens complices : il continue de concocter des petits brûlots survoltés ("Inutile") dont le caractère offensif est au diapason de ses textes (tous francophones) qui épinglent notre quotidien avec une verve acérée et revendiquent leur caractère engagé *("Cannibal", Rusking Records ✆ 06.10.98.00.82, distribution Musicast).*

**que les majors à l'obsession de rester dans le coup, illustre ce phénomène. Ainsi les huit sélectionnés du mois (parmi les trente-sept arrivages à la rédaction) font cohabiter les souvenirs les plus divers : new wave, punk, folk, fusion, musique planante…**

Deux ans après sa formation, **Tellma** (de Bordeaux) ne choisit pas la facilité avec son premier EP six-titres. L'ouverture très dépouillée ("Don't Slip Away") surprend par son impact mélodique et sa voix de tête relayée par des harmonies vocales : elle est à l'image de ce duo masculin qui unit une guitare et deux chanteurs aux voix complémentaires autour d'une folk-pop anglophone et mélancolique. Pour diversifier le propos, d'autres instruments font leur apparition à travers quelques invités, mais l'essentiel réside dans cette assise vocale ("Summer Showers") qui a de quoi impressionner *("Swansong", New Light ✆ 06.81.79.87.40).*

Depuis ses débuts, **Rumble To Jungle** (basé entre Caen et Paris) défend une démarche cosmopolite et évolutive. Après avoir enregistré un premier EP d'obédience hip hop avec des MC venus de Chicago ou du Burkina Faso, le groupe formé par le guitariste s'est resserré sur une formule quatuor en intégrant une chanteuse franco-somalienne qui fait des prouesses. Et son second essai marque un virage vintage vers une fusion rock-soul où l'influence conjointe de Sly & The Family Stone, Funkadelic et Jimi Hendrix est garante de variations réjouissantes *("R2J", Yow Records/ Pypo Productions ✆ 06.78.50.10.83, distribution Inouïes).*

Créé il y a quatre ans à Limoges, **Arkabash** a pu enregistrer son premier EP cinq-titres grâce à un site participatif. Le quintette se distingue par les interventions d'un trompettiste qui ne joue pas les faire-valoir et le rôle central du chanteur qui, avec sa voix gouailleuse, dépote des textes francophones assez basiques sur des rythmes trépidants et rattache ainsi son groupe à une certaine tradition du rock français, dans le sillage de Téléphone. Le résultat est parfois inégal mais parvient à maintenir la tension du début à la fin et affiche de beaux moments d'excitation, comme "Luna" ou "Ponts De Paname" *("5", Kanopé Prod ✆ 06.11.29.24.43).*

Pour enregistrer son premier album, **Elk Eskape** a fait appel à un orfèvre en la matière, en l'occurrence le talentueux Bruno Green. Le quatuor breton en activité depuis trois ans (avec un premier EP en 2014) a pu ainsi laisser libre cours à son inspiration et façonner un rock atmosphérique (anglophone) qui évolue entre phases planantes impeccablement assumées ("Invisible Eyes") et moments plus proches d'une hypnose toute en tension contenue ("Thousand Bonfires After"), le tout porté par une voix en apesanteur et des guitares obsédantes *("Bow", On The Rockin' Road Prod ✆ 06.72.20.87.78).* ❑

# Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

# CHARLES BROWN

## TONY RUSSELL BROWN

### 1922 (Texas)-1999 (Californie)

Charles, prunelle avantageuse, toujours bien mis, est le bluesman le plus sortable du fretin des clubs de la Côte Ouest. Il a appris le piano classique, décroché un diplôme de chimie, enseigné cette discipline au Texas, émigré à Los Angeles et y a découvert un blues plus velouté que le ragtime boogie pétaradant qu'on emboutit à Galveston. L'homme de la ville est Nat King Cole. Il va bientôt déployer ses ailes et abandonner son fief aux *"sepia Sinatra"*, ces crooners after-hours dont Nat est le modèle et dont Charles sera le prototype. Charles fait équipe avec deux musiciens aussi fins que lui, le contrebassiste Eddie Williams et le guitariste Johnny Moore. Oscar Moore, le frère de Johnny, gratte justement chez Nat King Cole. Oscar propose à Sherman, patron d'Atlas Records, de prendre le trio de son frangin, puisque Cole se barre chez Capitol. Sherman accepte si Oscar se mouille dans l'aventure. C'est pourquoi le premier single de Charles et de ses partenaires sort en 1945 sous le nom d'Oscar Moore's Three Blazers. Face A : "Melancholy Madeline", première ballade d'une longue série (chantée par Frankie Laine). Face B : "Fugue In C Major", sans doute une réminiscence de Jean-Sébastien Bach dont on pisterait en vain le clavier tempéré dans cet instrumental au jazz si cool. Quand Oscar retourne chez Cole, le groupe devient (ou redevient) Johnny Moore's Three Blazers au mépris de l'arithmétique. Les trois égaux l'ignorent alors, mais la position du guitariste dans le nom du groupe excitera la pompe à prétentions, quand les chèques et le crédit des chansons prendront du poids. En 1945 Louis Jordan est déjà là, le R&B de la Nouvelle-Orléans ne frémit pas encore, les Blazers anesthésient le swing de Nat King Cole d'une dose de blues. Ils sont très pointilleux sur l'architecture des chansons. Eddie Williams a raconté à Nick Tosches comment ils entraînaient Charles à ne jouer que la main droite pour éviter le chevauchement des basses. Johnny ourle, de ses lignes de guitare soupirantes ou blasées, les traînées d'ivoire et le chant suave de Charles, à la nausée presque mondaine. En cultivant ce spleen, les Blazers frappent un grand coup en septembre 1945, chez Philo/ Aladdin : "Drifting Blues". L'équilibre des séquences, le solo de guitare au jazz hoquetant, la frappe à fleur de peau de Johnny Otis, qui s'est mis à la batterie, tout est optimal. Le chef-d'œuvre de Charles, dont Johnny Moore contestera le crédit, devient un énorme hit national dans les charts du R&B (n° 2 pendant 23 semaines au Billboard). Mètre-étalon du blues languide, "Drifting" prend le contrepied du jump à la mode, démarrant les choses où Carr et Blackwell les avaient laissées avant-guerre. La lune de Beverly Hills appartient aux Blazers, qui débitent pas loin de cinquante disques pour des labels de la Côte, Aladdin, Modern, Exclusive, jusqu'à la brouille de 1948, quand Oscar réintègre le groupe et monte son frère contre les deux autres. Avant que Charles ne rompe, les Blazers alignent une belle série de succès : "Sunny Road" en 1946, "New Orleans Blues", "Merry Christmas Baby" en 1947, "More Than You Know" en 1948. Débarrassé des Blazers, Charles fait encore mieux. Il reforme un trio et se présente chez Aladdin. Il ne perd pas de temps pour canarder les charts du R&B. L'année du divorce, "Get Yourself Another Fool" fuse en quatrième position. Un an plus tard, "Trouble Blues" franchit le sommet qui avait arrêté "Drifting" : 15 semaines n° 1, la reprise "In The Evening When The Sun Goes Down" de Carr et Blackwell s'accorde un n° 4 et "Homesick Blues", un n° 5. "My Baby's Gone" fait n° 6 en 1950 et "Black Night", sa plus belle angoisse, une inspiration pour Ray Charles et un bon lustre d'avance sur le blues moderne, reconduit Charles Brown en tête des charts pendant 14 semaines. N° 2 en 1951 avec "Seven Days Long", mais à peine un petit n° 7 en 1952 avec "Hard Times". Il faut croire que le public commence à se fatiguer des violettes amères. On a recensé jusqu'à 200 faces chez Aladdin et un premier LP en 1952 : "Mood Music", date précoce pour un 33 tours de blues. Mais Charles s'émiette. Quelques succès mineurs comme "Please Come Home For Christmas" (King, 1960) ne sont pas assez consistants pour le rematérialiser durablement. Il s'embourbe dans le mouroir des petits jobs pendant de nombreuses années. A la fin des seventies, les Eagles déterrent le petit slow de 1960, "Please Come Home For Christmas", le restaurent en un puissant bolide pop et attirent l'attention d'un nouveau public sur l'ange déchu du R&B. Engagements dans les clubs, tournées en Europe, multiples compilations de vieux titres, contrats discographiques, pluie de médailles... Charles revient avec une voix, un style intacts et des albums inaltérables : "One More For The Road" (Blues Side/ Alligator, 1986), "All My Life" (Bullseye, 1990). Inaltérables, car une mélodie court toujours un siècle devant celui qui la chante, elle est comme une neige éternelle. ☙

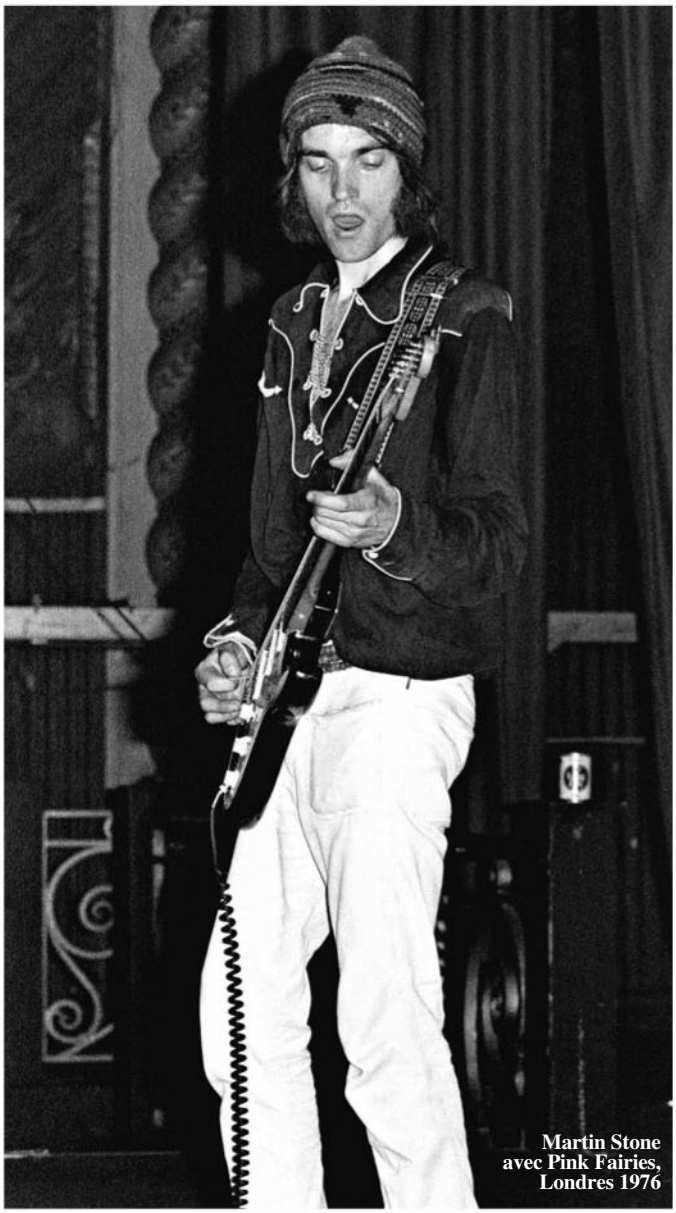
Photo Gilles Pétard/ Redferns/ Getty Images

# Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

**Classé dans les années 70, avec George Harrison, à la septième place des meilleurs guitaristes rock par le Melody Maker, il a fait partie de Savoy Brown, The Action, Mighty Baby, de Chilli Willi And The Red Hot Peppers, des Pink Fairies, des 101ers, etc. Il a joué aux côtés de Wreckless Eric et de Brian Jones, accompagné sur scène Sonny Boy Williamson, John Lee Hooker, Billy Boy Arnold, Rufus Thomas, Eddie Burns... et Marianne Faithfull. Par ailleurs, il fut un marchand réputé de livres rares et d'éditions originales. MARTIN STONE est mort le 9 novembre dernier, à Versailles, des suites d'un cancer des sinus.**

Il y a quelques années, aux frontières nord de Paris, dans une petite salle en sous-sol, dans l'attente d'une fanfare funk, le public découvre Almost Presley ou Totally Hank selon que le groupe reprenne Elvis Presley ou Hank Williams, avec, à la guitare et à la lap steel, un petit homme maigre coiffé d'un chapeau mou. Loin de son image de guitar hero barbu et chevelu, Martin Stone assure un accompagnement discret et efficace jusqu'à cette reprise de "Heartbreak Hotel" où il balance un solo, court mais si intense qu'il impose un silence respectueux. Il existe beaucoup de bons guitaristes, des très bons, des tricoteurs, des super techniciens et quelques géants qui, par leur attaque incisive de l'instrument, se distinguent en quelques secondes et dans n'importe quelle circonstance. Martin Stone fait partie de ceux-là comme Jeff Beck, qu'il considère comme le meilleur, ou Eric Clapton auquel il a souvent été comparé et parfois préféré. Une légende du rock anglais.



Martin Stone avec Pink Fairies, Londres 1976

Photo Erica Echenberg/ Redferns/ Getty Images

Né le 11 décembre 1946 à Wokingham (Surrey), **Martin Stone** fait ses premières gammes en écoutant les Shadows. Au lycée à South Croydon, il fréquente à la fois les clubs folk locaux où se produisent John Renbourn et Davey Graham et le Locarno Ballroom qui diffuse du rhythm'n'blues. Mais il a une véritable révélation avec l'album "Singing The Blues" de BB King dont il s'acharne à reproduire les solos note par note sur sa Fender Telecaster avant de s'attaquer au répertoire de Muddy Waters. Dans la file d'attente pour une audition à laquelle il ne se présentera pas, Martin rencontre Philip Charles Lithman, chanteur, guitariste et violoniste avec qui il forme Junior's Blues tout en étant pigiste au Croydon Advertiser. L'expérience Junior's Blues tournant court et peu satisfait par son travail de rédacteur, en 1964, il accepte avec enthousiasme la proposition de rejoindre Rockhouse, formation créée pour accompagner des bluesmen américains lors de leurs tournées au Royaume-Uni. C'est pour lui l'occasion de côtoyer Sonny Boy Williamson, John Lee Hooker, Billy Boy Arnold, Rufus Thomas, etc. Une expérience contrastée entre un John Lee Hooker très autoritaire, modifiant de façon abrupte le rythme au milieu d'un morceau pour tester les Anglais, et un Rufus Thomas, joyeux et amical mais dont l'humour mordant et salace ne plaisait pas toujours aux organisateurs. En 1964, il aurait également participé à sa première séance pour "Downtown" de Petula Clark. Deux ans plus tard, il met sur pied son propre groupe, Stone's Masonry, dont le single sort en janvier 1967 sur Purdah, sous-marque de Blue Horizon ("Hot Rock"/ "Flapjacks"), deux instrumentaux dans le style de Freddie King. En 1977, Stone's Masonry ressuscitera le temps d'un nouvel instrumental, "Jump For Joy", produit par Nick Lowe, sur la compilation "A Bunch Of Stiff Records". Toujours en 1967, à la demande du manager Harry Simmonds, frère aîné de Kim, l'autre guitariste du groupe, il intègre le **Savoy Brown Blues Band** à temps pour l'enregistrement de "Shake Down" (Decca UK 67) dont il compose le seul titre original, "The Doormouse Rides The Rail". Lors d'une résidence à Charlottenlund au Danemark, *"LSD city"*, selon Martin, le Chicago blues cède peu à peu la place à des jams déstructurées de 40 minutes. De retour en Angleterre, Kim Simmonds et le chanteur Bryce Portius, non consommateurs de LSD, sont virés. Chris Youlden prend la place de chanteur et la puissance sonore est augmentée.

Mais lorsque la nouvelle formation est arrêtée dans le Devon pour possession de drogue, Harry Simmonds rappelle son frère et fait le ménage.
Par l'intermédiaire de Giorgio Gomelsky, Martin est alors invité à rejoindre The Action, groupe favori des mods, produit par George Martin, mais en plein changement de style et de musiciens avec l'arrivée du claviériste et saxophoniste Ian Whiteman aux côtés du batteur Roger Powell, du guitariste rythmique Alan Bam King et du bassiste Mike Evans, Bam King et Whiteman se partageant le rôle de chanteur. Les débuts sur scène de cette nouvelle entité furent un peu chaotiques. Martin : *"Des spectateurs qui attendaient une reprise de 'Land Of A Thousand Dances', ne voulaient sans doute pas entendre une version de quarante minutes du 'India' de John Coltrane. A la réflexion, ils avaient peut-être raison."* Les premiers enregistrements de 1968 sont pourtant constitués de cinq chansons parfaitement construites, aux lignes mélodiques accrocheuses. "Only Dreaming", "Understanding Love" et "A Saying For Today", en particulier, sont de pures merveilles de psychédélisme pop, qui ne verront le jour qu'en 1985, sur "The Action Speak Louder Than…" (Dojo UK 85). En octobre 1968, Martin participe à l'enregistrement de "Southern Comfort" (Sire/ London UK 69) organisé autour de l'harmoniciste et chanteur Walter Shakey Horton avec le bassiste Jerome Arnold du Butterfield Blues Band et le batteur Jessie C Lewis. Dans un studio de Denmark Street loué à la journée, à sa troisième bouteille de whisky, Shakey Horton s'écroule sur le sol, plongeant dans un quasi-coma éthylique. Le disque jugé trop court, Stone et Arnold se lancent alors dans une improvisation, "Netti-Netti", avec des sonorités orientales presque electro. Au final, sort en 1969 un ovni constitué de dix morceaux de Chicago blues et d'un raga psychédélique de douze minutes. Pendant ce temps, The Action se transforme brièvement en Azoth, puis en **Mighty Baby** : "Mighty Baby" (Head UK 69), un des dix meilleurs disques du rock psychédélique. Certes, les influences West Coast et acid rock sont bien présentes, mais avec des parties vocales et un feeling typiquement anglais. Dans ces huit compositions originales, s'entrecroisent saxophones, flûtes, orgues et les interventions lumineuses de Martin Stone à la guitare lead et à la slide. Le titre "Egyptian Tomb" représente, avec "See Emily Play" de Pink Floyd, la quintessence du rock psychédélique anglais. Peu de ventes, le label ayant été vite liquidé, mais de multiples concerts, notamment dans les

grands festivals de l'époque, Cambridge, Phun City, Wight en 1969 et 1970, Glastonbury en 1971. Lors d'une prestation de trois heures en clôture de ce dernier événement, Mighty Baby interprète une variante de "India" rebaptisée "A Blanket In My Muesli" qui figure sur le triple album "Glastonbury Fayre" (Revelation UK 72). Concerts fleuves et influences country lui valent d'être alors considéré comme le Grateful Dead anglais. La réputation de Martin Stone est si grande auprès de ses pairs que, lorsque les Rolling Stones cherchent un remplaçant à Brian Jones, Alexis Korner avance son nom. Des journalistes se précipitent aussitôt chez les parents Stone réellement horrifiés à l'idée que leur fils puisse faire partie de ce groupe dépravé. En réalité, Martin ne se présentera pas à l'audition prévue.
En revanche, Brian Jones l'invite à intégrer sa nouvelle formation de blues. Cette association, avec Boz Burrell à la basse, ne dure que l'espace de deux répétitions chaotiques. Selon Martin, Brian Jones avait plein d'idées originales, mais n'était pas un compositeur inspiré et son comportement devenait de plus en plus erratique. Brian Jones disparaît peu après. En 1970, à l'exception de Bam King, comme leur ami Richard Thompson, les membres de Mighty Baby se convertissent à l'islam, plus particulièrement au soufisme. Musicalement, leur musique prend un tour plus contemplatif, même si la structure mélodique ne change pas, comme le montre "Jug Of Love" (Blue Horizon UK 71) avec de nombreux passages acoustiques. Moins emblématique que le premier, "Jug Of Love" est néanmoins un très beau disque dominé par deux somptueux morceaux, "The Happiest Man In The Carnival" et "Virgin Spring", avec un Martin Stone au sommet de son art. Pas de chance encore une fois, le disque ne bénéficie pas d'une promotion adéquate. Le groupe, en entier ou en partie, participe à plusieurs séances pour d'autres musiciens comme l'ancien chanteur d'Action, Reg King, Gary Farr, Robin Scott, Keith Christmas.
De son côté, Martin Stone comprend assez vite que la stricte obédience à un dogme qui bannit drogue, alcool et bacon n'est pas fait pour lui. En 1972, il retrouve son vieil ami revenu de Californie, Philip Lithman, Snakefinger comme l'ont surnommé les Residents, pour former **Chilli Willi And The Red Hot Peppers**. Inégal, parfois brillant, le premier disque est avant tout l'œuvre d'un duo folk country-rock un peu excentrique avec le renfort d'invités tels que Nick Lowe, Bob Andrews et Jo Ann Kelly : "Kings Of The Robot Rhythm" (Revelation UK 72).

Le second est celui d'une formation soudée, avec Pete Thomas à la batterie et Paul Riley à la basse, qui, mêlant influences blues, swing, country et rock'n'roll, est une des têtes d'affiche du pub rock jusqu'à sa séparation en 1975 : "Bongos Over Balham" (Mooncrest UK 74). Snakefinger retournera en Californie auprès des Residents. Après quatre superbes albums, il meurt en 1987 pendant une tournée européenne. Roadie de Chilli Willi, puis manager, Jake Riviera fondera Stiff Records. Quant à Martin, on peut l'écouter, notamment avec Billy Boy Arnold, sur "American Blues Legends 75" (Big Bear UK 75).
Il fait une pige dans les Pink Fairies de Larry Wallis, joue sur scène avec Ducks Deluxe et pour les derniers concerts des 101ers à la demande de Joe Strummer.
A la fin des années 70, Martin Stone se consacre essentiellement au marché des livres anciens et des éditions originales. Un temps, il possède même, à Londres, une boutique qui n'ouvre que la nuit. Figurent parmi ses clients Jimmy Page, à qui il vend un livre ayant appartenu au sorcier Aleister Crowley, et Elvis Costello, intéressé par tout ce qui a un rapport avec "Orange Mécanique". Les temps changent, la cocaïne a remplacé le LSD et Martin partage le même fournisseur que Marianne Faithfull qu'il accompagnera sur scène dans les années 2000. En 1983, une affaire liée à la cocaïne et une santé chancelante le font quitter Londres pour Paris.
Là, il poursuit ses activités bibliophiliques qui ne feront pas non plus sa fortune. Il ne fut jamais propriétaire, ne savait pas conduire et n'aimait pas les comptes bancaires. Il préférait écumer les marchés aux livres avec un autre expatrié coiffé d'un béret, l'auteur de polar Robin Cook, celui de "Les Mois d'Avril Sont Meurtriers" et de "J'Etais Dora Suarez". Tous les bistrots d'Aquitaine doivent encore se souvenir de leurs escapades dans le Sud-Ouest. Parallèlement, Martin revient progressivement à la musique avec Wreckless Eric : un single en 1990 puis, en 1993, l'album "The Donovan Of Trash". En 1996, avec la chanteuse Laurence Barma, il forme les Homewreckers ("Les Homewreckers") avec des compositions de Martin dont le blues "Head For A Fall" et une belle reprise de "Hey Gyp" de Donovan (Casino Music US 96). S'ensuivront des reformations de Mighty Baby en 2005-2006, et des participations à des disques de ses voisins de Montreuil, La Clinik Du Dr Schultz, groupe du guitariste de Parabellum ("Rythmes Et Mélodies Du Vingtième Siècle") en 2009, et les Soucoupes Violentes ("Fort Intérieur") en 2015. Un parcours étonnant, unique pour un homme qui ne l'était pas moins. ❑

# Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

## Apesanteur

# La La Land

DE DAMIEN CHAZELLE

**Il y a encore trois ans, Damien Chazelle était un total inconnu.** Excepté, peut être, pour quelques amateurs de cinéma de genre qui avaient repéré son nom sur les scripts de deux séries B d'horreur : "Le Dernier Exorcisme II", suite médiocre d'un bon rip-off tardif de "L'Exorciste", et "Grand Piano", curieux thriller où Elijah Wood (le Frodon des "Lords Of The Ring") se devait de donner le meilleur concert de sa vie sur scène sous peine de voir sa dulcinée se faire dézinguer par un tueur fou. Elijah Wood, front transpirant et sens en éveil, passait le film le cul coincé sur une chaise à taper comme un fou sur les touches en ivoire de son piano dans un tempo inquiétant. Peut-être est-ce cette trame qui a donné l'idée à Damien Chazelle, vrai fou de musique, de réaliser dans la foulée l'incroyable "Whiplash". Ou l'entraînement spartiate d'un jeune batteur de jazz qui, espérant intégrer un orchestre de renom, s'échine sur sa batterie des heures durant sous l'œil sévère d'un professeur irritable et teigneux, aussi dictatorial que le sergent instructeur du "Full Metal Jacket" de Kubrick. Une heure et demie de tension névrotique absolue pour un face-à-face tendu et ultra rythmé qui cueillit la presque totalité de la critique et du public. Avec une quinzaine de récompenses à l'internationale à la clé (dont 3 Oscar), "Whiplash" a fait de ce jeune réalisateur âgé d'à peine 28 ans le nouveau prodige du septième art. Inutile de dire que, trois ans après ce coup de maître, son "La La Land" était attendu comme un film/ messie annonçant — qui sait — une nouvelle ère utopique pour Hollywood. Sans coups de sabre laser lassant et sans Princesse Leia maladroitement numérisée. "La La Land" confirme donc le talent old school de Chazelle avec ce film aérien et jovial. Presque l'inverse du huis clos stressant (mais déjà entraînant) qu'était "Whiplash"... Dans "La La Land ", on est immédiatement transporté par la love story simpliste et touchante de deux personnages qui tentent de réussir à Hollywood. Elle comme actrice rêvant d'être aussi glamour que Kim Novak, lui comme pianiste jazzy fantasmant d'être aussi cool qu'Erroll Garner. En attendant d'atteindre leurs étoiles respectives, elle sert des cafés dans un bar proche des studios en courant les castings tandis qu'il pianote dans les clubs les plus miteux de la ville en espérant — qui sait — se produire un jour au Hollywood Bowl. Avec un souci à la clé : leur ambition ne risque-t-elle pas de parasiter leur amour ? C'est ce que raconte "La La Land" en deux heures d'un immense et sincère élan hommageux (et amoureux) aux films musicaux de l'âge d'or de Hollywood. Du temps où le Technicolor pétait sur les quatre coins de l'écran en reflétant les âmes enjouées des protagonistes qui eux-mêmes se déplaçaient dans le cadre comme s'ils flottaient sur le bitume. Si le film se passe à l'époque contemporaine, il intègre volontairement une esthétique fifties/ sixties (décors, costumes) et des mini-ballets qui semblent sortir à la fois d'une vieille comédie musicale de la MGM signé Vincente Minelli (genre "Brigadoon") que de celles pop et acidulées de Jacques Demy (genre "Les Demoiselles De Rochefort"). Avec une fluidité gracieuse, le couple Ryan Gosling/ Emma Stone semble être les réincarnations contemporaines de Gene Kelly/ Fred Astaire et de Ginger Rogers/ Cyd Charisse. Les effets de mise en scène (travellings, ellipses, mouvement de grues) donnant sans cesse une amplitude à la fois novatrice, énergisante et ultra poétique au film qui met constamment les sens en état d'apesanteur. Comme si les cœurs des spectateurs se fondaient pour l'éternité à ceux de ces deux amoureux. Intemporel, magique, superbe, "La La Land" annihile le temps et la raison tout en exacerbant la musique et les sentiments purs. L'année commence drôlement bien *(en salles le 25 janvier)*... ❑

# Serial killer



PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Born To Be Blue

## Born To Be Blue

En tant que cinéphage, on aurait voulu en savoir plus sur les relations entre Chet Baker et le cinéma. Par exemple lorsqu'il fit l'acteur dans une comédie musicale ("Urlatori Alla Sbarra") de Lucio Fulci, futur roi du film gore italien. Ou savoir dans quelles conditions il signa les bandes originales de trois thrillers français tournés en noir et blanc (et sous influence stylistique de la Nouvelle Vague) par José Benazéraf, l'un des inventeurs du cinéma érotique et porno français. "Born To Be Blue" revient donc précisément sur un chapitre de la vie du musicos à l'âme écorchée. Une période, début des sixties, où Baker est en pleine quête de rédemption et d'estime de soi. Sachant que son addiction à la drogue, comme beaucoup de créateurs géniaux, l'a aidé à devenir ce qu'il est tout en le propulsant intérieurement dans les profondeurs de l'enfer. Ce que le réalisateur canadien Robert Budreau saisit parfaitement bien en appliquant une mise en scène discrète au service des états d'âme torturés de Chet Baker, impeccablement incarné par Ethan Hawke, l'un des acteurs américains les plus discrets et les plus puissants d'aujourd'hui *(actuellement en salles)*.

## Live By Night

C'est probablement parce qu'il voulait prouver à Hollywood qu'il n'était pas qu'une simple star de blockbusters amidonnés ("Daredevil", "Pearl Harbor") que Ben Affleck est passé à la réalisation il y a dix ans en signant quelques thrillers politisés et engagés ("The Town", "Gone Baby Gone", "Argo") à l'image de ceux des années 70 qu'il vénère. Avec "Live By Night", Affleck continue d'exploiter sa fascination fétichiste pour l'âge d'or des studios. Ici, les films de gangsters made in Warner des années 30-40 qu'il semble remaker sous la forme d'un film-hommage. La couleur en plus. On y suit le long parcours d'un bad-guy qui s'impose progressivement dans le milieu de la mafia new-yorkaise. Avec les ingrédients qui vont avec : bar clandestin, pute ambiguë, code d'honneur bafoué, peine de cœur, pavés mouillés et jets de mitraillade façon "Les Incorruptibles". Du cinéma stylistiquement soigné (jusqu'aux cols de chemises bien repassés) et d'une efficacité plaisante. Reste que Ben Affleck, avec ses épaules trop carrées dans ses costumes d'époque trop larges, continue de courir après son charisme *(en salles le 18 janvier)*.

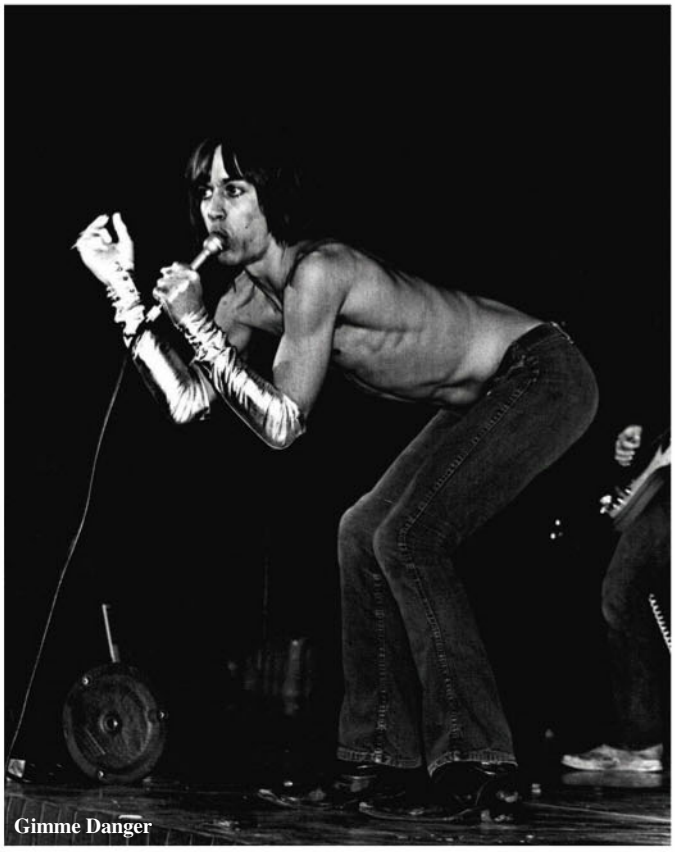
## Resident Evil : Chapitre Final

Les "Resident Evil", c'est un peu comme comme les "Vendredi 13" : on ne sait plus combien il y en a ! On serait tenté de dire qu'il s'agit du 4, vu que le "Vendredi 13 : Chapitre Final" correspondait à l'opus 4. Eh non, puisque "Resident Evil : Chapitre Final" est en fait l'opus 6 ! Une fois de plus, Milla Jovovich continue d'affronter des zombies dans un monde post-apocalyptique qui s'ultranumérise de films en films. Jusqu'à faire ressembler définitivement cet épisode au célèbre jeu vidéo dont il s'inspire du moins au niveau des pixels... Et vu le sous-titre ("Chapitre Final)", on pourrait croire que c'est le dernier. Sauf si on se fie à "Vendredi 13 : Chapitre Final" qui, lui, a eu droit à six films par la suite *(en salles le 25 janvier)*...

Live By Night

Resident Evil : Chapitre Final

Home of Underground Rock · Montpellier
SECRET PLACE
2016 2017
MAR 14 FEV
ME FIRST AND THE GIMME GIMMES
+ MASKED INTRUDER
20H
ONE MAN BAND FESTIVAL #4
17 ET 18 FEVRIER
BOB LOG III – THOMAS SCHOEFFLER
RONAN ONE MAN BAND – JACOB WILD...
DIM 26 FEV
DOYLE
EX MISFITS
20H
10 & 11 MARS
THIS IS ENGLAND #6 2017
SURVET SKINS - NABAT - CHRON GEN
BOOZE AND GLORY - INFA RIOT...
VEN 07 AVR
NEKROMANTIX
+ DAISY DICK AND HE CANNIBAL SINNERS
20H
VEN 14 AVR
ELMER FOOD BEAT
20H
DIM 16 AVR
THE EXPLOITED
THE CASUALTIES
+ CODE RED
20H
NOUVEAUTÉ
MAD BIRDS
PSYCHO SURFER DON'T WANNA DIE
PSYCHOBILLY - MONTPELLIER
BRASSEN'S NOT DEAD
VOL.4
PUNK ROCK - TOULOUSE
BE FAST !!!
WWW.TOUTAFOND.COM
SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 64 00 87 11
*POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2016


Gimme Danger

## Gimme Danger

Jim Jarmusch s'est entretenu en deux temps avec Iggy Pop. Deux longues interviews où l'Iguane revient sur la story des Stooges, de leur formation en 1967 à leur reformation en 2003. Avec, au passage, un lot invraisemblable d'images et les anecdotes qui vont avec. Un fabuleux travail d'orfèvre (surtout synthétisé en 1 h 48 !) qui a la particularité d'être signé par un vrai metteur en scène. Ce qui veut dire montage vif avec archives chronométrées au tempo rock qu'il faut. Sans surcharge, sans ennui et avec un didactisme amusé et décontracté. Surtout que l'Iggy, bon client — il est totalement épanoui et bien loin des ses années came/ destroy — y va de son charisme. Surtout quand il lâche cette phrase d'un ton sobre et amusé : *"Je crois que j'ai aidé à liquider les année 60."* Un parfait slogan choc pour l'affiche de ce chouette doc à l'esprit (forcément) ultra rock *(en salles le 1er février)* !

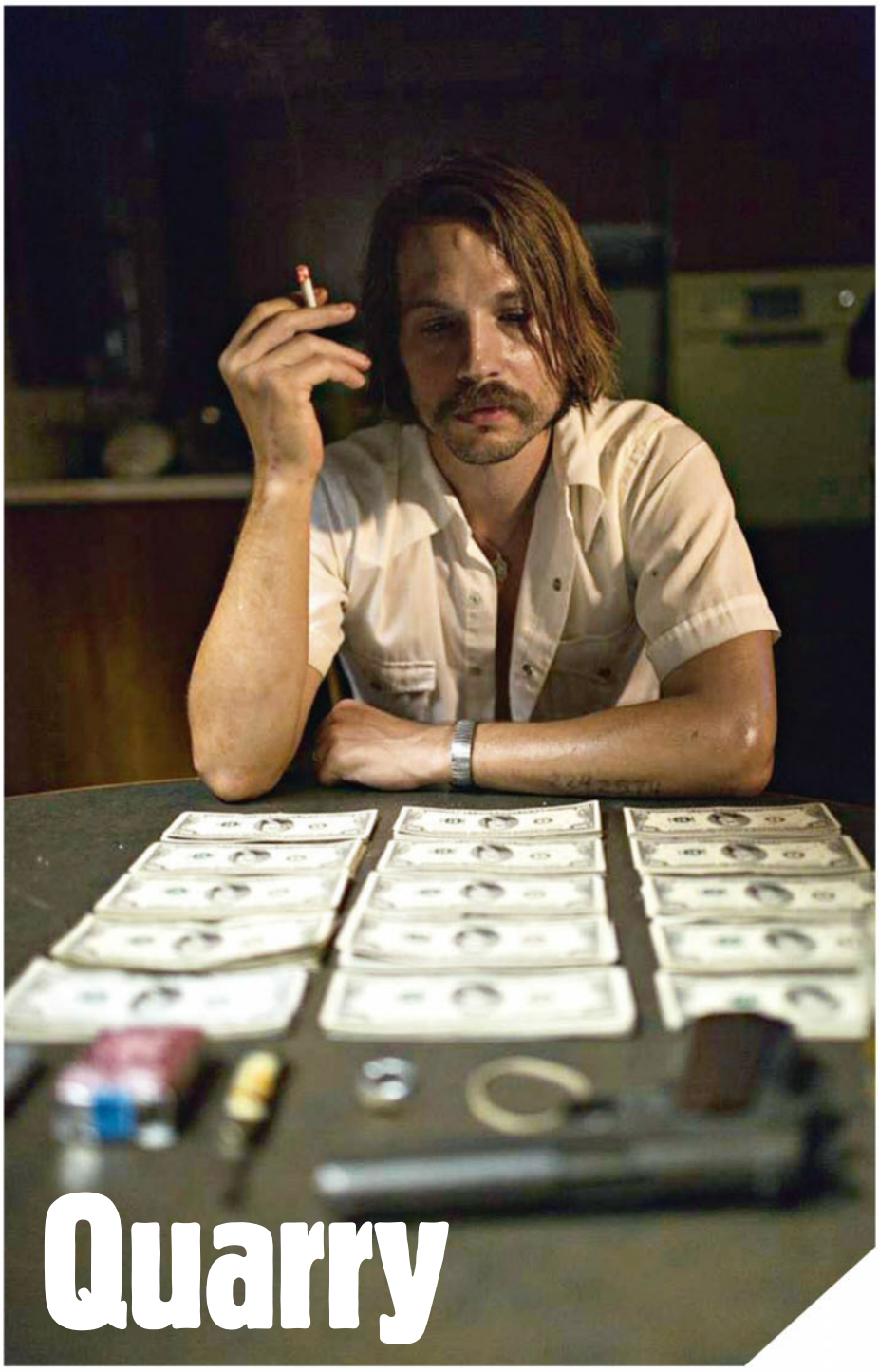
## Cruel

Fondu total de cinéma de genre européen (on lui doit "Rouge Western", superbe documentaire nostalgique sur le western italien), Eric Cherrière signe un premier long métrage captivant. En suivant l'itinéraire sanglant d'un tueur en série, "Cruel" finit par ressembler à une version auteur du "Maniac" de William Lustig. Avec moins de gore et plus d'introspection psychologique. Si le film envoûte, c'est grâce à son étrange impression de solitude ambiante synthétisée par le personnage du serial killer, très bien interprété par l'inconnu Jean-Jacques Lelté. Son errance meurtrière à la langueur hypnotique certaine procure une drôle de sensation, entre fascination morbide et malaise sociétal. Qui plus est, le réalisateur s'est fait un petit plaisir en engageant pour le rôle du père ultra grabataire du tueur, un certain Maurice Poli, stakhanoviste du cinéma bis européen d'antan, aperçu entre autres dans le génial "7 Hommes En Or", le film de braquage le plus pop des sixties *(en salles le 1er février)* ! ❑

Cruel

# Tireur d'élite

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE



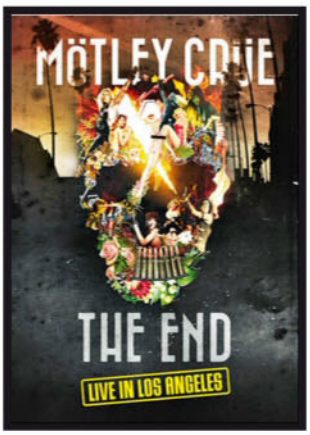

**Il y a eu tellement de séries produites aux Etats-Unis en 2016 (455 !) que la presse a toujours tendance à se focaliser sur les ultra-meilleures.** Comme "Game Of Thrones", "Westworld" ou "Daredevil" qui ont obtenu un accueil élogieux du public et de la critique. Rock&Folk compris. Du coup, certaines autres séries qui ont le malheur de n'être qu'*excellentes* passent un peu à l'as dans les médias et le bouche-à-oreille. C'est le cas de l'outsider "Quarry", diffusé cet automne sur la chaîne américaine Cinémax, (filiale de HBO), en synchrone en France sur OCS et rediffusée actuellement en replay sur cette même chaîne. Occasion d'aller s'attacher à la mélancolie carabinée de Mac Conway *alias* Quarry, personnage créé pour une trilogie de BD par le romancier Max Allan Collins, par ailleurs auteur du magnifique roman graphique "Les Sentiers De La Perdition" qui inspira le film du même nom avec Paul Newman dans son dernier rôle. Quarry est donc un tireur d'élite de la marine qui, après deux missions au Vietnam, revient dans son home sweet home de Memphis où femme, piscine et gazon vert attendent impatiemment son retour du front depuis un an. Sauf que... Comme beaucoup de vétérans, Quarry est considéré comme un héros par les autorités de son pays mais également comme un pestiféré par la plupart des habitants de son patelin. Un *"american sniper"* sans âme qui aurait participé à un raid sanglant ayant fait de nombreuses victimes innocentes à l'image du massacre de My Lai. Conséquences : Quarry ne trouve plus de travail. Plus personne dans la région ne veut de lui. Avec son meilleur pote de tranchée — également rejeté par les siens — ils acceptent la proposition douteuse d'un homme mystérieux qui les charge d'éliminer une cible contre une somme mirobolante. Sauf que la tuerie dégénère et Quarry se retrouve avec un tueur aux fesses. Et ce avant un engrenage infernal où il se voit obligé de devenir tueur à gages pour récupérer sa femme kidnappée... Dès le départ, "Quarry" fait ouvertement référence au cinéma américain post-Vietnam des années 70. Avec des films comme "Retour" de Hal Hasby, "Les Guerriers De l'Enfer" de Karel Reisz et la troisième partie de "Voyage Au Bout De L'Enfer" de Michael Cimino où les protagonistes, psychologiquement laminés par la guerre, ne peuvent plus se réintégrer dans la société. La série installe ainsi son personnage (dont le look, rouflaquettes et cheveux gras, évoque celui de Tom Cruise dans "Né Un Quatre Juillet", autre film sur la post-guerre US *vs* Vietnam) dans l'ambiance dépressive et lourde du Sud très conservateur des Etats-Unis. Epoque, 1972, où la ségrégation raciale et les attentats de Munich diffusés en boucle à la télévision mettent un coup d'arrêt définitif à la période flower power. Bardé de personnages secondaires aux caractères bien trempés (psychopathe unijambiste, patron de motel à la ramasse, tueur gay biberonné par sa mère), "Quarry" est également porté par l'extraordinaire Peter Mullan, acteur (et réalisateur) anglais au visage taillé à la serpe qui, dans le rôle du big boss d'une agence de tueurs, manipule le personnage de Quarry en l'incitant à reprendre les armes pour qu'il gagne sa vie le plus incorrectement possible. Entre deux scènes psychologiques prenantes et émouvantes (les relations complexes de Quarry et sa femme), les séquences de violence surgissent abruptement avec des règlements de compte sauvages où les bastons (sèches) et les gunfights (courts) renvoient le héros à son cauchemar vietnamien *("Quarry" saison 1, diffusion sur OCS Choc).* ❑

## Mandico in the box *Malavida*

**2017 verra la sortie du premier long métrage de Bertrand Mandico, "Les Garçons Sauvages", attendu avec une grande impatience. Surtout si on se fie aux nombreux courts métrages barrés que ce réalisateur français totalement atypique a tourné les vingt précédentes années. Et dont une bonne partie sont réunis dans ce coffret. Des titres étranges ("Sa Majesté Petite Barbe", "Tout Ce Que Vous Avez Vu Est Vrai", "Le Cavalier Bleu") qui ne donnent que l'ombre d'un aperçu de l'univers extrêmement rêveur de Mandico faits d'images sorties d'une autre dimension qui évoquent les travaux de David Lynch, Andreï Tarkovski, Georges Méliès, Walerian Borowczyk et Kenneth Anger. Entre autres.**

PAR JEROME SOLIGNY

# Les pendules à l'heure




## Mötley Crüe

**"THE END/ LIVE IN LOS ANGELES"**

*Eagle*

Il se trouvera bien une poignée de crétins insensibles pour estimer que cet ultime concert de la tournée d'adieux d'un des derniers groupes de metal à l'ancienne est une daube. Des pour qui les pires choses, aussi, doivent avoir une fin. Mais voilà : entre 1981 et 2015, dans un genre qui est devenu le leur en y injectant une bonne dose de glam — leurs riffs de plomb avaient du Bolan dans les ailes — et en vivant le rock à fond les excès, les Californiens de Mötley Crüe ont fait fantasmer des hordes d'amateurs qui se sont arraché leurs plus de cent millions d'albums vendus dans le monde. Et les ont vus maintes fois sur scène. La vie de ces gens, purement et simplement, en dépendait. Entrepris en 2011, ce tour de piste aura finalement pris deux années au Crüe qui, pour marquer le coup, a même donné une série de concerts avec Alice Cooper (Lucifer merci, le Coop n'a pas annoncé sa retraite et repassera d'ailleurs par l'Europe fin 2017). C'est donc au Staples Center de la ville qui les a vus naître en tant que méchante entité que Vince Neil, Nikki Sixx, Tommy Lee et Mick Mars ont décidé de célébrer leur départ, le 31 décembre 2015. Forcément, le show fut dantesque avec le fameux plan de la batterie, sur une sorte de roller-coaster au-dessus du public, et la basse lance-flammes de Sixx. Des explosions susceptibles de décimer des régiments de cardiaques durs d'oreille, des torchères dans tous les coins et des lights à faire passer n'importe quel concert de Johnny pour une visite de la grotte (originelle) de Lascaux ont été ajoutées pour la forme. Musicalement, ça n'invente pas grand-chose, mais l'essentiel est ailleurs. Et, respect, Mars, un vrai survivant tant sa santé est détraquée depuis un bail, les met toutes dedans. De ceux nombreux que Mötley Crüe emporte en partant, le mystère qui l'a fait tenir debout et jouer avec autant de fougue toute sa vie n'est pas le moindre.

## Ennio Morricone

**"... & TARANTINO AT ABBEY ROAD STUDIOS"**

*Universal*

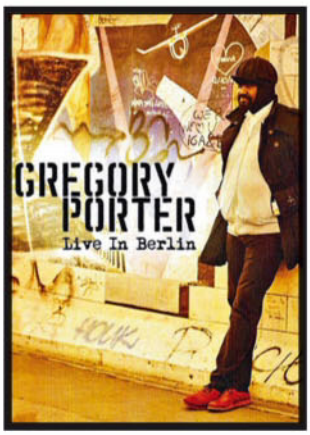
Depuis plusieurs années, de mauvaises langues laissaient entendre qu'entre Ennio Morricone et Quentin Tarantino, le torchon brûlait. Que le Maestro s'énervait de voir le garnement du cinéma américain injecter dans ses bandes originales des thèmes qui lui avaient servi, autrefois, dans des films comme on n'en fait plus, mais qui continuent d'attiser les fantasmes des cinéphiles à retordre. Inclus dans l'édition spéciale du CD anniversaire des soixante années de carrière de Morricone que Decca vient de publier, ce documentaire, étalé sur un DVD accouplé, remet les pendules à l'heure. Car on y voit la paire d'artistes copains comme cochons. Le label, chez qui Morricone a récemment signé, a mis les petits plats dans les grands. Jugeons plutôt : pour célébrer l'événement (la première BO composée par Morricone pour un western depuis des lustres), décision a été prise d'enregistrer le Maestro avec orchestre au grand complet, interprétant un best of à Abbey Road, et aussi, l'intégralité de la musique de "The Hateful Eight". Et de graver le tout directement sur un master vinyle. Peu de studios au monde (à l'heure où ils ferment les uns après les autres...) permettent de faire ça, mais c'est possible dans le grand du bas, là où les Beatles, notamment, ont commis l'essentiel de leurs méfaits. Le commun des mortels devra se contenter de l'édition CD, mais la version *direct to vinyl* est dispo sur le Web à 136 $. Quant au docu sur cet enregistrement spécial, il mettra en joie les fans du compositeur italien qui, au crépuscule de son existence, continue d'illuminer la nôtre. Sans surprise, dans les yeux de Tarantino, qui a fait d'un de ses probables rêves de gosse une belle réalité de cinéma, on lit bien plus qu'il exprime en paroles.

## Santana IV

**"LIVE AT THE HOUSE OF BLUES, LAS VEGAS"**

*Eagle*

Plutôt ravageur, le temps est globalement l'ennemi du mieux. Il ronge, mine, fait des dégâts, n'arrange pas les choses. Pourtant il bonifie le vin, donne de la patine au bois noble, fait repousser les arbres sur les terres calcinées et rend meilleures certaines formations rock qu'on n'avait pas oubliées, mais qu'on croyait définitivement coincées dans le repli d'un flash-back inaccessible. Certes, depuis 1999, année du come-back majeur de Santana avec l'album "Supernatural" (imaginé par Clive Davis et avec un paquet d'invités parmi lesquels Eric Clapton, Lauryn Hill ou Cee-Lo Green), on sait que le guitariste mexicain a de la source et pas seulement musicale. Mais alors que "Supernatural" avait contribué à le sortir d'une mauvaise passe artistique et commerciale, la reformation attendue du groupe historique n'a, apparemment, rien eu d'un coup monté. A voir ce Santana IV sur scène (filmé ici à la House Of Blues de Las Vegas), on comprend qu'ici la musique est le nerf d'une paix non pas précaire, mais que les années ont rendu inéluctable. Séparée par la vie, la formation qui, à la fin des années 60, a contribué à faire du chicano rock un genre à part entière s'est également retrouvée grâce à elle, et le répertoire proposé ici, mélange foutraque d'ancien et de neuf (de larges portions de "Santana IV" paru au printemps 2016) fait autant plaisir à voir qu'à entendre. Comme de plus en plus souvent chez Eagle, ce live irréprochable sur les plans du son et de l'image est disponible en plusieurs versions (DVD, Blu-ray, 2CD+DVD, 3LP+DVD) et donnera immanquablement envie de réécouter les premiers albums dont l'ensorcelant "Abraxas" auquel il est beaucoup fait référence ici.

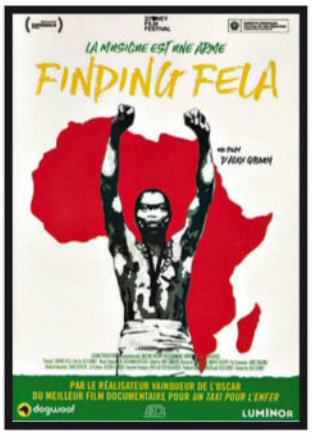



## Gregory Porter

**"LIVE IN BERLIN"**

*Eagle*

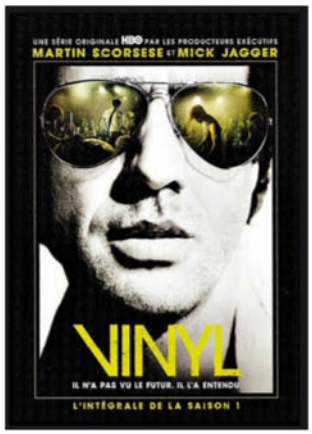
Depuis ses débuts et un premier album remarqué en 2010 — "Liquid Spirit", son troisième paru en 2013, lui permettra de décrocher un Grammy Award l'année suivante — Gregory Porter s'est inscrit avec succès dans la lignée de ses idoles d'enfance, Nat King Cole en tête. Mais alors que certains revivalists de sa génération, à la voix bien placée également, ne battent les scènes qu'un big band au cul, ce natif de Californie, dont le parcours de jeune footballeur était tout tracé jusqu'à ce qu'il se blesse de manière irréversible à l'épaule, fait dans le sobre. Comme lors de ce concert à Berlin en mai 2016, c'est généralement au sein d'une formation modeste (piano, saxophone, basse et batterie) qu'il donne toute la mesure d'un art d'autant mieux maîtrisé que la nature l'a doté d'un coffre qui lui permet de faire vibrer son répertoire en live sans donner l'impression de faire le moindre effort. Cette aisance est également flagrante lorsque Porter musarde dans les trésors de la soul et, poussé à la roue par son bassiste, en rapporte des perles comme ce "Papa Was A Rolling Stone" à la tentation duquel il aurait bien tort de résister. Autre particularité de ce DVD également commercialisé en Blu-ray et en digipak avec double CD : des interviews de Gregory Porter et ses musiciens sont insérées entre les morceaux et, malgré leur brièveté, elles permettent d'en apprendre de belles sur le chanteur et ses motivations. L'intervention du pianiste larger than life Chip Crawford, vaut aussi son pesant de cacahuètes. Enfin, c'est suite à une opération chirurgicale que Gregory Porter porte cette drôle de casquette/ cagoule qui ne laisse apparaître que l'essentiel de son visage. C'est par superstition qu'il a décidé de ne pas l'enlever.




## "Finding Fela"

*Film Distribution*

On ne sait pas comment et pourquoi, c'est seulement fin 2016 que ce DVD, apparemment publié l'an passé, est parvenu à la rédaction. Et ça n'a guère d'importance. Ce qui compte, c'est ce qu'il y a dans le boîtier. Du serious stuff. Un documentaire de cent vingt minutes signé Alex Gibney, réalisateur américain réputé pour son sérieux, notamment lorsqu'il s'est penché sur le cas Lance Armstrong ou les méthodes de WikiLeaks. "Finding Fela" est une réflexion mieux qu'honorable sur la vie et la destinée du légendaire musicien nigérian, engagé politiquement, adulé à Lagos et en son pays, mais aussi terriblement controversé. On y voit les rituelles images d'archives qui permettent de mieux comprendre les origines du phénomène, la complexité et la dangerosité de son engagement, et des séquences live, connues pour certaines, mais qui valent toujours le visionnage. Gibney a fait défiler à son micro des membres de la famille de Fela (notamment sa fille), d'anciens managers et quelques personnalités parmi lesquelles Ahmir *?uestlove* Thompson et Paul McCartney.
Ce dernier revient brièvement sur l' *"intensité"* de Fela, côtoyé lorsque les Wings enregistraient "Band On The Run" à Lagos. Paul l'a vu débouler en studio avec une partie de son entourage et lui reprocher de voler la musique des Africains. La bonne idée de Gibney est d'avoir intercalé, au montage, des images de l'élaboration d'une comédie musicale créée à New York en 2008. D'abord vue d'un très mauvais œil par les amateurs du musicien, "Fela !" a enthousiasmé la critique et le public, notamment parce que metteur en scène, Bill T Jones, a eu le bon goût d'en confier la musique à Antibalas, groupe afrobeat originaire de Brooklyn, hautement respecté, qui ne rigole pas avec l'héritage de Fela.




## "Vinyl"

"L'INTEGRALE DE LA SAISON 1"

*Warner*

Encore un (quadruple) DVD qui aura mis du temps à nous parvenir mais on ne pouvait décemment pas quitter 2016 (en lui faisant un putain de bras d'honneur), sans mentionner la sortie, il y a quelques mois, de la première et dernière saison de "Vinyl". Vantée dans ces pages lors de sa diffusion télévisuelle en début d'année, la série la plus rock'n'roll n'aura finalement pas atteint ses objectifs (commerciaux) et ne sera donc pas reconduite.
Dès le pilote, une tranche de rock reconstituée, à lui tout seul, on pouvait craindre que l'affaire soit sans lendemain. Du genre à dépenser sans compter et boosté par un Mick Jagger initiateur du projet, Martin Scorsese n'a fait appel qu'à des excellents (Terence Winter, créateur de la suprême "Boardwalk Empire", scénariste du "Loup De Wall Street"...), mais la coûteuse mayonnaise n'a pas séduit le grand public. Certes, la série est d'abord jouissive pour les gens du métier (du disque, de la musique) puisqu'elle se situe à une époque, les seventies, où tous les goûts étaient permis, où la drogue passait en notes de frais, où le sida n'existait pas. Bobby Cannavale a eu beau en faire des tonnes dans le rôle du patron de label Richie Fenestra, il devait avoir des allures de Martien pour ceux qui n'ont jamais pensé qu'il pouvait y avoir des êtres humains dans ce milieu. Plus ou moins réussie, la reconstitution des groupes et des stars de ces années d'or est l'autre intérêt de "Vinyl" et fait souvent oublier des incohérences chronologiques de taille. Pas mauvais en Richard Hell du pauvre, le fils du Jag' à la morve bien pendue, mais n'arrive pas à la cheville de Juno Temple, fille de son cinéaste de père, tout simplement impeccable et pas beaucoup moins sexy qu'Olivia *born to be* Wilde. A voir et à revoir donc. ❑

PAR HUGUES CORNIERE

Légendaire

# Get Back Album

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

**Cette enveloppe et son contenu sont censés avoir été adressés à Richard Lester (le réalisateur de "A Hard Day's Night" et "Help !"), le 31 juillet 1969.**

Où il est question d'un vrai faux album aux allures de Graal : le légendaire "Get Back", mixé en 1969 par Glyn Johns à partir des séances enregistrées à Savile Row, dont les bandes finiront un an plus tard dans les mains de Phil Spector pour devenir "Let It Be".

Après l'enregistrement pour le moins tendu du *White Album* et sans manager depuis deux ans, les Beatles vivent une période difficile à la fin de l'année 1968. Paul McCartney décide de prendre les choses en main afin de réinjecter un peu d'énergie et de cohésion dans le groupe. Pour lui, la seule solution est de retourner (*get back*) à ce qui leur va le mieux : jouer ensemble, sur scène ou devant une caméra, mais en direct. Les autres ne sont guère enthousiastes ; John émet même l'hypothèse de tout arrêter et de s'en aller, George refuse catégoriquement de repartir sur la route, et Ringo... s'en fout. Finalement, tous acceptent l'idée de tourner un film. En décembre, McCartney contacte le jeune mais déjà célèbre ingénieur du son Glyn Johns, qui a déjà travaillé avec les Stones, Who, Kinks ou Traffic, pour effectuer le mixage.

Tout le monde se retrouve donc aux studios de Twickenham le 2 janvier 1969, afin de commencer à répéter de nouveaux morceaux pour une émission de télévision qui serait retransmise dans le monde entier. Ils décident de filmer ces répétitions pour une éventuelle diffusion ultérieure. A peine une semaine après le début des répétitions, George se prend le bec avec Paul et plaque tout le monde pendant quelques jours. A son retour, les projets de show télévisé ou autres concerts surprises sont définitivement tombés aux oubliettes. Les répétitions reprennent pendant deux ou trois jours à Twickenham, puis les équipes de tournage et les musiciens investissent le tout nouveau studio d'enregistrement d'Apple Records, situé dans le sous-sol de l'immeuble de Savile Row. Les séances de répétition et de tournage reprennent le 22 janvier pour se terminer le 30 par le fameux *Rooftop Concert*.

Pour des raisons juridiques, Glyn Johns ne peut pas travailler à partir des bandes enregistrées à Twickenham, mais Paul lui confie la totalité de celles réalisées à Savile Row et lui demande d'essayer d'en élaborer un album. L'idée est de bannir tout effet de post-production, de livrer un son brut de décoffrage — *just as nature intented*, comme dit le slogan imaginé pour ce futur album. En avril, sort un premier single incluant "Get Back" et "Don't Let Me Down". Johns réalise plusieurs versions de compilations des morceaux enregistrés à Savile Row, dont la dernière est bouclée fin mai. Une photo sera même prise par Angus McBean dans la cage d'escalier du siège d'EMI à Manchester Square (là où il avait réalisé celle du premier album, "Please Please Me", en 1963) où les Beatles reprennent la même pose qu'à leurs débuts — un essai de photogravure pour le projet "Get Back" figure dans "The Beatles Anthology", paru en 2000 — et un communiqué de presse est rédigé par Mal Evans.

Sauf que l'album ne plaît à personne et le groupe se concentre alors sur la réalisation du suivant : "Abbey Road" avec le retour de George Martin derrière la console. La légende raconte que des exemplaires promotionnels de "Get Back" auraient été envoyés en service de presse et à quelques proches du groupe. Mais rien de tout cela n'a été fait, les essais de Glyn Johns n'ayant donné lieu qu'à la gravure de quelques très rares acétates. A la fin de l'été 1969, pendant plusieurs semaines, des copies sur bande d'un de ces acétates sont diffusées par plusieurs radios américaines, comme WBCN à Boston ou WKBW à Buffalo. Un auditeur parvient à enregistrer une de ces émissions sur du matériel de qualité, et le tout premier disque pirate des Beatles, "Kum Back", est édité dès l'automne.

Depuis une dizaine d'années apparaissent régulièrement sur eBay, en provenance des Etats-Unis, des annonces aux allures d'aboutissement de quête du Graal : un disque promotionnel intitulé "Get Back", contenant un poster, le communiqué de Mal Evans, le tout dans une enveloppe imprimée au logo d'Apple et en général adressé à une célébrité ou à un journal. Il y a quelques années, certains de ces objets trouvaient preneur à plus de 1000 dollars, ils plafonnent depuis à 300 ou 400 dollars, voire moins. Bien que très bien réalisé, ce package est en fait un bootleg de 1986 et certains détails ne trompent pas : de fausses étiquettes d'acétate Apple sont collées par-dessus les blanches de l'usine de pressage, les timbres de l'enveloppe provenant de pays différents sont déjà oblitérés et, surtout, le son est globalement mauvais, sans aucune unité. Il est difficile d'imaginer les Beatles laissant expédier des disques promo aussi mal produits à des gens comme Phil Spector ou Brian Wilson... Pour obtenir le vrai Graal (un disque acétate gravé par Glyn Johns), il faudra évidemment dépenser une somme bien plus importante... ❑

***Pour en savoir plus : www.beatlesource.com/bs/mains/audio/GetBack***

Photo Hugues Cornière

# A toute blinde

## Video games

PAR JEROME REIJASSE

C'est sans doute l'une des plus belles histoires dévoilées par un jeu vidéo. C'est un conte, avec ce qu'il faut de magie, de trouille, d'inconnu pour réveiller les enfants perdus dans leurs corps d'adultes trop lourds. C'est un voyage intense, à la beauté captivante, dans un monde aux mille secrets. C'est la saga d'un jeune garçon qui rencontre Trico, une créature géante et mystérieuse, sorte de chien-dragon, c'est le début d'une complicité sans limite, d'une aventure hors norme, au cœur de ruines qui ont beaucoup à révéler. On pense très vite à Maurice Sendak, à "Peter Et Elliott Le Dragon", à "L'Histoire Sans Fin". On plonge dans cette épopée fantastique et on ne veut plus revenir à la réalité. **"THE LAST GUARDIAN"**, chez Sony, pour PS3 et PS4, est un film dont on est le héros et c'est une surprise formidable. Rarement un monstre n'aura été aussi vite adopté par le joueur, Trico devient sans attendre une mascotte, un protecteur, un compagnon de route, un ami. Pas de spoiler ici, il serait presque criminel de dire, de raconter. Il suffit de s'accorder quelques heures, un jour, une nuit, de glisser la chose dans la console et d'ouvrir grand les yeux et le cœur. Car ce qu'offre ce jeu somptueux, c'est l'impossible, l'évasion, le frisson de la quête, l'absolu. Ce ne sont plus des décors mais bel et bien un nouvel univers qui s'incarne à chaque action, ce ne sont plus des missions à accomplir mais des choix de vie. Ce n'est pas un énième divertissement bien foutu et accrocheur, non, mais la certitude qu'il existe autre chose, là, pas loin, quand on accepte d'y croire encore. Phénoménal.

Dans un tout autre registre, **"WATCH DOGS 2"**, chez Ubisoft, pour PS4, est lui aussi une petite merveille d'intensité et de puissance. Loin des mondes enchantés et des avalanches, ce jeu violent et survitaminé préfère les flingues, le 2.0 pirate — ici, les smartphones sont de vraies armes — et les souffles courts. Bye bye Chicago, ce second volet se situe à San Francisco, bye bye Aiden Pierce, place à Marcus Holloway, jeune héros urbain et goguenard, vanneur invétéré, hacker émérite, bien décidé à lutter contre la méchante société numérique qui cherche à asservir les citoyens. Les multinationales n'ont qu'à bien se tenir... Cette (fausse) suite est convaincante assez rapidement. On traverse une Amérique parallèle, celle des oubliés, des marginaux, de ceux qui ne disent pas oui à tout. On court, on bastonne, on conduit sans se soucier du code de la route et on progresse sans temps mort. Bonus, la bande originale avec NERD, Dead Kennedys, Eric B And Rakim, NOFX, Rancid et même Mozart, qui booste encore un peu plus cette impeccable cavalcade.

Pour les pragmatiques, qui préfèrent l'efficacité et le réalisme aux rêves éveillés, pas de problème. Un jeu de glisse vient de débarquer et promet de longues heures de descente sans substance illégale dans une poudreuse de première classe. **"STEEP"**, chez Ubisoft, pour PS4, XboxOne et PC, ne se contente cependant pas de satisfaire les riders du dimanche ou les skieurs touristes. Ici, c'est un hommage au free ride intégral, loin des pistes balisées et des vins chauds en terrasse. Ici, place à la nature sauvage, au hors piste, au danger et à l'adrénaline, sans oublier néanmoins les snowparks. Le but est simple : le joueur va devoir se mesurer à d'autres glisseurs et tenter de devenir le numéro 1. Plus il accomplira des performances démentes, dans des lieux superbes et reculés, plus sa réputation de tête brûlée gonflera et plus il pourra se mesurer aux meilleurs sur les plus belles lignes. Sur la neige comme dans les airs, car c'est là aussi que réside la réussite de ce titre explosif : la Wingsuit est disponible. La Wingsuit, ce sport extrême consistant à se jeter dans le vide, habillé comme une chauve-souris et à voler à toute blinde avant d'ouvrir son parachute. Qu'il est loin le temps de "Cool Boarders", pourtant jeu de référence au siècle dernier. Là, on y est, vraiment, les sensations sont terribles, grâce, entre autres, à une vision GoPro qui accentue la vitesse et on en redemande. Et l'attention toute particulière portée par les créateurs sur les graphismes et également les sons augmente encore le plaisir. Dans "Steep", on entend la neige ! Pistes noires only.

Enfin, histoire de se vider la tête loin des black mirrors qui veulent nous manger le cerveau, l'heure est venue de retrouver une franchise réputée et rarement décevante. **"WRC 6"**, chez Bigben, pour PS4, XboxOne et PC, c'est le rallye dans tout ce qu'il a de dangereux, d'excitant, d'imprévisible. Surtout, ici, la précision technique et l'exigence mécanique ne dévorent pas tout. On retrouve certaines sensations arcade qui permettent de bouffer du bitume sans arrière-pensée, ni prise de tête. Le pied écrasant l'accélérateur sans le moindre scrupule. ❑

PAR GEANT VERT

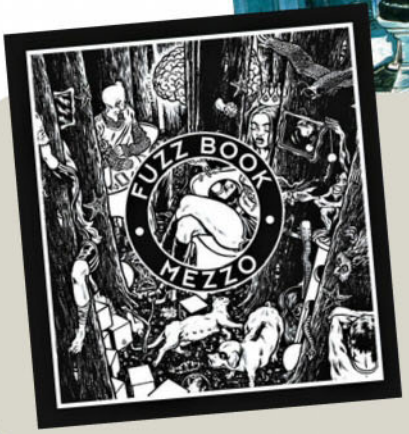
# Papier peint

Après une année bien pourrie, 2017 commencera sous le signe de la force grâce à une thérapie à base d'injections de BD survitaminées à haut dosage en testostérone et amphétamines diverses. Pour débuter, le premier volume de **"Judge Dredd - Les Affaires Classées"** (Délirium) devrait stabiliser la dépression nerveuse et redonner du punch au lecteur. Dans ce pavé riche en hormones qui tombe à pic pour célébrer les quarante ans du punk britannique dont le personnage est issu, l'éditeur a scrupuleusement rétabli la chronologie originale qui avait tant plombé la compréhension de la saga lors de son introduction en terre gauloise. Créée par la sainte trilogie 2000AD John Wagner (scénarios cloutés), Carlos Ezquerra (enluminures) et Pat Mills (éditions en cuir), la série débute un peu timidement car la première apparition est si violente que le public hésite un peu. Heureusement, avec l'élection de Maggie Thatcher en 1979, le personnage prend son envol grâce à la violence politique dont fait preuve la Dame de Fer. A consommer sans modération.

En cas de mal de tête persistant, Casterman a prévu une ordonnance qui devrait résoudre le problème sous la forme de l'édition complète du fantastique **"Exterminateur 17"** du trio Jean-Pierre Dionnet, Enki Bilal et Igor Baranko. Maintenant, nul besoin d'emporter sa bibliothèque en direction des étoiles tant cette unique BD sera l'idéal couteau suisse à offrir à tous les amateurs d'anticipation speedée. Originellement paru dans le n°11 de Métal Hurlant en novembre 1976, le premier épisode, alors en noir et blanc — on aime ou pas la colorisation — était alors présenté dans le pavé éditorial comme *"une histoire d'échec et de rédemption à la Zévaco"* (journaliste anarchiste sérieusement engagé devenu feuilletoniste dans ses vieux jours — NdA). Grâce à cette simple phrase tirée de l'oubli, le lecteur féru d'une adaptation SF d'un roman de cape et d'épée à la façon des Pardaillan sera comblé. Pour les autres, une bonne cure de mode de vie rock and roll sera nécessaire avant de reprendre la lecture.

Si "Judge Dredd..." est la BD annonciatrice du thatchérisme, **"Tank Girl"** en est sa conséquence tant elle symbolise le ras-le-bol des jeunes dès sa sortie en 1988. Tout comme le Juge, cette BD punk dans une Australie apocalyptique sera gravement mise en danger par une adaptation cinématographique qui la réduira à une sorte de séquelle de "Mad Max". Heureusement, les talents conjugués de Jamie Hewlett, Alan Martin, Peter Milligan et d'une foultitude d'intervenants ont été les plus forts ; et cette intégrale éditée par Ankama/ Label 619 tombe à point pour donner des envies de relooking urbain dans les métropoles à l'aide d'un char Sherman *Dee Dee Ramone signature*. Et puis, comme le rappelle brièvement la quatrième de couverture, la punkette de la BD n'avait pas échappé à la sagacité du créateur situationniste Malcolm McLaren qui s'est toujours grandement inspiré tout au long de sa vie du goût pour la rébellion des adolescents qui gravitaient alentour. A offrir aux gosses si les parents souhaitent changer le papier peint.

Franck Thilliez est l'un des jeunes fers de lance du polar à la française. Comme il fallait s'y attendre, après avoir été adapté au cinéma ("La Chambre Des Morts" en 2007), c'est maintenant au tour de la BD de s'emparer du roman **"Puzzle"** (Ankama) pour en faire un incroyable suspense psychologique grâce à une adaptation en noir et blanc rehaussée de plage de bleu aussi réussie que réfléchie du dessinateur Mig. Partant d'un scénario pas forcément original (un jeu énigmatique, des jeunes qui meurent les uns après les autres, un asile désaffecté...), Mig a su conserver l'essentiel : une narration aussi prenante que celle couchée sur papier par Franck Thilliez. Eh bien là, chapeau ! Si "Puzzle" termine devant une caméra, le futur réalisateur n'aura pas trop à se fouler en suivant les cases une par une. A lire patins aux pieds pour tous les amateurs d'ambiance glaçante. ❑




## Le gros plan du Géant

**Comme la plupart des dessinateurs, Mezzo est un touche-à-tout qui s'intéresse à tout un paquet de choses qui ne finiront pas forcément enfermées dans les petites cases d'une bande dessinée. Définitivement écartelé entre le monde de la musique et le 9e art, il n'hésite jamais à partir à l'aventure en compagnie de personnes s'il les estime suffisamment frappadingues pour figurer à ses côtés. Avec le temps qui s'écoule de plus en plus vite, il devenait urgent qu'un éditeur songe à compiler au moins une partie de ce travail d'orfèvrerie punk. C'est désormais chose faite avec le très esthétique et épais "Fuzz Book" (Glénat) qui récapitule plutôt bien tout ce que le visuel si particulier de Mezzo a pu apporter aux fanzines (en gros, des couvertures invraisemblables à découvrir absolument), pochettes de disques (pas obligatoirement rock), posters, sérigraphies ou simples affiches de festivals. Au-delà d'un simple recueil d'ouvrages bien faits, ce livre est un bien bel hommage rendu à un croyant du trois-accords.**

# Livres

PAR AGNES LEGLISE

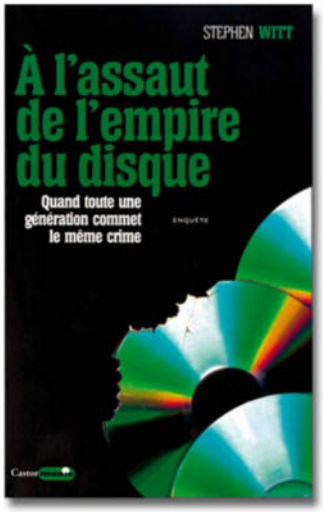
# A fond les souris

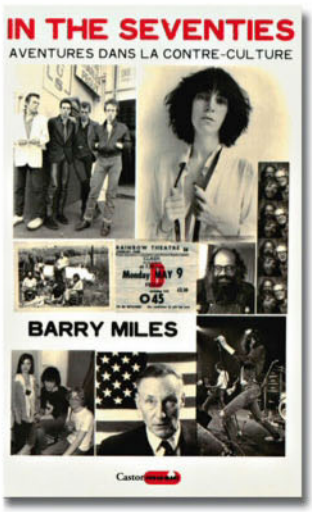
## A L'Assaut De L'Empire Du Disque

### STEPHEN WITT

*Castor Music*

On mésestime parfois dans l'Histoire de la musique l'importance primordiale de la technologie dans les mouvements artistiques et socio-culturels qui la traversent. Le passionnant "Les Fous Du Son" de Laurent de Wilde nous avait déjà expliqué comment des hommes et leurs avancées techniques avaient bouleversé le son et par là même tout notre environnement musical et c'est en quelque sorte son pendant geek que nous présente maintenant Stephen Witt avec son indispensable enquête sur la révolution numérique "A L'Assaut De L'Empire Du Disque" au sous-titre éloquent "Quand Toute Une Génération Commet Le Même Crime" question de rappeler que oui, on est tous concernés par le téléchargement illégal sur internet et ses conséquences économiques et donc sociales. Tous concernés certes mais on parie que les lecteurs de Rock&Folk le sont peut-être encore plus que les autres, vu la propension irrésistible de tout vrai amateur de rock à se procurer sa came et donc à télécharger à fond les souris. C'est le récit détaillé du grand chamboulement créé par l'arrivée du mp3 que nous raconte ce livre, construit autour des portraits d'emblématiques protagonistes : Brandenburg en chef de file des psycho-acousticiens et ingénieurs qui ont conçu et rendu ce nouveau monde techniquement accessible, Morris en digne représentant de ces brillants dirigeants de l'industrie autrefois florissante de la musique qui n'ont pourtant pas su éviter le désastre économique que représentent pour eux les milliards de titres téléchargés aujourd'hui, sans oublier le modeste *patient zéro du piratage* — le titre original du livre est "Comment La Musique Est Devenue Libre, La Fin D'Une Industrie, Le Tournant Du Siècle Et Le Patient Zéro Du Piratage" — Dell Glover, petit malin bidouilleur devenu fuiteur d'albums sur internet à travers des groupes secrets de pirates. Tout avait donc commencé avec une bande de fous du son qui ont imaginé l'après compact-disc, mis au point le malin format mp3 et développé une technologie qui, après un détour discret par le fameux darknet, a connu le succès que l'on sait. Pendant ce temps-là, inconscients du tsunami qui allait s'abattre sur eux, les grands patrons de *"l'empire du disque"* croyaient eux, dur comme fer, que *"ce n'était pas en appelant les flics qu'on se débarrassait du problème du piratage. On s'en débarrassait en sortant 'Thriller' "* et ils travaillaient donc sur les catalogues, les carrières, la musique elle-même, en négligeant l'aspect technique des formats et du piratage. C'est ainsi que ces quelques génies de la musique ou de la vente, qui avaient survécu à tout, ont donc un jour vu arriver Napster, véritable *"juke-box numérique infini"* qui a explosé tous les modèles et lancé une course au téléchargement qui a permis à Dell Glover, employé d'une stratégique usine de pressage, de devenir l'ennemi numéro 1 des maisons de disques, Hadopi locaux, FBI et autres. Ne vous y trompez pas, c'est bien d'une guerre sur tous les fronts qu'il s'agit, guerre d'un vieux système économique contre le nouveau, guerre des formats, mp2, AAC et mp3, guerre des ingénieurs contre la psycho-acoustique, guerre culturo-philosophique entre les partisans d'un internet libre et ceux qui y perdent leur chemise, une véritable guerre des mondes dont nous sommes tous les soldats, ou les pions. Ce texte réussit haut la main deux exploits : passionnant sur tous les aspects techniques, toujours clairement exposés ici, quoique, avouons-le, parfois un peu complexes, le livre est tout aussi captivant quand il décortique les multiples tenants et aboutissants de cette révolution avant tout humaine. Si on s'intéresse un tant soit peu à la musique, si on a déjà téléchargé un truc sur internet, si on aime les enquêtes policières ou si on a un smartphone avec de la musique dessus, oui, ça fait du monde, on va se régaler à la lecture captivante de ce livre bien tourné — bien traduit — marrant et tout à fait incontournable.






## Ecopunk

### FABIEN HEIN ET DOM BLAKE

*Le Passager Clandestin*

Si l'on devait chercher des critères pour juger de la vigueur et de l'avenir du rock, m'est avis que le niveau de contestation politique en son sein devrait en être un marqueur vital. Le rock est né dans la protestation et la subversion contre un ordre conservateur et raciste et cette défiance a longtemps nourri les messages de rébellion sociale, sexuelle et culturelle que le rock transmettait. Hélas, le rock, devenu partie intégrée d'une industrie de loisir, a depuis longtemps perdu cette dimension sulfureuse — n'oublions jamais que Madame Figaro a sorti autrefois un numéro spécial rock, tout est dit — et seule une frange ou plutôt une crête y mêle encore activisme et positions politiques. Les punks furent officiellement les derniers sauvages du rock à effrayer le bourgeois et leur *"remise en cause de l'ordre établi"* porteuse d'une *"révolte culturelle fondamentale"* annonçait la couleur du no future qui se précise en effet sous nos yeux chaque jour davantage. Que les punks aient été parmi les premiers à se préoccuper d'écologie dans les années 80 n'est que la suite logique de leur critique de la société industrielle que les règnes de Reagan et Thatcher exacerbaient alors et qui a poussé des groupes punk comme Dead Kennedys à se positionner dès lors aux côtés de militants de la cause animale pendant que des anarcho-punks plus ou moins virulents — et plus ou moins obscurs — envahissaient l'écologie de leur contre-culture révolutionnaire et essaimaient des mouvements de pensée radicale dont nous voyons encore aujourd'hui les suites. C'est du moins la thèse des auteurs d' "Ecopunk - Les Punks, De La Cause Animale A L'Ecologie Radicale", Fabien Hein et Dom Blake dont la démonstration permet de discerner enfin les racines punk dans tous ces mouvements radicaux écologistes ou antispécistes dont l'influence, sur fond de réchauffement climatique, ne cesse heureusement de grandir. Punk's not dead.

## In The Seventies

### BARRY MILES

*Castor Music*

Nos lecteurs connaissent bien Barry Miles qui a souvent été loué dans ces pages et dont les nombreux livres ont toujours été reçus avec l'attention que mérite un aussi éminent journaliste, galeriste, manager, auteur et témoin privilégié de toute la contre-culture et le rock depuis les années 60. Sûr qu'être pote, travailler ou vivre avec des artistes comme McCartney, Burroughs ou Ginsberg lui a permis de croiser et de participer aux plus brillants et aux plus barrés moments des années folles du Swinging London et d'un New York en pleine mutation. Il en avait déjà raconté une grande partie dans ses biographies, dans ses livres sur les hippies, dans son fantastique "Ici Londres" ("London Calling") ou son "In The Sixties" mais Miles, pour qui les années 60 ont culturellement commencé en 1963 et se sont finies en 1977, revient ici sur les sixties mais celles de 1970, si vous arrivez à suivre, qui l'ont vu cohabiter et collaborer étroitement avec Ginsberg et Burroughs, loger au Chelsea Hotel, y côtoyer Patti Smith et Warhol ou coucher avec la copine de Brautigan et assister, toujours flegmatique, aux côtés des Clash (qu'il a, un temps, envisagé de manager) aux derniers feux de cette culture underground, héritée des hippies mais devenue punk, qui allait finalement bientôt s'effacer devant l'industrialisation de la culture des années 80. ❑

## Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
02 "Chroniques" BOB DYLAN (Fayard)
03 "Un Cadeau Du Ciel" FRANCOISE HARDY (Equateurs)
04 "Comme Un Enfant Perdu" RENAUD SECHAN (XO)
05 "Prince Sa Vie En Images 1958-2016" MOBEEN AZHAR (Gallimard)
06 "Les Rolling Stones La Totale... " P. MARGOTIN & JM. GUESDON (EPA)
07 "Le Livre Du Désir Poèmes" LEONARD COHEN (Points)
08 "Not Dead Yet" PHIL COLLINS (Michel Lafon)
09 "Rock&Folk 50 Ans De Rock" CHRISTOPHE QUILLIEN (EPA)
10 "Leonard Cohen Par Lui-Même" JD. BRIERRE & J. VASSAL (Cherche Midi)

Robert Smith

## The Cure
**1er, 2 ET 3 DECEMBRE, SSE ARENA WEMBLEY (LONDRES)**

La tournée européenne qui affichait complet presque partout s'est terminée en apothéose à l'Arena pleine à craquer début décembre. 12 000 personnes au rendez-vous chaque soir pour célébrer les quatre décennies de la bande à Robert Smith, toujours fidèle à lui-même, voix inaltérée et tignasse ébouriffée. Des concerts anthologiques, aux sets bien différents d'un soir à l'autre, pour trois heures à chaque fois. Le 2 décembre, l'ambiance est un peu plus sombre avec "Other Voices", "Last Dance", et le rappel spécial "Seventeen Seconds" ("At Night", "M", "Play For Today" ainsi qu'une grandiose version de "A Forest"). Le 3, ils joueront "Three Imaginary Boys" pour le plus grand plaisir des inconditionnels.

Toy

Photo Ludwig Wallendorf

On est également conqis par le nouveau titre, "It Can Never Be The Same". Le cultissime "Killing An Arab" clôture les shows, le public poing levé, synchronisé sur les notes du bassiste Simon Gallup. Magistral.

**GAELLE BERI**

## Mystic Braves
**2 DECEMBRE 2016, POINT EPHEMERE (PARIS)**

Dire que les Mystic Braves étaient attendus pour leur première tournée européenne est un euphémisme : le Point Ephémère affichait complet depuis des semaines pour le premier concert parisien de ce groupe qui, malgré trois albums, n'avait pas encore interprété ses ballades psychédéliques chez nous. Visuellement comme soniquement, les Mystic Braves sont une sorte de version débraillée des Allah-Las, des héritiers hirsutes de mélodistes garage des années 60, tels We The People, dont ils reprennent "In The Past" sur scène. Ils ont livré en ce début d'hiver un concert d'une classe folle, lancé par un "Mystic Rabbit" au solo de guitare lumineux et ponctué de grandes chansons ("Desert Island", "To Myself"). Une soirée mémorable.

**ERIC DELSART**

## Toy
**8 DECEMBRE, NOUVEAU CASINO (PARIS)**

Les cinq Anglais sont dans le club aux parois métalliques asymétriques. Sous des lumières glauques, Tom Dougall et sa bande se sont lancés dans une course de fond : un tunnel d'une heure et demie où est passé en revue l'essentiel des trois albums. En dépit d'une sonorisation malingre, Toy est flamboyant. Sa force réside dans les nombreuses trouvailles pop planquées au cœur de morceaux apparemment répétitifs. Dougall n'est pas le meilleur des chanteurs ? Aucune importance, le groupe, à bloc, est soudé par des années de tournées. Dominic O'Dair fait des moulinets de guitare millimétriques. Le nouveau claviériste Max Oscarnold joue avec peu de doigts mais apporte une touche inquiétante parfaite, notamment sur l'imparable "Clouds That Cover The Sun", probablement l'un des seuls morceaux krautrock au monde qui soient construits sur un rythme de valse.

**BASILE FARKAS**

## Nathaniel Rateliff & The Night Sweats
**11 DECEMBRE, CRYSTAL BALLROOM, PORTLAND (OREGON, USA)**

Il y a quinze mois de cela, Nathaniel Rateliff & The Night Sweats n'étaient qu'une rumeur. Le succès de leur simple "SOB" changea tout et depuis, les compères de Denver ne cessent de tourner. Les apparitions télé se multiplient, les radios en raffolent et les foules remplissent des salles devenues de plus en plus grandes. Résultat, aujourd'hui le groupe est impressionnant de maturité. Pour preuve, d'entrée, avec "I Need Never Get Old" dont les cuivres sont énormes. On se croirait chez Van The Man. "Shake" est une chanson d'amour comme on les aime *("Get on your knees and come to me now")*. A la mi-temps, le barbu, seul en scène se la joue acoustique avec un hommage plutôt réussi à Leonard Cohen : "Chelsea Hotel". Pour finir, l'inévitable "SOB", véritable hymne des fêtards de tout poil : "Son Of A Bitch, Give Me A Drink", archétype de la chanson bourre-crâne, est celle qui reste coincée dans la tête bien après la gueule de bois. En ces temps de grande déprime, la soul revigorante et le R&B musclé de Rateliff et de ses Night Sweats sont un antidote bienvenu pour la Génération Y américaine. Celle qu'on appelle ici *the Millenials*. Danser et oublier Trump. Au moins le temps d'un concert.

**DANNY BOY**

## Festival Liberté Métisse
**16 AU 18 DECEMBRE, ÉTANG SALE (ÎLE DE LA REUNION)**

Trois jours de musique et de découvertes avec en sous-titre *"Quand la Chine rencontre l'Afrique"* : Liberté Métisse fut l'occasion de découvrir, sur cette île paradisiaque, l'orchestre à cordes Buskaid Soweto String Ensemble, qui reprend des hits comme "Uptown Funk" de Mark Ronson et "Bridge Over Troubled Water" de Paul Simon. Révélation reggae roots à la Marley : Natty Dread, 12 musiciens et un chanteur rasta messianique. Entre folk et urbain, Pix-L a prouvé son charisme avec des sons maloya mais aussi trap music. Sans oublier Stéphanie Thazar, la Whitney Houston de La Réunion à la voix envoûtante. Rendez-vous en 2017 pour l'édition 8.

**OLIVIER CACHIN**

## "Celebrating David Bowie"
**8 JANVIER 2017, O2 ACADEMY BRIXTON (LONDRES)**

Pour célébrer la mémoire et l'œuvre de David Bowie en ce jour qui, si les étoiles ne l'avaient pas obligé à les rejoindre le 10 janvier 2016, aurait dû être celui de son 70e anniversaire, il convenait d être à Londres. À la représentation de "Lazarus" à 15 heures (à la fin de laquelle le public a entonné, comme un seul fan aux yeux mouillés, un "Happy Birthday" de circonstance), puis, au point où on en était, au concert des musiciens de la star. Trois heures durant, malgré un son souvent défaillant, hommage lui a été rendu diversement à travers ses tubes les plus évidents. Car, et même si le cœur et l'art y étaient, la manière a parfois fait faux bond. La Roux, Tom Chaplin (Keane), Simon Le Bon (Duran Duran), Joe Elliott (Def Leppard) et les autres ont eu beau faire, leur interprétation a manqué de magie et, du coup, la soirée aussi. Certes, l'ambiance était à la fête et elle a bien eu lieu, mais on suppute qu'au moment où s'est déroulé ce karaoké géant et bon enfant, David Bowie avait d'autres chats à fouetter et n'a pas daigné y prêter ne serait-ce qu'une oreille. Il aura, par exemple, préféré refaire ce qu'il reste du monde d'en bas avec Lou Reed.

**JEROME SOLIGNY**

Photo Gaëlle Beri

# Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

## Paris

### JANVIER

**20 JANVIER**

**Fugitives, Flax et Chmst** (Glazart) ● **Koudlam, Judah Warsky et Fantomes** (Point Ephémère) ● **She Past Away** (Petit Bain)

**21 JANVIER**

**Alpes, Hyperculte et Turzi Electronic Experience** (Maroquinerie) ● **Electric Electric** (Point Ephémère) ● **Jupiter Okwess International** (Studio de l'Ermitage) ● **Outsiders et Earthling** (Trabendo) ● **Ténébreuse Musique, Krampf et Radmo** (Gibus)

**22 JANVIER**

**Bon Iver** (Olympia, *complet*) ● **Emmure, Fit For A King, Oceans Ate Alaska, Loathe et After The Burial** (Maroquinerie)

**23 JANVIER**

**Black Honey** (Pop Up du Label) ● **Dillon Cooper** (Maroquinerie) ● **The Divine Comedy et Lisa O'Neill** (Folies Bergère) ● **St Paul & the Broken Bones** (Elysée Montmartre)

**24 JANVIER**

**The Divine Comedy et Lisa O'Neill** (Folies Bergère) ● **Cécile Hercule et Jean-Marc Sauvagnagues** (Européen) ● **The Temperance Movement** (Divan du Monde)

**25 JANVIER**

**Buvette** (Maroquinerie) ● **Cage The Elephant** (Elysée Montmartre) ● **Camp Claude et Niki Niki** (Pop Up du Label) ● **Jeanne Cherhal** (Olympia) ● **The Divine Comedy et Lisa O'Neill** (Folies Bergère) ● **Peter Harper** (3 Baudets) ● **Hotel Books et Convictions** (Backstage) ● **Junip (José Gonzalez)** (Cigale) ● **James Leg, Dätcha Mandala et Pogo Car Crash Control** (Petit Bain) ● **Leroy Sanchez** (Les Etoiles) ● **Rae Sremmurd** (Cabaret Sauvage)

**26 JANVIER**

**Black Stone Cherry** (Cabaret Sauvage) ● **Luke Elliot** (Les Etoiles) ● **Peter Harper** (3 Baudets) ● **MHD** (Cigale) ● **Modern Baseball et The Superweaks** (Espace B) ● **Og Maco et Vanderkush** (Badaboum) ● **Oaï Star** (Maroquinerie) ● **The Pretty Reckless et Taylor Momsen** (Bataclan)

**27 JANVIER**

**Andréa & Nicolas et Mononc' Serge** (Flèche d'Or) ● **The Busy Twist** (Petit Bain) ● **La Femme** (Zénith) ● **Kaleo** (Trianon) ● **Nick Waterhouse** (Café de la Danse) ● **Jacob Whitesides** (Cigale)

**28 JANVIER**

**Biga*Ranx** (Trianon) ● **Dropkick Murphys, Slapshot et Skinny Lister** (Zénith) ● **The Head And The Heart** (Flow) ● **Conor Oberst, Miwi Da Lupa et Phoebe Bridgers** (Maroquinerie)

**29 JANVIER**

**Manran** (Pan Piper) ● **Pup** (Espace B)

**30 JANVIER**

**Biffy Clyro** (Olympia) ● **Black Box Revelation** (Pan Piper) ● **Malo'** (Pop Up du Label) ● **Lambchop** (Trabendo)

**31 JANVIER**

**Eric Bibb et J-J Milteau** (Cigale) ● **Christophe** (Salle Pleyel) ● **Puggy** (Olympia) ● **The Devin Townsend Project** (Bataclan) ● **Trentemoller** (Elysée Montmartre) ● **JR Yellam** (Petit Bain)

### FEVRIER

**1er FEVRIER**

**Askehoug** (Auguste Théâtre) ● **Beach Slang** (Les Etoiles) ● **Mathieu Boogaerts** (Java) ● **Christophe** (Salle Pleyel) ● **The 1975** (Zénith) ● **Melanie Pain** (Café de la Danse) ● **The Pineapple Thief et Godsticks** (Divan du Monde) ● **The Radio Dept et Germans** (Maroquinerie)

**2 FEVRIER**

**Bastille** (Zénith) ● **Christophe** (Salle Pleyel) ● **The Flaming Lips** (Bataclan) ● **Alice Jemina** (Pop Up du Label) ● **Magma** (Olympia) ● **La Maison Tellier** (104) ● **Princess Näpalm, Château Brutal et The Phantom Of The Opera** (Glazart) ● **Shovels and Rope** (Divan du Monde)

**3 FEVRIER**

**Christophe** (Salle Pleyel) ● **Lee Fields & The Expressions** (Elysée Montmartre) ● **Green Day et The Interrupters** (Bercy) ● **David Hallyday** (Trianon) ● **Magma** (Olympia) ● **Gaspard Royant** (Trabendo)

**4 FEVRIER**

**Cocaïne Piss, Noyades, Le Villejuif Underground et Pigs Pigs Pigs Pigs Pigs** (Petit Bain) ● **Epica et Powerwolf** (Zénith) ● **Ebo Taylor & his Band** (New Morning)

**6 FEVRIER**

**The Mystery Lights** (Maroquinerie) ● **Post Malone** (Yoyo) ● **Rival Sons** (Elysée Montmartre) ● **Skunk Anansie** (Bataclan) ● **Teenage Fan Club** (Gaîté Lyrique)

**7 FEVRIER**

**Blossoms et Declan McKenna** (Point Ephémère) ● **The Treatment et Blackrain** (Divan du Monde) ● **The Wonder Years et Tiny Moving Parts** (Backstage)

## Prévisions Paris

**Plants And Animals et The Dears :** 22/2 (Petit Bain), **Sum 41 :** 22/2 (Zénith), **Foxygen :** 25/2 (Trabendo), **Band Of Horses :** 27/2 (Elysée Montmartre), **Pet Shop Boys :** 28/2 (Olympia), **The Weeknd :** 28/2 (Bercy), **Blonde Redhead :** 1er/3 (Trianon), **The Dandy Warhols :** 5/3 (Cigale), **John Mayall :** 10/3 (Olympia), **Drake :** 14/3 (Bercy), **Asaf Avidan :** 17/3 (Opéra Garnier), **The Lemon Twigs :** 31/3 (Gaîté Lyrique), **Ghost :** 11/4 (Olympia), **The Deftones :** 2/5 (Olympia), **Simple Minds :** 11/5 (Grand Rex), **The Beach Boys :** 1er/6 (Olympia), **Deep Purple :** 3/6 (Bercy), **Bruno Mars :** 6/6 (Bercy), **Norah Jones :** 11/7 (Palais des Sports), **ZZ Top :** 11/7 (Zénith), **Coldplay :** 15, 16 et 18/7 (Stade de France, *complets* 15 et 16), **Les Insus :** 15 et 16/9 (Stade de France, 15 *complet*), **Marillion :** 7/10 (Zénith)

**8 FEVRIER**
**Art Garfunkel** (Olympia) ● **Ed Harcourt** (Pop Up du Label) ● **The Naked And Famous** (Trianon) ● **Soviet Soviet, Paus et Lysistrata** (Petit Bain)

**9 FEVRIER**
**Boss Hog, The Sore Losers et Guadalupe Plata** (Maroquinerie) ● **De Staat et Zimmerman** (Badaboum) ● **Madeon et Porter Robinson** (Olympia) ● **Marta Ren & The Groovelvelts** (New Morning) ● **Yusek** (Cigale)

**10 FEVRIER**
**Gutterdämmerung** (Elysée Montmartre) ● **Alan Walker** (Yoyo) ● **Luke Winslow-King et Theo Lawrence** (Maroquinerie)

**11 FEVRIER**
**Betraying The Martyrs et Chelsea Grin** (Petit Bain) ● **Piers Faccini et Paolo Conte** (Philharmonie) ● **Helmet** (Maroquinerie) ● **Future Of The Left** (Batofar) ● **Saint Motel** (Badaboum) ● **Tegan & Sara** (Elysée Montmartre)

**12 FEVRIER**
● **A Day To Remember** (Trianon) ● **Bror Gunnar Jansson, Karl Blau et William Z Villain** ● **Mare et Employed To Serve** (Maroquinerie) ● **Dream Theater** (Zénith)

**13 FEVRIER**
**Four Year Strong** (Boule Noire) ● **Touch Amore et Angel Dust** (Maroquinerie)

**14 FEVRIER**
**Apocalyptica** (Grand Rex) ● **The Seratones et Fantastic Negrito** (Maroquinerie) ● **Il Teatro Degli Orrori** (Bellevilloise) ● **The XX** (Zénith, *complet*)

**15 FEVRIER**
**Griz** (Trabendo) ● **Matthew E. White et Flo Morrissey** (Maroquinerie) ● **The XX** (Zénith)

**16 FEVRIER**
**Izzy Bizu** (Trabendo) ● **Billy Cobham Spectrum 40** (New Morning) ● **The Handsome Family et Joana Serrat** (Divan du Monde) ● **Joseph** (Boule Noire) ● **Parcels** (Point Ephémère)

**17 FEVRIER**
**The Amazons** (Mécanique Ondulatoire) ● **Bayonne (Roger Sellers)** (Pop Up du Label) ● **Ben Klock, Floating Points, Paula Temple, Roman Poncet, Omar S, Jaye Adams aka Jazz Cartier, Simo Cell et Planetary Assault Systems** (Parc Floral) ● **The Temper Trap** (Trabendo)

**18 FEVRIER**
**The Hacker, Âme, Fatima Yamaha, Chris Liebing, Anetha, Seth Troxler, The Pilotwings, Lena Willikens et Agents Of Time** (Parc Floral) ● **Matoma** (Trabendo) ● **No Return, Shaärghot et The Cleaner** (Gibus)

**19 FEVRIER**
**Dave Mason's Traffic Jam** (New Morning)

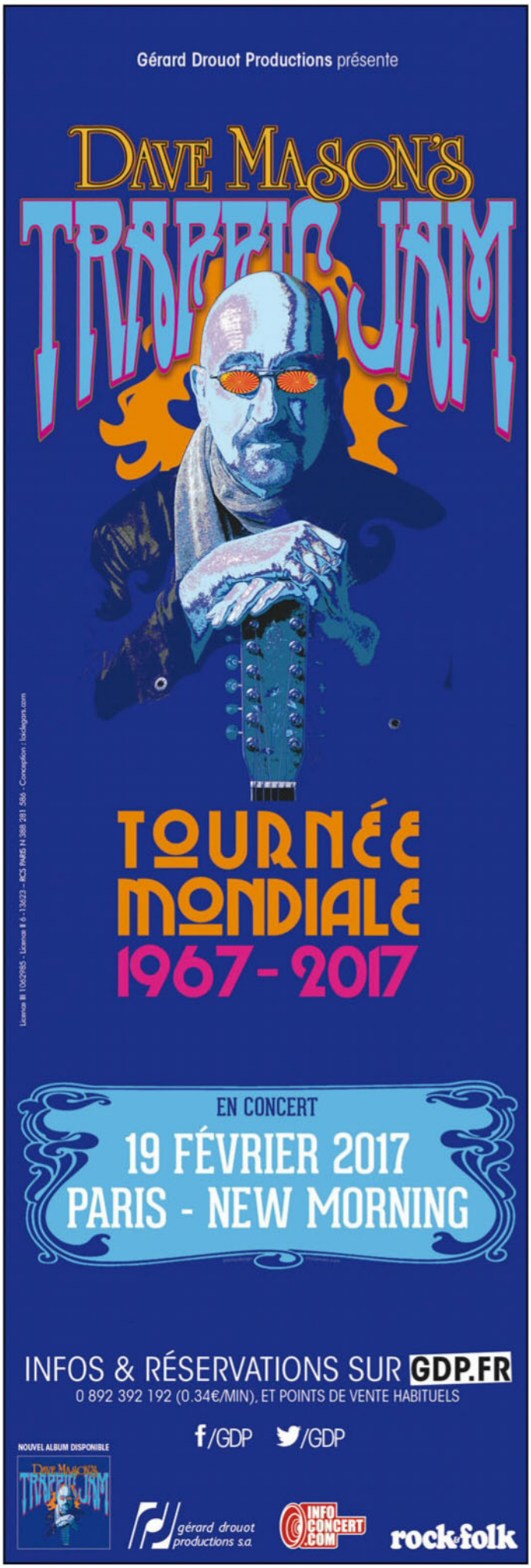
**20 FEVRIER**
**The Chainsmokers** (Zénith)

# Province

## JANVIER

**Anastasia :** 21, Ley (foyer rural) ● **Andréas & Nicolas et Monoc'Serge :** 26, Bruxelles (B, Magasin 4) ● 28, Auxerre (Silex) ● 29, Nantes (Ferrailleur) ● **Betraying The Martyrs :** 21, Strasbourg (Laiterie) ● **Eric Bibb et JJ Milteau :** 20, Périgueux (Cap Cinéma) ● 21, Agen (Cap Cinéma) ● 22, Pau (Zénith, avec Nico Wayne Toussaint) ● 26, Moulins (Cap Cinéma) ● 27, Rodez (Cap Cinéma) ● 29, Cagnes-sur-Mer (Cap Cinéma) ● **Biffy Clyro :** 29, Ramonville (Le Bikini) ● 31, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) ● **Biga*Ranx :** 20, Lyon (Transbordeur) ● 21, Auxerre (Silex, avec Tom Fire) ● 26, Ramonville (Bikini, avec Jr Yellam) ● **Black Stone Cherry :** 16, Marseille (Espace Julien) ● 25, Lausanne (CH, Docks) ● 27, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik Esch) ● **Broken Back :** 20, Sannois (EMB) ● 26, Lausanne (CH, Docks) ● 27, Zürich (CH, Papiersaal) ● 28, Venthone (CH, salle polyvalente, avec Manau) ● **Camera et Don Glow :** 21, Grenoble (Bobine) ● **Catfish :** 27, Issy-les-Moulineaux (Réacteur, avec No Money Kids et Jinx Fish Pool) ● 28, Vire (halle M.Drucker) ● **The Divine Comedy (Neil Hannon) :** 27, Luxembourg (L, Den Atelier) ● 28, Strasbourg (Laiterie) ● 30, Bruxelles (B, Cirque Royal) ● **Elisa Do Brasil et Crystal Distortion :** 20, Montluçon (Guingois) ● 21, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Dropkick Murphys, Slapshot et Skinny Lister :** 29, Lille (Aéronef, *complet*) ● **Matt Elliott et Cass McCombs :** 28, Cenon (Rocher de Palmer) ● **The Excitements :** 4, Toulouse (Métronum) ● 9, Liège (B, Reflektor) ● 12, Lessines (B, centre culturel Magritte, avec Boogie Beasts) ● **Faada Freddy :** 21, Privas (théâtre, *complet*) ● 27, Cenon (Rocher de Palmer) ● **Piers Faccini et Yelli Yelli** (ex-**Milkymee) :** 25, Cenon (Rocher de Palmer) ● **La Femme :** 18, Rennes (Liberté) ● 19, Talence (Médoquine) ● 20, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● 21, Orléans (L'Astrolabe) ● 25, Ramonville (Bikini) ● 26, La Rochelle (Sirène) ● **Lee Fields & the Expressions et Andy Smith :** 31, Caen (Cargo) ● **Frustration :** 27, Beffort (Poudrière) ● **Gojira :** 23, Nancy (Autre Canal) ● 24, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● 25, Nantes (Stéréolux) ● 26, Cenon (Rocher de Palmer) ● 27, Strasbourg (Laiterie) ● 30, Lyon (Transbordeur) ● 31, Ramonville (Bikini) ● **Guérilla Poubelle et Not Scientists :** 28, Colmar (Grillen) ● **Peter Harper :** 18, Carouge (CH, Chat Noir) ● 21, Bruxelles (B, Rotonde) ● 10, Bordeaux (Rock School Barbey, avec Hectory) ● **Peter Hook & the Light (Plays Joy Division) :** 26, Louvain (B, Het Depot) ● 27, Reims (Cartonnerie) ● 28, Lille (Aéronef) ● **Bon Iver :** 25, Zürich (CH, X Tra) ● 27, Esch-sur-Alzette (L, Luxembourg) ● **JC Satàn, You Man et Good Morning TV :** 19, Le Mans (université du Maine) ● **Jupiter Okwess International :** 27, Tourcoing (Grand Mix) ● 28, Bain-de-Bretagne (salle des fêtes) ● **Lambchop :** 25, Reims (La Cartonnerie) ● 27, St-Lô (Normandy) ● 28, Brest (Carène) ● 29, Rennes (Antipode) ● **Las Aves** (ex-**The Dodoz) et Monterosso :** 28, Chaville (25 de la Vallée) ● **James Leg :** 17, La Rochelle (Sirène) ● 18, Nantes (Stéréolux) ● 19, Vannes (Jam Session) ●

# Agenda concerts




20, Angers (Chabada) • 21, Mérignac (Krakatoa, avec Blackbird Hill et Henri Caraguel) • 22, Melle (Café Boulevard) • 23, Poitiers (Cluricaume) • 24, Lille (Diablo) • 26, Mont-de-Marsan (Café Music, avec Mars Red Sky) • 27, Rouen (106, avec Mars Red Sky) • 28, St-Germain-en-Laye (Clef)

● **Mesparrow et Adrien Soleiman :** 27, Angers (Chabada) ● **MHD :** 21, Garges-lès-Gonesse (espace Lino-Ventura)

● **Mountain Men :** 17, Montluçon (Embarcadère) • 25, Bourg-lès-Valence (théâtre Le Rhône, avec Thomas Schoeffler Jr) • 26, Massy (Paul B, avec Thomas Schoeffler Jr) • 27, Mainvilliers (salle des fêtes, avec Thomas Schoeffler Jr) • 28, Nogent-le-Rotrou (Arsenal) ● **Og Maco :** 24, Bordeaux (I.Boat) • 25, Toulouse (Connexion Live) ● **Patrice :** 17, Lille (Aéronef) • 18, Nancy (Autre Canal) • 19, Strasbourg (Laiterie) ● **Requin Chagrin, The Temperance Movement, The Excitements et Da Chick :** 4, Toulouse (Métronum) ● **Rival Sons :** 18, Lille (Splendid) ● **Sabaton et Accept :** 15, Lille (Aéronef) • 18, Ramonville (Bikini) • 24, Lyon (Transbordeur) ● **Skunk Anansie :** 27, Lyon (Transbordeur) • 29, Thonex (CH, Tonnex Live) • 31, Lille (L'Aéronef) ● **St-Paul and the Broken Bones :** 22, Louvain (B, Het Depot)

● **Stone Cavalli et As A New Revolt :** 20, St-Pierre-d'Aubigny (Caveau des Augustins) • 27, Lyon (Kraspek Muzik) ● **Sum 41 :** 22, Ramonville (Bikini, *complet*) • 24, Nîmes (Paloma, *complet*) • 25, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche, *complet*) • 26, Lyon (Transbordeur, *complet*) ● **The Temperance Movement :** 20, Strasbourg (Laiterie) • 21, Nancy (Hublot) • 22, Lille (Splendid) • 26, Rennes (Ubu) • 27, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) • 28, Cognac (Abattoirs) • 29, Limoges (Fourmi)

● **Devin Townsend :** 30, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **Trentemoller :** 23, Bruxelles (B, Ancienne Belgique)

## FEVRIER

**Amenra :** 16, Dijon (Palais des Ducs) • 25, Lausanne (CH, Docks) ● **Anastasia :** 1er, Toulouse (théâtre des Mazades) • 3, Toulouse (Chez Ta Mère) • 10, Fegersheim (salle du Caveau) ● **Las Aves (**ex-**The Dodoz) et Clément Bazin :** 9, Laval (6par4)

● **Betraying The Martyrs et Chelsea Grin :** 12, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 15, Lyon (Marché Gare) ● **Blossoms et Declan McKenna :** 8, Lyon (Marché Gare)

● **Boss Hog, The Sore Losers et Guadalupe Plata :** 7, Lille (Aéronef) • 8, Rouen (106) • 10, Nantes (Stéréolux) • 11, La Rochelle (Sirène) ● **Broken Back :** 3, Beauvais (Ouvre-Boite) • 4, Alençon (Luciole) • 11, Ninkasi (Lieu) • 16, Luxembourg (L, Den Atelier) • 17, Mulhouse (Noumatrouff, avec Adam Naas, Clara Luciani et Aurélie Emery) ● **Bron Gunnar Jansson, William Z Villain et Karl Blau :** 8, Amiens (Lune des Pirates) • 9, Nancy (Autre Canal) • 10, Annecy (Brise-Glace) • 11, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ou Dijon (Consortium) ● **Cage The Elephant :** 1er, Nîmes (Paloma) • 3, Lyon (Transbordeur)

● **Alex Care :** 2, Louvain (B, Het Depot) • 15, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 16, Cenon (Rocher de Palmer) • 21, Strasbourg (Laiterie) ● **Catfish :** 3, Montoir-de-Bretagne (office culturel)

● **Cerrone :** 11, Lyon (Transbordeur)

● **Popa Chubby :** 2, Cenon (Rocher de Palmer) • 3, Puget-sur-Argens (espace Victor-Hugo) • 4, Montélimar (Toit Rouge)

● **Conquering Sound System, Joe Pilgrim, Sir Jean et The Ligerians :** 10, Annonay (Presqu'Ile) ● **The Dandy Warhols :** 13, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 14, Feyzin (Epicerie Moderne) • 15, Le Lignon (CH, salle du Lignon) • 20, Strasbourg (Laiterie) ● **DeLuxe :** 17, Chenôve (Cèdre) • 18, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) • 24, Bourg-lès-Valence (théâtre Le Rhône) • 25, Sausheim (espace Dolfus & Noak) ● **Dropkick Murphys, Slapshot et Skinny Lister :** 4, Strasbourg (Zénith) ● **Matt Elliott et Baptiste W Hamon :** 4, Trignac (centre culturel)

● **Lee Fields & the Expressions :** 1er, Reims (Cartonneie) • 4, Grenoble (Belle Electrique) ● **Frustration :** 3, Grenoble (Bobine, avec Tisiphone) • 4, Orléans (Astrolabe, avec Pierre et Sébastien) • 25, Lille (Aéronef) ● **Helmet :** 12, La Rochelle (Sirène) • 13, Bordeaux (Rock School Barbey) • 14, Toulouse (Métronum) • 20, Marseille (Moulin) ● **Høly Twø et The Amazons :** 19, Montbéliard (stade Bonal)

● **King Mud :** 9, Rouen (Kalif) • 10, Lorient (Galion) • 11, Creil (Grange à Musique) • 12, Lyon (Le Sucre) • 14, Strasbourg (Mudd Club) • 16, Besançon (bar de l'U) • 17, Belfort (Belfort Tattoo Family) • 18, Dijon (cellier de Clairvaux) • 19, Lille (Malterie) • 20, Clermont-Ferrand (Bombshell) • 21, Bordeaux (Bootleg) • 22, Nantes (Scène Michelet) • 24, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon)

● **Lambchop :** 1er, Vendôme (Minotaure) • 2, Nîmes (Paloma) • 3, St-Etienne (Fil) • 7, Genève (CH, Alhambra) • 11, Bruxelles (B, Orangerie) • 16, Mulhouse (temple St-Etienne) ● **Theo Lawrence and the Hearts, Luke Winslow King et King Biscuit :** 7, St-Avé (Echonova) • 8, Mérignac (Krakatoa) • 9, Angoulême (Nef) • 11, Rouen (106)

● **James Leg :** 16, Genève (CH, Kalvingrad) • 17, Lyon (Sonic) • 19, Belfort (New Tone) • 21, Clermont-Ferrand (Raymond Bar) • 22, Montpellier (Black Sheep) • 23, Valence (Mistral Palace) • 24, Auxerre (Silex, avec Mountain Men) • 25, Arles (Cargo de Nuit, avec Mountain Men) ● **Me First And The Gimme Gimmes :** 14, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Mesparrow :** 3, St-Martin-des-Champs (Roudour, avec Tim Dup) • 4, Dardilly (Aqueduc, avec Rover)

● **Moderat :** 16, Le Lignon (CH, salle du Lignon) ● **Møme :** 3, Carpentras (espace Auzon, avec Etienne De Crécy et Joris Delacroix) • 10, Orléans (Astrolabe) • 17, Besançon (Rodia, avec Dan San, Blow et Griz) • 18, Mulhouse (Noumatrouff, avec Joachim Pastor et Blow) ● **Pablo Moses :** 4, Nanterre (salle D.Féry, avec Jahneration) • 5, Bourg-en-Bresse (Tannerie, avec Joe Pilgrim)

● **Mountain Men:** 1er, Strasbourg (espace Culturel D.Reinhart, avec Thomas Schoeffler Jr) ● 2, Saverne (espace Rohan) ● 3, Colmar (théâtre) ● 9, Zürich (CH, Moods) ● 10, Brainans (Moulin) ● 11, Lyon (Ninkasi, avec Thomas Schoeffler Jr) ● 18, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Thomas Schoeffler Jr) ● 24, Auxerre (Silex, avec James Leg) ● **The Mystery Lights :** 3, Rouen (106) ● 7, Rennes (Ubu) ● 8, Angers (Chabada) ● 12, Marseille (Molotov) ● 15, Strasbourg (Laiterie) ● **Adam Naas :** 2, Alençon (Luciole) ● 16, Mulhouse (Noumatrouff) ● **The Notwist :** 2, Zürich (CH, Rote Fabrik) ● 3, Genève (CH, Alhambra) ● 4, Feyzin (Epicerie Moderne) ● 5, Nancy (Autre Canal) ● 17, Ris-Orangis (Plan) ● **Guillaume Perret and the Electric Epic :** 16, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Petit Biscuit :** 11, St-Lô (Normandy) ● 14, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● 15, Reims (Cartonnerie) ● 16, Nancy (Autre Canal) ● 17, Strasbourg (Laiterie) ● 21, Ramonville (Bikini) ● 22, Nîmes (Paloma) ● **An Pierle :** 3, Elbeuf (Fabrique des Savoirs) ● 15, Besançon (cathédrale St-Jean, avec Charlie Cunnigham) ● 16, Belfort (préfecture) ● 18, Dijon (temple protestant) ● **Pogo Car Crash Control :** 16, Besançon (Passagers du Zinc, avec Hmltd) ● 18, Etupes (Studio Sauvage) ● **Marta Ren & The Groovelvelts :** 10, Beauvais (Ouvre-Boite) ● **Rival Sons :** 5, Strasbourg (Laiterie) ● 8, Cenon (Rocher de Palmer) ● 12, Lyon (Transbordeur) ● **Ropoporose :** 17, Mulhouse (Gambrinus) ● 18, Dijon (Consortium, avec Mesparrow et Octave Noire) ● **Royal Republic :** 20, Strasbourg (Laiterie) ● 27, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **The Seratones et Fantastic Negrito :** 15, La Rochelle (Sirène) ● 16, Nantes (Stéréolux) ● 17, Feyzin (Epicerie Moderne) ● 18, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● 19, Besançon (Passagers du Zinc, avec Johnny Mafia) ● **Skunk Anansie :** 7, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● 14, Ramonville (Bikini) ● 16, Zürich (CH, X Tra) ● **Patti Smith :** 11, Genève (CH, Alhambra) ● 14, Ronchamp (chapelle Notre-Dame du Haut) ● **Sum 41 :** 2, Lausanne (CH, Métropole, *complet*) ● 20, Clermont-Ferrand (Coop de Mai, *complet*) ● 21, Rouen (106, *complet*) ● **Teenage Fan Club :** 20, Toulouse (Métronum) ● 25, St-Malo (Nouvelle Vague) ● **The Temperance Movement :** 1er, Besançon (Rodia) ● 2, Lyon (Transbordeur) ● 3, Marseille (Moulin) ● 4, Toulouse (Métronum) ● **The Treatment et Blackrain :** 6, Bétheny (Freaked Studio) ● 8, Lyon (Transbordeur) ● **Trentemoller :** 2, Genève (CH, Alhambra) ● **Warhaus, Shame, Kite Base et Hmltd :** 17, Dijon (Consortium) ● **The XX :** 17, Strasbourg (Zénith) ● 21, Lyon (Halle Garnier)

# Festivals

■ **Plud and Play :** 20 au 28/1, Lyon (Kraspek Myzik, avec – le **20** : Schvedranne – le **21** : Abschaum, Poison Point, Pratos et Ashinda – le **23** : Julien Gasc et François Virot – le **24** : Heimat et 10pute – le **25** : Hystery Call – le **26** : Présent Parfait et Accou – le **27** : Stone Cavalli et As A New Revolt – le **28** : Gliz) www.lerockpamort.org

■ **Blizzard Festival :** 20 et 21/1, Châteauroux (Equinoxe, avec – le **20** : Organic Bananas, TBKCSPN et Mieko Tubaki – le **21** : Thylacine, The Hacker, You Man, Faaws et Collectif Ephémère) www.tonnerre-live.com

■ **Festival du Schmoul :** 27 et 28/1, Bain-de-Bretagne (Lieu, avec – le **27** : Las Aves (ex-The Dodoz), Norma, Toybloïd, Danger, Capsula, Klink Clock et Purpulse – le **28** : Luke, Marvin Jouno, Jupiter & Okwess International, Michel Cloup et The 1969 Club) www.schmoulbrouk.com

■ **Agrock :** 26/1, Rennes (Antipode, avec The Madcaps, The Goaties et Trinix)

■ **Cernunnos Pagan Fest :** 11/2, Noisiel (ferme du Buisson, avec Le Naheulband, Dalriada, Perkel, Baldrs Draumar, Fejd et Dordeduh) www.lesacteursdelombre.net

■ **West Stoner Sessions :** 2 au 4/2, Nantes (Scène Michelet, avec – le **2** : The Texas Chainsaw Dust Lovers, The Guardogs, Old Rip (Van Winkle) et The Inglorious Bad Stars – le **3** : Glowsun, Stonebirds, Warmachine et Clouds Of Dementia – le **4** : Mars Red Sky, Goatfather, Duckhunters et Black Sick) www.weststonersessions.fr

■ **Tremplin Emergenza :** 27 et 28/1, Valence (Mistral Palace, avec – le **27** : The Smooth Generation, Arno & Val, Mikey Tosh, H.S Family, Flashbakk, Koalision, Madame Taylor et Alex Cordo – le **28** : PSM Expérience, Zion Road, The Padlocks, Akylisso, Westeros, Ewe Gang, Hype Lights et Black Eights) www.mistralpalace.com

■ **Transfer :** 2 au 4/2, Lyon (Razzle et Transbordeur, avec – le **2** : The Temperance Movement – le **3** : Cage The Elephant – le **4** : Abschaum) www.transbordeur.fr

***PS :*** *Les dates de concerts pour la période* ***15/2 au 31/3*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/01 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

**OÜI FM**, la plus grande salle de concert rock en France, sans la transpiration de ton voisin.

*En 2016, OÜI FM a diffusé 184 lives différents et tous exceptionnels.*

OÜI FM

#ROCKRADIO

# Charts

PAR YASMINE AOUDI

## ALBUMS ETATS-UNIS

*(source Billboard)*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 01 | PENTATONIX | "A Pentatonix Christmas | RCA |
| 02 | Weeknd | "Starboy" | Universal |
| 03 | Bruno Mars | "24K Magic" | Atlantic |
| 04 | J Cole | "4 Your Eyez Only" | Dreamville |
| 05 | (various artists) | "Original Broadway Cast : Hamilton..." | Atlantic |
| 06 | (various artists) | "Soundtrack - Moana" | Walt Disney |
| 07 | Twenty One Pilots | "Blurryface" | WEA |
| 08 | Drake | "Views" | Island |
| 09 | Pentatonix | "That's Christmas To Me" | RCA |
| 10 | (various artists) | "Soundtrack - Suicide Squad The Album" | Atlantic |

*Classement au 14 janvier 2017*

## ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

*(source BBC)*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 01 | LITTLE MIX | "Glory Days" | Syco |
| 02 | Pete Tong... | "Classic House" | UMC |
| 03 | Michael Ball & Alfie Boe | "Together" | Decca |
| 04 | Elvis Presley | "The Wonder Of You" | RCA |
| 05 | Rolling Stones | "Blue And Lonesome" | Universal |
| 06 | Olly Murs | "24 Hrs" | RCA |
| 07 | Adele | "25" | Beggar's |
| 08 | Robbie Williams | "The Heavy Entertainment Show" | Imports |
| 09 | Bruno Mars | "24K Magic" | Atlantic |
| 10 | Rick Astley | "50" | BMG |

*Classement au 06 janvier 2016*

## FNAC

**Top Pop - Rock**

*Décembre 2016*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 01 | ROLLING STONES | "Blue & Lonesome" | Universal |
| 02 | Leonard Cohen | "You Want It Darker" | Columbia |
| 03 | LP | "Lost On You" | Warner |
| 04 | Metallica | "Hardwired To Self Destruct" | Universal |
| 05 | Saez | "Le Manifeste L'Oiseau Liberté" | Wagram |
| 06 | Agnes Obel | "Citizen Of Glass" | Pias |
| 07 | Sting | "57th & 9th" | Universal |
| 08 | Coldplay | "A Head Full Of Dreams" | Warner |
| 09 | Neil Young | "Peace Trail" | Reprise |
| 10 | David Bowie | "Legacy" | Columbia |

## ROCK DIGITAL SONGS US

*(source Billboard)*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 01 | TWENTY ONE PILOTS | "Heathens" | WEA |
| 02 | (various artists) | "Sucker For Pain" | Kara-Okie-Dokie |
| 03 | Twenty One Pilots | "Ride" | WEA |
| 04 | X Ambassadors | "Unsteady" | Interscope |
| 05 | Twenty One Pilots | "Stressed Out" | WEA |
| 06 | Kaleo | "Way Down We Go" | Elektra |
| 07 | Panic! At The Disco | "Death Of A Bachelor" | Wea |
| 08 | Kid Rock | "`Picture" | Lava |
| 09 | Fitz And The Tantrums | "Handclap" | Elektra |
| 10 | Disturbed | "The Sound Of Silence" | Reprise |

*Classement au 14 janvier 2017*

## FNAC

**Top Imports**

*Décembre 2016*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 01 | BOB DYLAN | "The Many Faces Of Bob Dylan" | |
| 02 | Chris Robinson | "If You Lived Here You Would Be..." | |
| 03 | Rag'N'Bone Man | "Wolves" | |
| 04 | LP | "Forever For Now" | |
| 05 | Balkan Beat Box | "Shout It Out" | |
| 06 | Lou Reed | "The Many Faces Of Lou Reed" | |
| 07 | Walking On Cars | "Everything This Way" | |
| 08 | Joan As Police Woman | "Let It Be You" | |
| 09 | NOFX | "First Ditch Effort" | |
| 10 | Melanie Martinez | "Cry Baby" | |

## FNAC

**Top Vinyles**

*Décembre 2016*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 01 | ROLLING STONES | "Blue & Lonesome" | Universal |
| 02 | Leonard Cohen | "You Want It Darker" | Columbia |
| 03 | Sex Pistols | "Never Mind The Bollocks" | Universal |
| 04 | Dire Straits | "Making Movies" | Warner |
| 05 | Clash | "London Calling" | Sony |
| 06 | Rolling Stones | "Havana Moon Live In Cuba" | Eagle Rock |
| 07 | Who | "Who's Next" | Decca |
| 08 | Pink Floyd | "The Dark Side Of The Moon" | EMI |
| 09 | Cure | "Head On The Door" | Elektra |
| 10 | Queen | "Greatest Hits" | Parlophone |

## STARTER 30

**Top Pop Rock**

*Décembre 2016*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 01 | ROLLING STONES | "Blue & Lonesome" | Universal |
| 02 | Leonard Cohen | "You Want It Darker" | Columbia |
| 03 | LP | "Lost On You" | Warner |
| 04 | Ibrahim Maalouf | "10 Ans De Live !" | Universal |
| 05 | Agnes Obel | "Citizen Of Glass" | Pias |
| 06 | Jain | "Zanaka" | Columbia |
| 07 | Saez | "Le Manifeste L'Oiseau Liberté" | Wagram |
| 08 | Neil Young | "Peace Trail" | Reprise |
| 09 | Metallica | "Hardwired... To Self-Destruct" | Universal |
| 10 | Leonard Cohen | "The Essential" | Columbia |
| 11 | Sting | "57th & 9th" | Universa |
| 12 | Pink Floyd | "The Early Years 1967-1972" | Warner |
| 13 | Coldplay | "A Head Full Of Dreams" | Warner |
| 14 | Calypso Rose | "Far From Home" | Warner |
| 15 | Ibrahim Maalouf | "Red & Black Light" | Universal |
| 16 | Vincent Delerm | "A Présent" | Wagram |
| 17 | Rolling Stones | "Havana Moon" | Universal |
| 18 | Tryö | "Vent Debout" | Sony |
| 19 | Yann Tiersen | "Eusa" | Pias |
| 20 | Kungs | "Layers" | Universal |
| 21 | A Tribe Called Quest | "We Got It From Here... Thank You 4..." | Sony |
| 22 | Justice | "Woman" | Because |
| 23 | Leonard Cohen | "Greatest Hits" | Columbia |
| 24 | Prince | "4Ever" | Warner |
| 25 | Ibrahim Maalouf | "Kalthoum" | Universal |
| 26 | Peter Doherty | "Hamburg Demonstrations" | Warner |
| 27 | Kate Bush | "Before The Dawn" | Warner |
| 28 | La Femme | "Mystère" | Universal |
| 29 | Leonard Cohen | "Live In London" | Columbia |
| 30 | David Bowie | "Legacy" | Columbia |

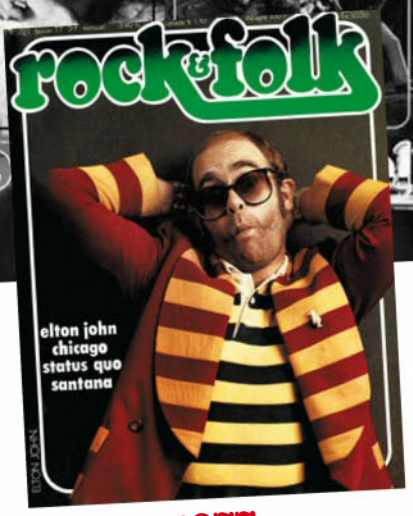
Ça ne s'invente pas

# ROCK 'N' ROLL FLASH BACK

PAR VINCENT TANNIERES

## Février 1967 R&F 004

**Hugues Aufray** sort "Horizon", un disque dont il *"n'est pas tellement content"*, revient d'une tournée *"qui s'est traduite par un échec"* mais porte avec une certaine classe ce trucker Lee en denim blanc. Les **Kinks** sont à Paris pour présenter l'EP "Dead End Street", **Alain Dister** *"a passé plusieurs semaines aux USA, en menant la vie de ces beatniks tant décriés"* et **Françoise Hardy** connaît déjà "Just Like A Woman" : *"Bob me l'a fait entendre à son hôtel l'an dernier. J'étais vraiment contente car, avec George Brassens, c'est l'une de mes idoles."* **Jeff Beck**, *"le soliste des Yardbirds a définitivement quitté ce groupe"* et le nouveau **Stones** ("Let's Spend The Night Together") est jugé *"vraiment formidable"*. Enfin page 7, ce délicieux mais prématuré télégramme : *"Le prochain 33 tours des **Beatles** sortira au mois de mars."* On parle de "Sgt Peppers..." bien sûr.




## Février 1977 R&F 121

En interview, **Elton John** à un principe : *"Moi j'essaie de ne pas dire du mal des gens."* Mais, patatras, dès la ligne suivante : *"Euh, j'ai dit que David Bowie était un petit garçon un peu sot"* et, six lignes plus loin, *"il n'est qu'un pseudo-intellectuel et il prend trop de cocaïne"*. Finalement sa lucidité le sauve : *"Je suis sous-estimé en tant que musicien. Je crois que ma façon de m'habiller à beaucoup à y voir."* En Angleterre, EMI a rompu son contrat avec les **Sex Pistols**, *"le simple 'Anarchy In The UK' est définitivement interdit"*. Cela ne gêne certainement pas **Francis Rossi :** *"Arrête ça ! Enlève-moi ça ! Arrrggg ! STOPPP ! C'est horrible ! Absolument immonde !"* est la réaction légèrement surjouée du guitariste de **Status Quo** à l'écoute du morceau punk lors d'un blind-test. Sinon, dans le NME, *"**Little Bob** est single de la semaine devant Stevie Wonder"*.

## Février 1987 R&F 238

Les titres à la une sont alléchants : **Peter Gabriel** *("Un type qui un jour a refusé de devenir Phil Collins")*, **Eric Clapton** *("Phil Collins a une approche très moderne de la musique. Il a le meilleur feeling rock'n'roll du monde")*, **Duran Duran** et même la promesse d'un poster de **Jean-Michel Jarre** ! Le tout sous le regard quelque peu hébété d'un **Bruce Springsteen** *("Le Boss !")* bodybuildé et désormais contraint de couper les manches de ses chemises. Son fan-club français est à l'honneur et sa présidente qui publie le fanzine "Reason To Believe" confie : *"Notre lectorat est masculin à 70 %. De toutes les régions, mais surtout de l'Est."* Enfin, nouvelle expérience pour **Whitney Houston** qui *"va faire ses débuts au cinéma dans 'The Bodyguard' "* et **Ringo Starr**, *"le premier ex-Beatles à se lancer dans la publicité"*. Il vantera bientôt *"les mérites de casiers à vin rafraîchissants"*.

## Février 1997 R&F 354

Parmi les 32 pages consacrées au rock d'ici, on trouve un panorama de soixante groupes *"farouches indés ou poulains des majors"*, **Etienne Daho** qui, *"entre le sida, le chômage et la classe politique qui se comporte comme la mafia"*, comprend que *"les mômes aient envie de prendre de l'ecstasy"*, **Philippe Djian** qui a *"tous les disques de Noir Désir"* et *"un article prophétique"* de Patrick Eudeline sur des **Daft Punk** pas encore casqués. En couverture, cette photo de David La Chapelle montre que David Bowie qui publie "Earthling" a une passion peu commune pour un homme de son âge, le découpage. Enfin, même si on sourit en apprenant que la mère de **Jean-Jacques Burnel** se prénomme *"Georgette"*, c'est le cœur serré que l'on referme ce numéro : **Philippe Koechlin** est mort. Photo d'Alain Dister et texte de Philippe Paringaux pour rendre hommage à un *"garçon qui s'appelait Monsieur Formidable"*.

## Février 2007 R&F 474

Nicolas Ungemuth qui a *"toujours exécré le rock français. La dictature du pull camionneur et de la Doc basse à coque"* vient calmer *"les provinciaux hostiles"* aux élégants et décriés **Naast** : *"Gustave serait fils de rock-critic. Mince. A la limite il serait fils d'esclavagiste, de pétomane ou de Joseph Goebbels, ce serait plus excusable."* Rencontré alors que sort en France son autobiographie, **Andrew Loog Oldham** *"le mentor des jeunes Rolling Stones"* évoque le LSD *("j'en ai pris la première fois dans un avion")*, **Phil Spector** *("un petit verre de vin kasher et il devient instantanément odieux")*, les **Small Faces** *("peu d'exigence : six semaines de studio, une maison à la campagne et une montagne de haschisch")* et "Paint It, Black", son single préféré des Stones. **David Bowie** est depuis peu sexagénaire, et enfin, sale Noël à Atlanta : le 25 décembre **James Brown** a succombé à une pneumonie.

**woodbrass.com**
music instruments

# SOLDES D'HIVER

## ECONOMISEZ JUSQU'À 80% DÈS MAINTENANT

## DU 11/01 AU 21/02 2017 INCLUS

GUITARES - CLAVIERS - PIANOS - PERCUSSIONS - VENTS - VIOLONS - HOME STUDIO - STUDIO PRO
SONORISATION - DEEJAY - ÉCLAIRAGE - MULTIMÉDIA - MICROS - CASQUES - LIBRAIRIE

6 Woodbrass Stores
182 avenue Jean Jaurès 75019 Paris. M° Porte de Pantin.
**Ouverts du lundi au samedi 10h à 19h30 non-stop.**

Woodbrass Music School
Vous avez toujours rêvé de jouer d'un instrument de musique ?
**Rendez-vous sur woodbrass.**

Commandes woodbrass.com 24h/24 & 7 jours/7

Centre d'appel 02 40 38 50 50

Livraison gratuite à partir de 19€ (France Métropolitaine)

Toutes les nouveautés et nos prix actualisés sur www.woodbrass.com

TOYOTA FRANCE - 20, bd de la République, 92420 Vaucresson - SAS au capital de 2 123 127 € - RCS Nanterre B 712 034 040 | ZEST

**Un crédit vous engage et doit être remboursé. Vérifiez vos capacités de financement avant de vous engager.**

**Consommations mixtes (L/100 km) et émissions de $CO_2$ (g/km) : de 3,8 à 6,3 et de 86 à 144 (A à D).**

***LOA** : Location avec Option d'Achat. (1) Exemple pour un Toyota C-HR 1.2T Dynamic neuf au prix exceptionnel de **25 000 €**, remise de **1 000 €** déduite. LOA* 49 mois, 1er loyer de **3 900 €** suivi de 48 loyers de **259 €**/mois hors assurances facultatives. Option d'achat : **11 960 €** dans la limite de 49 mois & 40 000 km. Montant total dû en cas d'acquisition : **28 292 €**. Assurance de personnes facultative à partir de **27,50 €**/mois en sus de votre loyer, soit **1 347,50 €** sur la durée totale du prêt. **Modèle présenté** : Toyota C-HR 1.2T Graphic Pack Premium avec peinture métallisée neuf au prix exceptionnel de **31 620 €**, remise de **1 000 €** déduite. LOA* 49 mois, 1er loyer de **3 900 €** suivi de 48 loyers de **353 €**/mois hors assurances facultatives. Option d'achat : **15 000 €** dans la limite de 49 mois & 40 000 km. Montant total dû en cas d'acquisition : **35 844 €**. Assurance de personnes facultative à partir de **34,78 €**/mois en sus de votre loyer, soit **1 704,22 €** sur la durée totale du prêt. Offre réservée aux particuliers, valable **jusqu'au 28 février 2017** chez les distributeurs Toyota participants, portant sur le tarif en vigueur au jour de la souscription du contrat. En fin de contrat, restitution du véhicule dans votre concession avec paiement des frais de remise en état standard et des éventuels kilomètres excédentaires. Sous réserve d'acceptation par TOYOTA FRANCE FINANCEMENT, 36 bd de la République 92423 Vaucresson, RCS 412 653 180 - n° ORIAS 07 005 419 consultable sur www.orias.fr.